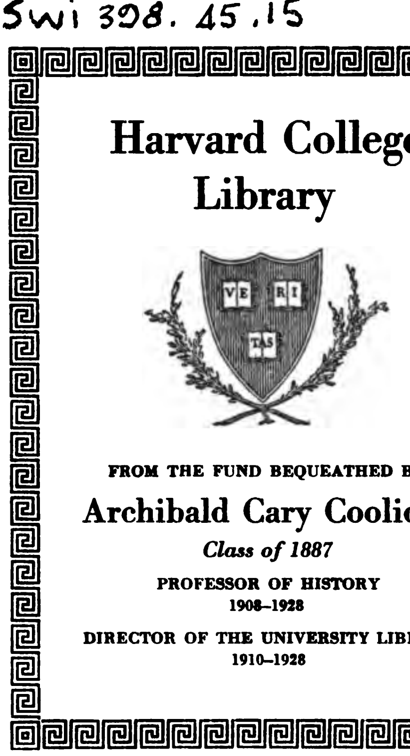


Hennequin. Le Communisme et la
Jeune Allemagne en Suisse.


VE
RI
TAS

LE COMMUNISME

ET LA

JEUNE ALLEMAGNE EN SUISSE

Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins.

ÉTUDES SUR L'ANARCHIE CONTEMPORAINE.

LE COMMUNISME

ET

LA JEUNE-ALLEMAGNE

EN SUISSE

Par Amédée HENNEQUIN.



PARIS
CHEZ FRANCE, LIBRAIRE
QUAI MALAQUAIS, 15

1850

Les matériaux de ce livre ont été recueillis par nous-même en Suisse.

Nos recherches sur les meneurs, les doctrines et la tactique du socialisme anarchique, sont circonscrites en apparence dans un champ limité; mais on pensera, sans doute, que des enseignements généraux, profitables à notre pays, ressortent de ces études locales. Telle est du moins l'espérance qui nous a fait entreprendre, de notre propre mouvement, le voyage dont nous offrons au public les résultats consciencieux.

Les faits qu'on va lire, les uns inédits, les autres peu ou mal connus en France, sont d'une vérité incontestable. Nous les avons puisés tous à des sources authentiques pour les mettre en œuvre avec indépendance et bon vouloir.

Déjà un grave recueil, le *Correspondant,* nous a fait l'honneur de publier (1) une partie de ce travail.

Voici l'indication des principaux documents que nous avons consultés :

I. Les Communistes en Suisse, d'après les pa-

(1) Il nous importe de constater que le commencement de cette publication remonte à cinq mois (voir le *Correspondant* du 10 octobre 1849), et que nous n'avons, quant à nous, rien emprunté à personne sans le citer.

piers trouvés chez Weitling, traduction littérale du rapport adressé par la commission au gouvernement de Zurich. Lausanne, 1843.

II. Rapport général adressé au conseil d'État de Neuchatel sur la propagande secrète allemande et sur les clubs de la Jeune-Allemagne en Suisse. Imprimé par ordre du gouvernement. Neuchatel, 1845.

III. Le Procès-verbal contre la propagande secrète allemande des clubs de la Jeune-Allemagne, manuscrit déposé aux archives du château de Neuchatel, à côté de beaucoup d'autres documents, correspondances et interrogatoires également inédits, et que nous avons compulsés à loisir.

IV. *La Jeune-Allemagne en Suisse*, par Guillaume Marr. Leipsick, 1846 (en allemand).

L'auteur de ces Mémoires historiques, ayant été banni de la Suisse, raconte comment il a dirigé et organisé dans ce pays la propagande occulte de la Jeune-Allemagne. Il remonte aux sociétés secrètes qui ont été établies en Suisse depuis 1830, trace les portraits des démagogues qui les ont instituées, caractérise leurs desseins et leurs moyens d'exécution ; enfin il fournit à l'histoire politique et morale de notre temps un document incomparable, que nous traduisons, que nous citons presque à chaque page (1).

(1) Nous aurions considérablement augmenté la dimension de notre ouvrage, déjà trop volumineux pour la destination populaire que nous avons en vue, s'il nous avait fallu

L'autorité de Marr est grande à nos yeux, car son livre n'est pas une de ces confessions suspectes, une de ces révélations intéressées qu'un transfuge écrit contre le parti qu'il abandonne, pour mériter les bonnes grâces du parti qui l'adopte ou qui l'achète. Les amis politiques de Marr ont pu se plaindre de la vivacité de quelques tableaux, et de la franchise de certains portraits; mais le parti démagogique d'au-delà du Rhin n'a pas tenu rigueur à l'auteur de *la Jeune-Allemagne en Suisse*. On ne pouvait sérieusement l'accuser d'indiscrétion. Les papiers de la Jeune-Allemagne étaient tombés entre les mains du gouvernement de Neuchatel; une instruction judiciaire avait déjà recueilli des aveux très-complets. Marr n'a voulu et il ne pouvait qu'ajouter des détails, des traits de mœurs, des développements très-précieux, sans doute, pour le moraliste, mais indifférents au juge. Il cherchait, avec une jactance inouïe, un succès littéraire basé sur le scandale. Il méritait bien de l'obtenir, car il se vante d'avoir professé et de professer encore l'athéisme et l'anarchie. Il fait trophée des milliers d'âmes

indiquer minutieusement tous les passages de la *Jeune-Allemagne en Suisse* que nous avons mis à contribution. Ce livre n'a pas été traduit en français, mais il n'est pas rare. On peut s'assurer de la loyauté des nombreux extraits que nous avons faits de Guillaume Marr. Quant aux trois autres sources principales énumérées plus haut, nous les avons, en forme d'abréviation, désignées dans le cours de nos chapitres par des chiffres correspondant à ceux qui les précèdent dans cette préface.

naïves qu'il a empoisonnées de ses doctrines.

Il est vrai que « l'impudence même n'est pas une garantie d'exactitude, » a très-bien dit M. Vinet. Mais sans compter les sources officielles énumérées plus haut, nous avons pu, à l'aide des livres, journaux, brochures, que nous avons recueillis à Lausanne, à Genève, à Berne, à Neuchatel, contrôler le cynisme de Guillaume Marr et suppléer souvent à ses omissions calculées.

Paris, mars 1850.

LE COMMUNISME

ET LA

JEUNE ALLEMAGNE EN SUISSE

CHAPITRE Ier



Origine et tendance des sociétés secrètes formées en Suisse depuis 1830.

Les ouvriers Allemands en Suisse. — Leur nombre. — Ils sont enrôlés dans les sociétés secrètes. — Société de laJeune-Europe. — La Jeune-Italie. — Mazzini. — 1834 Expédition de Savoie. Romarino. — La Jeune-Suisse. — La Jeune-Allemagne. — Projet et organisation de cette société révolutionnaire. — 1836. Expulsion des meneurs principaux.

1838. Formation d'une nouvelle société secrète de la Jeune-Allemagne. — Facilités qu'elle trouve pour s'établir dans la Suisse française.—Elle organise la guerre contre l'ordre moral.

1839 Propagande du communisme en Suisse. — Relations des chefs avec l'Allemagne et la France. — Projet du *prolétariat par vol.*

Les chefs du communisme et les meneurs de la Jeune-Allemagne diffèrent sur la tactique à suivre, mais ils tendent au même but final.

La Suisse est parcourue chaque jour par un grand nombre d'ouvriers allemands. Chargés d'un sac de cuir noir et portant à la main un bâton de voyage, ils vont de ville en ville exercer les métiers pour lesquels les habitants du pays n'ont pas de goût. En même temps d'inces-

santes émigrations (1) s'échappent du sein des Alpes. Des familles entières, les unes poussées par l'indigence, les autres impatientes de quitter une condition tolérable, mais inférieure à leurs désirs, cherchent au delà des mers, au prix de mille déceptions et de mille souffrances, le travail qu'elles pouvaient trouver à leur porte ou les chances souhaitées par leur inquiétude.

Avec ces habitudes traditionnelles, qui font préférer par une foule de Suisses les sacrifices et les périls de l'expatriation lointaine à l'exercice de certains métiers sédentaires, un phénomène nouveau concourt pour éloigner des travaux industriels la jeunesse indigène. On se plaint depuis plusieurs années que l'instruction, soit primaire soit secondaire, ait été distribuée dans la plupart des cantons avec plus de prodigalité que de discernement. Ces leçons imprévoyantes ont eu pour effet d'inspirer le dégoût et presque la honte des professions manuelles à des jeunes gens qui avaient été destinés, par la position et le vœu de leur famille, à rester ou à devenir ouvriers. Pour complaire à ces turbulents déserteurs de l'atelier paternel, il a fallu multiplier les fonctions publiques. Logés dans quelque petit emploi qui excite leur vanité sans contenter leur ambition, ils se montrent souvent les plus empressés à défendre en paroles la cause de ceux qu'ils ont dédaignés, et qu'ils appellent par privilége les travailleurs.

La Suisse a connu avant la France la contradiction singulière que présentent : d'une part les prétentions aristocratiques qui tendent à constituer au profit des ouvriers une domination exclusive, et d'un autre côté un système d'éducation mal conçu, qui détourne de l'état d'artisan les fils d'artisans eux-mêmes, au lieu d'enseigner à chacun le secret d'ennoblir toutes les conditions de la vie par la dignité morale et par la considération personnelle. Cette fausse direction imprimée à l'enseignement populaire n'a

(1) Voir Emigrations Suisses et question générale; discours fait à Zurich, le 18 septembre 1844, par John Huber Saladin.— Lausanne, 1845.

point manqué d'attirer l'attention des pédagogues excellents qui cultivent en Suisse les traditions de Pestalozzi. La société helvétique du Bien public a signalé cette anomalie (1) et recherché les moyens de la redresser.

Il ne nous appartient pas de traiter ce sujet, mais nous devions rappeler le double fait d'un instinct national antipathique à l'industrie et d'une déviation de l'enseignement populaire, pour établir sans opposition un chiffre qui au premier abord nous avait étonné, bien qu'il émane d'une source officielle et sûre. Selon le ***Rapport général adressé au conseil d'État de Neuchatel*, *sur la propagande secrète allemande et sur les clubs de la Jeune-Allemagne en Suisse*** (2), vingt à vingt-cinq mille ouvriers allemands parcouraient incessamment la Suisse, et principalement les cantons de Vaud, de Neuchatel et de Genève, pour combler les vides que les indigènes laissent dans la petite industrie. C'est parmi cette population ambulante que l'état-major révolutionnaire réfugié en Suisse a cherché et trouvé des recrues.

A la suite des troubles et des insurrections qui furent dans presque toute l'Europe le contre-coup de la révolution parisienne de 1830, des réfugiés de diverses nations : Allemands, Polonais, Italiens, Français, se trouvèrent réunis sur le sol de la Suisse. Animés d'une même passion de renverser les gouvernements qui les avaient chassés, liés par la solidarité de l'intérêt révolutionnaire, ils conçurent le projet d'établir une république universelle, ou du moins européenne. Ils formèrent la société de la *Jeune-Europe*, et la divisèrent en autant de sections qu'il y a de grands États souverains dans la partie du monde qu'ils avaient résolu de bouleverser.

Déjà Mazzini avait fondé la société révolutionnaire de la *Jeune-Italie*. Si nous en croyons Guillaume Marr, M. Louis Blanc s'est singulièrement mépris en attribuant un caractère sincèrement religieux à ces conspirateurs,

(1) Actes de la Société suisse d'utilité publique, 26e rapport. Lausanne, 1842, p. 93.
(2) P. 16.

qui alliaient dans une mysticité confuse le scepticisme des carbonari français et la déclamation d'un néo-christianisme qui n'était rien moins qu'orthodoxe. La Jeune-Italie avait déjà publié ses plans généraux et ses maximes d'état (1), lorsqu'en 1834 un coup de main tenté contre la Savoie révéla avec scandale l'existence de la Jeune-Europe.

Buonarrotti, le vieux complice de Babeuf, le patriarche vénéré des conspirations européennes, désapprouvait cette entreprise, organisée par Mazzini. Les membres de la Jeune-Europe : Polonais, Italiens, Savoyards, Allemands, Suisses, Français, prenaient part au complot et devaient former la *légion* européenne. Les espérances étaient magnifiques; l'issue fut ridicule. Un des conjurés l'a dit en propres termes : « La création des *républiques européennes*, auxquelles l'Europe entière devait s'unir, dépendait de notre insurrection (2). » Le succès semblait certain. Quelques sous-officiers sardes, mécontents et mal notés, s'étaient fait fort d'entraîner leurs régiments. Un général polonais, Ramorino, se fiant à ces promesses de trahison, accepta le commandement de la folle équipée. Officier de fortune de la liberté, comme il s'appelait lui-même, il était prêt, a-t-il dit naïvement, à se mettre à la tête de l'armée piémontaise. Mazzini, de sa plume fiévreuse, avait écrit des proclamations insurrectionnelles, que les conjurés emportaient par ballots. Des chariots de fusils étaient préparés. Les chefs de l'expédition destinaient ces armes aux Savoyards qu'ils croyaient impatients de s'insurger au premier signal. Pas n'est besoin de dire qu'un gouvernement provisoire s'était nommé à l'avance.

L'événement répondit mal à la majesté des desseins et à la grandeur des combinaisons. Ramorino avait compté, pour entrer en campagne, sur un noyau de soldats quel-

(1) Voir la *Giovine Italia*, revue mensuelle qui paraissait à Marseille, en 1832 et 1833, sous la direction de Mazzini.

(2) Mémoires sur la Jeune-Italie et sur les derniers événements de Savoie, par un témoin oculaire, Paris, 1834, p. 6.

que peu disciplinés et aguerris. Lorsqu'il fut pressé de mettre l'épée à la main, les généraux improvisés affluaient autour de lui; mais en fait de troupe active il n'avait sous les yeux qu'une cohue confuse dont il a fait lui-même la description suivante : « Je me voyais avec une force de deux cents hommes, dont cinquante Italiens qui n'avaient jamais servi, qui ne connaissaient pas même le maniement d'un fusil, puisque plusieurs d'entre eux se sont blessés avec leurs armes; quatre-vingts à quatre-vingt-dix Savoisiens qui, la plupart, sourds à toute discipline, s'enivraient dans les auberges, et une soixantaine de Polonais, dont à peine les deux tiers avaient été militaires (1). »

On comprend qu'avec de si pauvres recrues Ramorino ne fut point pressé de déclarer la guerre au roi de Sardaigne, mais dans les circonstances tumultueuses les chefs attitrés n'ont que l'apparence et les périls du commandement : ils n'en possédent ni la dignité ni la force. Le territoire de la Savoie fut donc violé du côté de Genève. Les victorieuses proclamations de Mazzini furent déballées et semées à flots. Elles n'enflammèrent, elles n'attirèrent personne. Mazzini avait comparé poétiquement sa petite bande insurrectionnelle à une boule de neige qui en roulant devient avalanche. La boule de neige, observe plaisamment Guillaume Marr, tomba dans le vide. En effet, les chariots de fusils furent inutilement promenés dans plusieurs villages. Les paisibles habitants, groupés sur le seuil de leurs cabanes, les virent passer avec étonnement et sans manifester la moindre tentation de courir aux armes. Les arsenaux ambulants seraient demeurés intacts si des soldats de la légion européenne n'avaient pas volé des fusils pour les vendre. La bande de Mazzini et de Ramorino erra pendant trente-six heures sur la lisière de la Savoie et du canton de Genève, de Bossey à Annemasse et à Ville-la-Grand, épiant d'un regard inquiet et bientôt confus les renforts qui devaient accourir

(1) Précis des derniers événements de Savoie, par le général Ramorino, 1834, Paris, p. 55.

de toute part, et qui en réalité ne se firent jour sur aucun point de l'horizon. Les conjurés se dispersèrent pleins de dépit, de soupçons et de haines qui ne tardèrent pas à faire explosion.

Il est rare que des conspirateurs déconfits avouent le tort de leur présomption et de leur ignorance. Ramorino, comme il arrive toujours après que les entreprises téméraires ont avorté, fut accusé de trahison par ses complices. On le traitait de Judas Iscariote en costume de général. Il avait entravé, criait l'un de ses soldats de la veille, il avait livré, vendu l'expédition, pour supprimer la révolution européenne que le passage du mont Cenis devait *probablement* entraîner (1). On affichait le prix de sa forfaiture : la Sainte-Alliance lui avait soldé 350 à 400,000 fr., pas moins. Ramorino prit la plume pour se défendre, et, selon nous, vengea son honneur aux dépens de son bon sens : il prouva qu'il avait joué son franc et pauvre jeu dans l'absurde et coupable expédition dont il avait accepté le commandement.

L'invasion de la Savoie, tentée par la Jeune-Italie avec la connivence des autres sections de la Jeune-Europe, excita en Suisse la réprobation de tous les amis désintéressés de la juste cause de l'Italie. La commission nommée par le grand conseil du canton de Vaud pour présenter un rapport sur cette affaire formula, dans la séance du 22 février 1834, un blâme éloquent dont nous voudrions pouvoir reproduire tous les termes prophétiques : « Quelle âme bien née, s'écriait M. le professeur Monnard, « ne s'émeut de joie et d'enthousiasme à la pensée de la « future émancipation de tous les peuples de l'Europe ? « Quelle âme libre ne fait des vœux pour que la liberté « ramène la civilisation au milieu des peuplades de cette « belle Italie deux fois berceau de la civilisation de l'Occident ? Mais c'est méconnaître le principe du progrès, « c'est outrager les lois de la perfectibilité humaine, c'est « violenter la nature que de prétendre importer la liberté « dans un pays par la force des armes... *La liberté n'est*

(1) Mémoires déjà cités, p. 21.

« *pas une marchandise qu'on peut importer par com-*
« *merce ou par contrebande; elle est un besoin des es-*
« *prits, un élément de la vie des peuples, ou bien elle*
« *n'est rien...* Combien sont aveugles ou criminels les
« enthousiastes de libéralisme, dont les tentatives insen-
« sées aboutissent à faire river les fers qu'on désirerait
« voir briser, et souvent à faire couler le sang de nou-
« velles victimes (1) ! »

M. de Sismondi, qui avait montré hautement en mainte occasion l'ardeur de ses sympathies pour la cause italienne, blâma l'irruption de la Savoie plus vivement encore que le sage et éloquent rapporteur du grand conseil de Vaud. M. de Sismondi déclara qu'à ses yeux « il y
« avait folie et crime à tenter de pareilles aventures. Fo-
« lie, continuait-il, à ne pas avoir appris par l'expé-
« rience à connaître ses forces et celles de l'ennemi; folie
« à ne pas s'apercevoir que les réfugiés aliénaient ainsi
« les peuples leurs amis qui dans ce moment ne deman-
« dent que le repos; crime, parce que chaque tentative
« manquée entraîne dans un piége les patriotes les plus
« généreux et les sacrifie sans but; crime, parce que
« toute attaque imprudente fortifie celui contre lequel
« elle est dirigée; crime, parce que pour satisfaire une
« impatience morbide, une imprudente légèreté, peut-être
« une vanité puérile, les conspirateurs anéantissent les
« ressources futures de la patrie et toutes les chances de
« la liberté (2). »

Le scandale de l'avortement, le découragement qui accompagne l'insuccès des tentatives violentes, la confusion des meneurs, leurs défiances mutuelles, les récriminations envenimées qui suivirent, entravèrent les progrès de la Jeune-Europe. Il n'y eut jamais d'entente sérieuse entre les promoteurs de cette alliance révolutionnaire : les chefs avaient trop de vanité et un amour trop jaloux

(1) Rapport au grand-conseil et résolutions sur l'affaire des Polonais. — Lausanne, février, 1834, p. 34 et 35.

(2) Conseils d'un ami aux réfugiés patriotes, par J.-L.-C. des Sismondi. Paris, 1834, p. 6.

de la tyrannie. Le comité central de la Jeune-Europe s'était établi à Paris. Le choix de cette résidence excita les inquiétudes des meneurs étrangers qui, tout en se prétendant humanitaires, craignaient d'avoir l'air de reconnaître la suprématie de la France. Comme pour mieux constater l'inanité des utopies qui se vantent d'abolir les nationalités, les membres de cette coalition cosmopolite s'attachèrent à la poursuite d'un but exclusivement national. La Jeune-Suisse ne rêvait que restriction de la souveraineté cantonale, développement de la centralisation fédérale, établissement d'un pacte nouveau. L'ambition de la Jeune-Italie était d'amener l'unité et l'indépendance de la Péninsule, et avant tout l'affranchissement de la Lombardie. La Jeune-Allemagne travaillait de son côté, isolément mais avec ardeur, à bouleverser les Etats au-delà du Rhin, à renverser les monarchies et à confondre les diverses parties de la confédération germanique sous un gouvernement unitaire et républicain. Des réfugiés allemands, compromis dans les assemblées populaires de Hambach et de Francfort-sur-le-Mein, avaient fondé en Suisse et dirigeaient cette société secrète.

Les principaux foyers de la première Jeune-Allemagne étaient établis à Strasbourg, Zurich, Bienne et Berne. De là, une propagande active s'exerçait sur les ouvriers allemands qui voyageaient en Suisse; on leur inspirait à tous une haine ardente contre les princes. Bientôt chaque ouvrier porta dans son sac un exemplaire des chants révolutionnaires du poëte Harro-Harring. Quelques-uns furent initiés aux projets de la vente secrète; mais la plupart, fanatisés pour des choses et des mots qu'ils ne comprenaient pas, n'étaient que de passifs instruments dans la main des meneurs. Dans l'été de 1834, la Jeune-Allemagne se livra à une manifestation politique qui mit en émoi la diplomatie européenne. Des ouvriers allemands se rassemblèrent, sur la route de Berne à Kœnitz, dans le petit bois de Steinhoelzli. Après force discours, les armoiries de la Confédération germanique furent foulées aux pieds, et l'on arbora en grande pompe un étendard noir, rouge et or, aux couleurs de la République

allemande. En 1836, la Jeune-Allemagne tramait le dessein d'envahir à main armée le grand-duché de Bade et d'y proclamer la République. Ce complot fut dénoncé par de faux frères.

Tel est le sort des sociétés secrètes. Constituées par des fanatiques sans scrupule, qui veulent, par une propagande ténébreuse et des coups de mains perfides, précipiter ou détourner la marche régulière du temps et le progrès naturel des esprits, elles deviennent toujours des nids d'espions et d'escrocs. Ce n'est pour elles qu'une question de temps. Vainement multiplient-elles les efforts, les menaces et les violences, pour concentrer l'écho de leurs conciliabules et renfermer leurs mystères dans le sein d'un petit nombre d'affidés de bonne foi et doués de la moralité vulgaire. La Jeune-Allemagne eut la destinée commune; elle fut infectée de délateurs et pénétrée par les espions. Au premier ban des réfugiés qui avaient fondé l'association au profit de leur ambition et de leurs vengeances, des vauriens et des vagabonds s'étaient mêlés. Ceux-là faisaient de l'exploitation des passions politiques une industrie, faute d'avoir su s'en créer une autre. « J'ai connu, raconte G. Marr, plusieurs de ces chevaliers d'industrie politique; ils vivaient largement aux dépens de la république future. Les ouvriers leur donnaient leur dernier liard, dans l'espérance qu'ils répandraient des écrits révolutionnaires. Deux de ces messieurs, ayant amassé 300 fr., les dépensèrent en un seul jour, à Strasbourg, dans un mauvais lieu. »

Le projet d'invasion du grand-duché de Bade ayant été dénoncé en 1836, un des chefs de la Jeune-Allemagne, Ernest Schuler, de Darmstadt, fut arrêté à Bienne, sur les plaintes énergiques des puissances menacées. D'autres furent emprisonnés à Zurich, puis expulsés du canton. Le 22 juin 1836, le Directoire fédéral, qui siégeait alors à Berne, adressa aux cantons une circulaire pour leur signaler ces menées, et leur faire comprendre l'urgente nécessité de mettre fin, une fois et pour toujours, à des désordres qui ne pouvaient avoir, selon les expressions du Directoire, que des suites dangereuses pour la liberté

et l'indépendance de la Suisse. Les Etats confédérés étaient invités à faire arrêter aussitôt tous les réfugiés qui avaient compromis les intérêts nationaux, soit en s'immisçant dans les affaires intérieures de la Confédération ou des cantons, soit en formant des complots contre la tranquillité des Etats voisins. Tous les complices de l'attentat commis contre la Savoie en 1834, déjà déchus du droit d'asile par ce seul fait, devaient être expulsés sans retard. Le Directoire fédéral désignait nominativement Rauschenplatt, Mazzini, les deux Ruffini, Harro-Harring, etc. Au milieu de ces poursuites, le déplorable incident de l'espion Conseil survint entre la Suisse et l'ambassadeur français. Cependant, après un échange de notes et de protocoles acrimonieux, les chefs des réfugiés furent bannis, et la Jeune-Allemagne fut dissoute.

Une nouvelle association secrète s'établit bientôt sous le même titre. Des membres de la première Jeune-Allemagne formèrent le noyau de la seconde; mais il fut convenu que la propagande s'appliquerait exclusivement à séduire les ouvriers allemands de passage en Suisse. En 1838, une grave querelle mit la Confédération helvétique et la France à deux doigts de la guerre. L'attention de la police diplomatique fut absorbée par cet incident, et la nouvelle Jeune-Allemagne en profita pour s'organiser solidement.

Chassés des cantons de Zurich et de Berne, les meneurs s'établirent dans la Suisse française, et particulièrement dans le canton de Vaud. Ils ne pouvaient choisir aucun terrain plus propice à leurs menées. L'État vaudois présentait alors le spectacle unique en Europe d'une liberté presque absolue de religion, d'enseignement, de presse, d'association.

La Jeune-Allemagne n'avait à redouter aucune surveillance incommode. D'ailleurs, parlant une langue étrangère, ces Allemands formaient comme un monde à part dans la Suisse française, et ne communiquaient qu'autant qu'ils le voulaient avec le peuple dont ils empruntaient l'hospitalité. Les meneurs préparèrent donc à leur aise les artifices et les piéges de leur propagande.

Si dans les clubs ou plutôt les cercles, ils usèrent de dissimulation, de perfidie et de mensonge, et l'on verra qu'ils ne furent point avares de ces moyens, ce fut uniquement pour circonvenir, pour isoler de tout autre influence, et pour pervertir d'honnêtes ouvriers. La propagande secrète les faisait tomber dans ses filets, sous couleur de leur offrir le plaisir de la lecture, de l'étude, de la musique. Une fois qu'on les avait gagnés par cet attrait, toutes les ruses d'une politique que nous ne voulons pas définir, avant de l'avoir dévoilée, étaient mises en jeu afin d'inspirer à ces esprits incultes le mépris et la haine de Dieu, et la passion de renverser de fond en comble toutes les institutions des peuples civilisés.

Fier d'avoir pris part à cette croisade anti-sociale, glorieux comme un démon du mal qu'il a fait, Guillaume Marr parle avec dédain de la première Société de la Jeune-Allemagne : il la traite d'arriérée et de timide. A l'en croire, les chefs formaient une sorte d'aristocratie ; leurs tendances étaient exclusivement politiques et n'avaient rien de socialiste. Leur audace n'allait pas au-delà d'une invasion armée en Allemagne. Enfin, pour tout dire, l'assassinat des princes les effrayait moins que la pensée des réformes profondes.

La suite de ce récit fera connaître le sens que les chefs de la seconde Jeune-Allemagne ont donné à ces mots : les réformes profondes. Lorsque le lecteur, éclairé par les irréfutables documents que nous avons mis en œuvre, aura pénétré les desseins et le caractère de ces suborneurs de peuple, il ne leur refusera pas le témoignage qui sourit à leur amour-propre cynique, et que nous nous empressons de leur accorder. Oui, certes, les coryphées de la seconde Jeune-Allemagne furent infiniment plus pervers et plus malfaisants que leurs devanciers, quoique ceux-ci ne reculassent pas même devant l'assassinat. Nous essayerons de faire rendre justice à eux tous, et particulièrement à Dœleke, à Standau, à Guillaume Marr, les triumvirs de la propagande secrète de la nouvelle Jeune-Allemagne, la seule dont nous ayons désormais à parler. Dans cette étude sur les causes prochaines

du désordre européen, nous n'aurons garde d'oublier le tailleur Weitling, le tanneur Simon Schmidt, Auguste Becker, l'homme de lettres, le bouffon, le paillasse de la troupe, ainsi que Marr l'appelle, et enfin Albrecht, le prophète, comme il s'intitulait lui-même dans sa démence manifeste.

Les sectes qui prétendent affranchir les hommes commencent toujours par les soumettre à leur insu à une tyrannie cachée et irresponsable. Dans l'organisation de la Jeune-Allemagne, la propagande secrète était entièrement distincte des clubs. Les ouvriers qui fréquentaient les cercles de la Jeune-Allemagne ignoraient même l'existence du pouvoir occulte qui les soumettait à une pression morale aussi perfide qu'irrésistible. Dans la secte communiste, telle qu'elle se développa en Suisse, la même séparation entre les initiés et les profanes, ou plutôt entre les habiles et les dupes, apparaît moins tranchée, il est vrai, moins profonde, certaine cependant. Il est constant, d'après les papiers saisis en 1843, chez Weitling, que depuis plusieurs années le communisme avait reçu une organisation européenne. Des centres communistes étaient établis à Londres, à Paris, à Bruxelles, à Marseille, à Lyon, sans compter l'Allemagne et la Suisse. Ces tristes conquérants avaient partagé leur empire en contrées (*gau*), subdivisées elles-mêmes en communautés solidaires, en *Sociétés des Justes*, qui correspondaient entre elles.

Weitling et Simon Schmidt avaient fondé à Genève une de ces Sociétés des Justes. Guillaume Marr raconte ce fait sans donner d'autres détails; il se contente de dire qu'il croit convenable de garder le silence. En effet, l'auteur du livre : *La Jeune-Allemagne en Suisse*, au milieu de ses bravades affectées et de ses forfanteries d'impudence, se garde de découvrir aucun secret qui n'ait pas été pénétré. Il ne se fait pas faute de railler ses alliés directs ou indirects, mais il s'abstient de rien dire qui puisse les compromettre sérieusement devant la justice.

Il est vrai que parmi les papiers de Weitling publiés

par le conseil d'Etat de Zurich (1), on trouve une copie des *devoirs* de la Confraternité des Justes : copie authentique ; car elle avait été adressée à Weitling par son correspondant ordinaire de Paris, personnage très-haut placé dans le communisme, ami et disciple respectueux de M. Cabet. Il ne faut point s'attendre que les statuts écrits d'une société secrète révèleront le véritable but que l'association poursuit et l'esprit dont elle est animée. Les *devoirs* des Justes expriment seulement que la Confraternité se propose la rédemption de l'humanité et la fondation de droits et de devoirs égaux pour chacun. Cependant, à travers l'énumération des vertus que les statuts exigent de chacun des membres de l'association : moralité exemplaire, vie irréprochable, on voit que les Justes doivent être avant tout des hommes d'action, énergiques, courageux, zélés, doués de persévérance, empressés à faire les sacrifices nécessaires. La fréquentation ponctuelle des séances est de rigueur ; il est enjoint aux Justes de garder un silence complet sur les affaires de la Société.

Ces *devoirs* des Justes, tout inoffensifs qu'ils sont en apparence, avaient semblé aux communistes parisiens trop compromettants pour être conservés. « Les statuts sont au feu, écrit, le 31 février 1843, le correspondant de Weitling. C'était inévitable pour nous autres Parisiens (2). » Par la même lettre, Weitling est informé qu'il recevra prochainement un modèle de l'organisation des Justes. Chaque contrée possède déjà cette règle. Chaque communauté est dépositaire d'un exemplaire des devoirs.

Quels desseins s'agitaient dans les mystérieux conciliabules de ces communistes ? La réserve inusitée de G. Marr nous a fait soupçonner qu'ils étaient odieux et infâmes. En effet, c'est aux intimes de la propagande communiste, c'est aux Justes parmi les Justes que Weitling communiqua son dessein de ce qu'il appelle le *Prolétariat voleur*, son projet de lever une armée de vingt mille

(1) I, p. 49.
(2) I, p. 50.

pervers, choisis soigneusement dans la fange des grandes villes et que l'on aurait lâchés sur la société avec la mission de préluder à l'établissement de la communauté par l'incendie et le carnage (1).

Il est vrai que les pauvres esprits et les faibles cœurs que l'on séduisait dans les cercles d'ouvriers, par la peinture des joies promises de la communauté, n'étaient pas initiés à ces desseins atroces. Les chefs mêmes étaient loin de s'entendre sur cette politique scélérate. La preuve, c'est que nous ignorerions le plan du Prolétariat par vol conçu par Weitling, si son confident de Paris ne lui eût adressé, dans une lettre saisie à Zurich, des objections qui témoignent à la fois des scrupules et de l'inconséquence de ce communiste.

L'organisation d'une propagande occulte qui domine les cercles à l'insu des naïfs habitués n'est pas le seul trait de ressemblance qui rapproche, en Suisse, le communisme et la Jeune-Allemagne. Les deux sectes tendent finalement au même but.

Il est vrai que l'harmonie ne régna pas toujours entre les meneurs; des discussions très-vives, des querelles ardentes les séparèrent. Comment s'en étonner lorsque l'on sait que les cercles d'ouvriers n'étaient pas seulement des théâtres agréables aux beaux parleurs, mais que des collectes y avaient lieu régulièrement pour l'entretien des *amis du peuple?* Cette rivalité sordide fut une première cause de désunion. Ajoutez que les coryphées du communisme et de la Jeune-Allemagne ne s'entendaient pas sur la méthode à suivre pour amener la subversion de l'ordre social.

Les chefs de la Jeune-Allemagne, et particulièrement Dœleke et Marr, sont des esprits cultivés, très-lettrés, assez instruits. Aussi le communisme, en tant que doctrine, ne peut-il pas leur tomber sous le sens. Ils ne sont pas assez ignorants en philosophie et en histoire pour croire qu'aucune révolution, si radicale qu'on la suppose, puisse jamais, à moins de supprimer l'homme ou de le

(1) I, p. 102 et suivantes.

métamorphoser en bête de second ordre, extirper du cœur humain l'instinct de l'appropriation. D'ailleurs, s'ils pensaient que le régime de la communauté fût compatible avec la nature humaine, ils ne travailleraient pas pour cela à l'établir. Disciples pervertis, mais encore reconnaissables des rationalistes outrés, ils tiennent par-dessus tout à la liberté individuelle, et ne consentiraient jamais à enfouir leur idole dans la fosse banale de la communauté.

Dœleke et Marr pensent que non-seulement le communisme est une ineptie odieuse, mais qu'il est souverainement impolitique de produire aucun plan d'organisation avant d'avoir développé dans toute son énergie l'esprit révolutionnaire. Ils se sont dit, dans leur frénésie : « Les masses ne peuvent être rassemblées que sous le drapeau d'une négation. En présentant des plans détaillés, on excite la controverse et on sème la division ; on renouvelle la faute des socialistes français, qui ont dissipé leurs forces redoutables parce qu'ils ont voulu faire prévaloir des systèmes formulés. Contentons-nous de poser le principe de la révolution. Nous aurons bien mérité d'elle si nous excitons la haine et le mépris contre les institutions actuelles. Faisons la guerre à toutes les idées dominantes de religion, d'Etat, de société, de patrie et de patriotisme. L'idée de Dieu est la clef de voûte de la civilisation vermoulue. Détruisons-la !... le vrai chemin de la liberté, de l'égalité et du bonheur, c'est l'athéisme. Point de salut sur la terre tant que l'homme tiendra au ciel par un fil. Nions toutes les religions en général, et chacune d'elle en particulier ! Que rien n'entrave désormais la spontanéité de l'esprit humain. Dieu n'existe que parce que la fourberie l'a inventé, et que la superstition le maintient. Démasquons la première ; anéantissons la seconde ! Apprenons à l'homme qu'il n'y a pas d'autre Dieu que lui-même, qu'il est l'alpha et l'oméga de toutes choses, l'être supérieu et la réalité la plus réelle. »

Tel fut le langage de Satan : « Vous serez comme des dieux. » La Jeune-Allemagne croit l'avoir inventé. Elle le répète mot à mot. Le glorieux effort ! et que cela vau

bien la peine de se mettre en si grands frais de blasphème et de plagiat pour restaurer le paganisme, sauf les dieux de l'Olympe, qui du moins tempéraient quelque peu la brutalité des passions, en les idéalisant! Cependant Marr laisse éclater le délire de son orgueil, lorsqu'il développe sa politique athéistique. Il tient à ce que l'on sache qu'il l'a choisie de sang-froid et qu'il la pratique en pleine connaissance de cause, tant il est fier d'avoir parodié contre Dieu le célèbre mot du tribun révolutionnaire : « Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous. » Dœleke, à son tour, pousse des cris de joie, en songeant qu'il a surpassé de beaucoup Voltaire et Diderot. Pauvres philosophes! « qui ne s'avisèrent jamais, dit-il, d'envisager l'homme comme le point culminant de toutes choses. » Avant même d'avoir reçu de Marr la formule précise de l'athéisme néo-hégélien, Dœleke écrivait à Standau (1):

Morges, le 28 février 1842.

« Je sais très-bien que je me trouve en dehors du mouvement libéral, c'est-à-dire que je suis au-delà de tous les autres libéraux... Je ne connais dans la vie, c'est-à-dire dans la Révolution, aucun homme, pas même Sieyès, pas même Mirabeau, dont l'exemple me suffise.»

A ces esprits enivrés de leurs rêves de Titans, les communistes paraissaient non-seulement des philosophes absurdes, mais des révolutionnaires mesquins. L'aristocratie lettrée de la Jeune-Allemagne accable de son ironie injurieuse et les doctrines, et les docteurs, et les dupes du communisme. Dans les riches annales de l'insolence humaine, je ne sais rien, par exemple, qui efface les pages méprisantes écrites par Marr sur les ouvriers tailleurs qui composaient le club communiste de Lausanne.

Cependant, en dépit de ces railleries et de ces insultes, les meneurs de la Jeune-Allemagne reconnaissent que les partisans de Weitling sont des alliés indirects, et que,

(1) II, p. 24.

selon l'expression de l'un d'entre eux, ils ravaillent ensemble à la tour de Babel. De son côté, le communiste Sébastien Seiler, sans s'inquiéter de savoir si l'organisation sociale inventée par Weitling, aura plus ou moins de chance d'être réalisée, écrit à son maître, avec cette sombre jovialité qui sent son 93 (1) :

22 janvier 1843.

« Il est très-naturel, très-facile à concevoir qu'avec la disparition des préjugés, la grande majorité des mécontents se précipitera, altérée de vengeance, sur ces oppresseurs, que nous appellerons, en un mot, voleurs en morale, et si ces derniers ne se laissent pas un peu arracher le poil par des concessions, cela donnera une lessive comme il n'y en a jamais eu de pareille dans l'histoire. »

(1) I, p. 98.

CHAPITRE II.



Caractères et portraits de démagogues.

§ I. *Communistes.* — Weitling, ouvrier tailleur. — Simon Schmidt, tanneur. — Auguste Becker, journaliste. — Albrecht prophète. — Le docteur Georges Kulmann.

§ II. *Jeunes Allemands.* — Hermann Doeleke, professeur de langue. — Jules Standau, ex-ouvrier serrurier. — Guillaume Marr, homme de lettres.

§ I.

Il y a deux manières de combattre les systèmes qui s'insurgent contre la conscience universelle et qui sapent le monde moral. On a la ressource de les discuter; mais cette méthode exige d'assez longs développements, s'il faut remettre en lumière ou en honneur les axiomes et les vérités saintes qu'un impudent peut, en quelques tours de phrases, obscurcir et insulter. Ce luxe de déductions, inutile pour les esprits bien faits, risque de rebuter les antres. Heureusement, l'authenticité et l'étendue des documents que nous avons recueillis nous permettent d'user d'un autre genre de démonstration contre nos communistes et contre nos athées. Le cynisme, la dépravation profonde, la démence manifeste de ces novateurs, comme aussi l'infamie des moyens sur lesquels ils avaient fondé l'espérance de leurs succès, éclatent à chaque page de leur correspondance. Essayons donc de peindre le caractère, les pensées intimes, les vues secrètes de ces déma-

gogues. Sondons leur âme jusque dans les derniers replis. En fait de théories morales, la réfutation la plus rapide et la plus éclatante est celle qui procède en mettant à nu l'égoïsme, l'hypocrisie ou la bassesse de ceux qui osent donner au monde des leçons de dévouement, de vertu et d'honneur.

Weitling, ouvrier tailleur, né à Magdebourg, fut en Suisse le docteur et le principal apôtre du communisme. Il résida à Paris vers 1839, et y travailla de son métier. On se souvient que dans cette année le babouvisme, longtemps entretenu sourdement par quelques rares et vieux complices de la *conjuration pour l'égalité*, puis couvé dans le préau des prisons politiques, parmi les membres abjects du républicanisme de 1792, fit explosion sur les barricades des 12 et 13 mai. Weitling fut initié aux secrets de la propagande communiste, qui dès-lors siégeait à Paris. Lorsqu'il vint en Suisse, les chefs de la Jeune-Allemagne firent courir le bruit qu'il était délégué par ce comité. On voulait ainsi le rendre suspect aux ouvriers allemands et diminuer son influence; car nous savons, par l'exemple de la Jeune-Europe, que les préjugés nationaux les plus mesquins ont un empire exorbitant dans les clubs où l'on déclame le plus sur la fraternité humanitaire. Si nous en croyons Guillaume Marr, le rôle que les rivaux de Weitling lui prêtèrent n'était pas le sien. Il a trop de fierté et d'indépendance pour se faire l'instrument d'autrui. Toujours est-il que, par la correspondance de Weitling, on voit qu'il entretenait des relations fréquentes avec les communistes en chef de Paris et de Londres. Ceux-ci lui envoyaient de l'argent. Il en avait grand besoin; car il avait cessé en Suisse de travailler de son métier, s'était fait homme de lettres et s'adonnait exclusivement au soin de propager le communisme par la parole et par la plume. Les cotisations prélevées dans les cercles d'ouvriers, la vente de ses écrits et les suppléments de secours qu'il recevait de l'étranger composaient toutes ses ressources.

Les traits principaux du caractère de Weitling nous sont indiqués par ses familiers, et ce signalement se ré-

fléchit dans sa correspondance et dans ses livres. Marr nous le dépeint comme un fanatique plein d'orgueil. Auguste Becker complète ce portrait, lorsque, dans un épanchement amical, il écrit à Weitling : (1) » Tu es plein d'une maligne vengeance. »

Weitling, le poëte, l'homme de lettres, a cruellement souffert d'en être réduit à travailler de ses mains et de subir des privations odieuses à la fougue de ses désirs. Comme il a le goût de la lecture, et plus de mémoire que de discernement, il s'est jeté avidement sur les écrivains allemands et français, précurseurs ou acolytes des socialistes contemporains. Les paradoxes et les sophismes qui battent en brèche l'ordre social et promettent de faire disparaître l'inégalité des conditions lui ont souri. Il les a choyés, il les reproduit, il les développe, après les avoir trempés dans le fiel dont son âme est remplie. Il est convaincu que la Providence a été injuste envers lui, qu'elle ne l'a pas mis à sa place. Que dis-je ? la Providence ! Ne sait-il pas, lui aussi, que l'idée de Dieu n'est qu'une perfide invention des heureux de la terre ! C'est donc la société qui portera tout le poids de sa colère, et pour se venger d'elle il se fera communiste. Son intelligence, quoique obscurcie par la passion, est assez vive pour entrevoir le néant de ce système ; mais les frémissements de sa haine ont étouffé les objections de son esprit. La communauté des biens ne se réalisera pas ; qu'importe si, en faisant luire aux yeux des masses cette chimère, il surexcite l'irritation, sème des haines inexpiables, et prépare, en un mot, le soulèvement des pauvres contre les riches.

Ce n'est pas seulement sur son livre des *Garanties d'harmonie et de liberté* qu'il faut juger Weitling. Dans cet ouvrage, en effet, il flotte entre la propagande le fer à la main et l'enseignement délétère qui, selon le conseil d'Auguste Becker, doit tuer le monde moralement et le porter au tombeau. Mais il a fait son choix quand il propose à son correspondant parisien le projet du *Prolétа-*

(1) I, p. 113.

rait par vol ; et ce n'est pas un de ces rêves fugitifs qui peuvent assaillir une imagination malade et une conscience défaillante : Weitling caresse sans cesse l'espérance de préluder à l'établissement de la communauté par un soulèvement de prolétaires furieux, par un brigandage gigantesque.

Le dégoût qu'il a pour sa profession d'ouvrier se joint, dans son âme ulcérée, au mépris et à la haine de toutes les autres classes de la société : il ne suppose que corruption, infamie ou débauche, dans le monde qu'il ne connaît pas. Ce n'est pas que lui-même observe des mœurs austères. Marr, indiscret camarade, mais peu sujet à se scandaliser, ne s'avise-t-il pas de nous raconter que, se promenant avec Weitling aux environs de Zurich, il fut contraint de modérer les écarts de ce censeur du monde? Weitling, sans respect pour sa dignité d'apôtre et de chef d'école, poursuivait de ses galanteries effrontées les femmes et les jeunes filles qui passaient sur la grande route. Dans les *Garanties d'harmonie et de liberté*, l'auteur essaye de donner aux convoitises grossières dont il est dévoré un vernis métaphysique et presque religieux ; mais dans ce long blasphème qui a pour titre : *L'Evangile du pauvre pécheur* (1), il nous révèle plus naïvement le dernier mot de sa philosophie : « Ce n'est plus les « mains jointes, la tête inclinée et agenouillés, que nous « voulons célébrer la Pâque, mais placés à de grandes « tables, devant l'agneau Pascal, prenant gaiement en- « semble du vin, du pain, du lait, des pommes de terre, « de la viande et du poisson. Nous voulons participer « tous aux mêmes jouissances. »

Weitling a jeté dans le lac de Genève son aiguille et ses ciseaux de tailleur, mais il ne laisse pas ignorer qu'il a été ouvrier. Ce souvenir lui assure la suprématie sur les autres apôtres du communisme. Il en est qui le sur-

(1) I, p. 84. On ne connaît l'*Evangile du pauvre pécheur* que par les fragments cités dans le rapport de Zurich, le gouvernement de ce canton ayant eu l'occasion, comme on le verra plus loin, de saisir et de supprimer les feuilles imprimées du pamphlet de Weitling.

passent par l'instruction, par l'éloquence, par le talent d'intrigue, si nécessaire dans la vie des clubs, mais aucun ne porte ce double titre d'ouvrier et d'écrivain qui flatte la vanité de ses auditeurs, et chasse loin d'eux toute défiance.

Tous les chefs communistes n'ont pas l'audace sauvage de l'inventeur du *Prolétariat par vol*. Plusieurs n'approuvent pas ses plans odieux; mais il faut voir avec quel ménagement ils adressent à Weitling leurs remontrances et leurs objections. Le correspondant de Paris s'effraya beaucoup, et même s'indigna un peu en songeant à cette tourbe de brigands que Weitling se proposait de lâcher par le monde; car ce communiste exagéré nous offre un type bien curieux, quoiqu'il ne soit pas excessivement rare. Il prêche l'abolition de la propriété, et il craint d'être volé par ses élèves. Il ne lui déplaît pas qu'en théorie on propage la négation absolue de toutes les institutions sociales et la subversion des bases de la conscience humaine; mais encore faut-il observer certaines convenances. Le verbiage doucereux de M. Cabet, son ami, lui semble le modèle du genre. Il conjure Weitling de ne prêcher ni le vol ni la communauté des femmes, soit oralement, soit par écrit et d'éviter ces effronteries de langage, ces énormités paradoxales que M. Proudhon a empruntées à l'école des néo-Hégéliens; il l'engage particulièrement à ne pas imiter un de ses amis, le docteur Hess (1), homme très-capable, assure-t-il, mais qui a des *idées baroques*, entre autres celles de ne vouloir prêcher absolument que l'athéisme et l'anarchie :

« Les termes d'athéisme et d'anarchie, continue notre anonyme, ne doivent naturellement éveiller aucune idée contraire à la vertu. Athéisme, cela veut dire négation d'un Dieu distinct, de ce Dieu-ci, de ce Dieu-là, négation par laquelle on doit arriver à la vérité. Par anarchie, on entend aujourd'hui, ainsi que Napoléon l'a déjà fait, une fureur sauvage sans gouvernement, c'est-à-dire sans maître : ce qui peut être bon, aussi bien que mauvais.

(1) I, p. 81.

Mais jusqu'à présent, je ne comprends pas à quoi bon des expressions semblables et l'utilité de les tordre ainsi. Ce n'est que pour faire de l'éclat. La jeune école philosophique de l'Allemagne (car l'Allemand aime le démesuré) s'attache à l'amplification dans la théorie, plus ou tout au moins autant que les Jacobins dans la pratique. Tous les termes de ce genre-là sont en effet un véritable obstacle; car ils deviennent aussitôt des pierres d'achoppement et des murs de séparation. »

Le conseil est habile assurément; celui qui le donne doit tenir à ce qu'on le suive. Cependant, remarquez avec quel ménagement il l'adresse à Weitling, qui l'a si ouvertement enfreint! Bien plus, tout en réprouvant le projet du *Prolétariat par vol*, le communiste parisien a soin de dire qu'il reconnaît que l'idée de lever une armée de coquins ne laisse pas d'être grandiose.

L'autorité extravagante que Weitling exerçait sur son parti, le prestige étrange dont il était revêtu exaltaient son orgueil. La complaisance que les journaux extrêmes de l'Allemagne et de la Suisse mirent à parler de son livre acheva de l'enivrer. D'adhésion publique et sans restriction, le système des *garanties d'harmonie et de liberté* en recueillit fort peu, dans la presse même la plus exagérée et la plus excentrique. Mais les radicaux eux-mêmes, tout en faisant par décence leurs réserves sur le fond des idées, rendirent hommage au talent, à la science, au style de l'ouvrier tailleur. On lui répéta sur tous les tons que le premier il avait eu la gloire de faire entendre la voix du prolétariat allemand, et que son livre ferait époque dans l'histoire de la littérature populaire. Le temps était déjà sombre, et à la veille des grands désordres européens dont on pouvait avoir le pressentiment, plus d'un critique de Weitling jugea qu'il était opportun, sans se rendre bien compte des motifs qui l'animaient, de ne pas déplaire à un homme tout-puissant sur les masses et qui bravait avec tant d'audace les périls de l'avenir. Plusieurs hommes d'Etat et publicistes distingués de la Suisse montrèrent plus de prévoyance et de fermeté. M. Baumgartner, de Saint-Gall, dans la *Gazette*

suisse, les graves auteurs de la *Bibliothèque universelle de Genève*, et particulièrement M. Cherbuliez et M. Gustave de Cavour, et plus tard M. Vinet, dans sa belle étude sur le socialisme (1), prirent texte des écrits de Weitling et du trouble qu'ils avaient causé dans un grand nombre d'âmes, pour donner à la France inattentive des avertissements prophétiques.

Les éloges flattaient Weitling, les critiques les plus acerbes ne lui déplaisaient pas. A ses yeux elles ne prouvaient qu'une chose : qu'il était important et redouté. Il avait l'optimisme imperturbable des sectaires opiniâtres. Son orgueil grandissait donc avec la réprobation que ses doctrines soulevaient chez les esprits sensés et prévoyants. Il était devenu insociable. Auguste Becker s'efforce sans cesse de calmer son humeur irascible. Les comités communistes de Paris et de Londres lui adressaient souvent des néophytes dont on le chargeait de fortifier la foi naissante ou d'utiliser les services. Au bas de chaque lettre de recommandation, le signataire ne manque pas d'ajouter cette humble prière : « Au moins ne va pas te brouiller tout de suite avec ce nouveau frère. »

Ce caractère altier et ces allures despotiques auraient nui à la propagation du communisme dans les cercles des ouvriers, si Weitling n'avait rencontré dans Simon Schmidt un collaborateur qui, sans avoir plus de scrupule que lui sur les moyens de succès, se distinguait par un talent de persuasion vraiment parlementaire, par une connaissance des hommes, par une souplesse et une rouerie singulières.

Simon Schmidt, ouvrier tanneur, nous semble, ainsi que Weitling, fort supérieur à sa condition par son talent et son instruction. Il n'a rien écrit que je sache, mais il parle et il discute à merveille. Guillaume Marr le place comme chef de secte bien au-dessus de Weitling. Il ne doute pas que si Simon Schmidt, qu'il avait sur-

(1) Du Socialisme considéré dans son principe, par A. Vinet. Genève, 1846.

nommé Saint-Simon, eût été libre d'exécuter ses desseins, il n'eût fait de la Suisse le foyer inextinguible du communisme. S'attachant surtout à séduire et à fanatiser par ses discours les ouvriers allemands, Schmidt guettait les nouveaux venus dans les ateliers de Lausanne. Il était rare qu'ils sussent échapper à ses prévenances perfides. Ce tanneur, si nous en croyons Guillaume Marr, avait le grand art d'exploiter sa supériorité sans le laisser paraître. Il affectait de ne rien savoir et de demeurer en toutes choses l'égal de ses camarades, qu'il dirigeait à sa guise, leur persuadant qu'il apprenait d'eux ce qu'il leur enseignait lui-même. La domination qu'il exerçait sur les cercles d'ouvriers était absolue, et l'on peut supposer qu'il faisait de cette influence le plus pernicieux usage, lorsqu'on se souvient qu'il avait établi, de concert avec Weitling, *l'Alliance des Justes* à Genève.

Auguste Becker fut le troisième parrain du communisme en Suisse, avant que Georges Kulmann, marchant sur ses traces, ne fût venu de sang-froid exploiter à son tour la crédulité débonnaire des ouvriers allemands.

Becker, fils d'un pasteur hessois, est un homme de lettres sans instruction réelle et sans vocation sérieuse, comme l'Allemagne en produit à foison. Poursuivi pour je ne sais quel délit politique, il s'était réfugié en Suisse, et après s'être livré à une foule d'évolutions dans tous les sens les plus contradictoires, il fut conduit dans les rangs des communistes par un penchant naturel pour la fainéantise. La communauté lui promettait de combler le vœu le plus ardent de son cœur. Léger, vacillant, sans caractère, sans conscience, sans courage, il ne voyait dans le communisme qu'une mine de batzens à exploiter, un thème de discours et d'articles de journaux, qu'il s'efforçait de vendre le plus cher possible.

Nous empruntons à Guillaume Marr ce portrait d'Auguste Becker. L'image est peu flatteuse, mais elle est parlante et d'autant plus digne de foi que le peintre n'était point l'ennemi de son modèle. Au contraire, Marr nous raconte qu'il se plaisait dans la société de Becker; il

le voyait fréquemment à Lausanne, et se divertissait beaucoup de ses saillies bouffonnes. L'intimité qui régnait entre Becker et Marr alla jusqu'à causer des ombrages aux meneurs de la Jeune-Allemagne, à Standau notamment, qui faisait part de ses inquiétudes à Dœleke dans le billet suivant (1) : « Quant à Marr, il est maintenant tout le jour chez Becker et y fait du communisme. Vois-tu, je crois que cet individu ne fera jamais grand'-chose, et Voss peut avoir raison, lorsqu'il dit que de l'âme d'un épicier on ne fera jamais un patriote. »

Becker a écrit plusieurs pamphlets communistes d'un style clair et burlesque, qui faisait les délices des ouvriers allemands (2); car il se moquait de son sujet, de ses auditeurs et de lui-même avec une verve intarissable. Sous prétexte de donner des leçons de toute espèce et des conférences sur les questions sociales, Becker se faisait grassement entretenir par ses auditeurs. Weitling éprouvait quelque hésitation à mettre sa main dans la bourse de ces pauvres gens. Le correspondant de Paris blâme cette réserve; il se plaint que Weitling affiche trop de pauvreté dans ses vêtements. Cela est d'un mauvais effet, ajoute-t-il (3), « cela fait croire que nous et les autres frères nous sommes trop paresseux pour t'acheter un habit. Il faut avoir soin d'éviter ces apparences-là. » Becker pressait bien plus vivement Weitling d'abdiquer des scrupules dont le contraste eût gêné sa propre avidité. « Ne sois pas timide, lui écrit-il (4), emprunte librement à ces gens-là; mange et bois bien, afin que tu vives longtemps et que tu sois heureux sur la terre. »

Becker ne reculait devant aucun moyen pour extorquer de l'argent aux démocrates qui flottent sur la lisière du socialisme extrême, partagés entre la peur de cette alliance et leur amour de la popularité. « Il n'y a pas de

(1) II, p. 30.

(2) Entre autres, en allemand: *Qu'est-ce que les communistes veulent?* Lausanne, 1844.

(3) I, p. 48.

(4) I, p. 55.

« mal à ce que tu secoues un peu le gousset de Follen,
« écrit Becker (1). Ne crains pas de le faire ; c'est par
« l'argent que tu donneras à nos gens d'autant plus de
« zèle et de courage pour arriver à quelque chose... n'hé-
« site pas à desserrer un peu les cordons de sa bourse. »

Les meneurs du communisme et de la Jeune-Allemagne ne négligeaient rien pour attirer dans leurs cercles, ne fût-ce que pour une soirée et à titre de curieux, les démocrates célèbres qui traversaient la Suisse. C'était un moyen d'éblouir les ouvriers, qui prenaient volontiers cette démarche indifférente pour un acte d'adhésion, pour un témoignage d'affiliation volontaire. Lorsque le poëte Georges Herwegh séjourna à Genève en 1843, les jeunes Allemands et les communistes s'empressèrent autour de lui, et lui prodiguèrent les invitations et les hommages. Becker trouva que l'occasion était belle pour organiser *une grande parade*, comme il le disait lui-même dans son style de paillasse. Herwegh se laissa conduire par deux fois dans le club communiste de Genève. On lui offrit à souper ; il but et fuma avec les ouvriers, écouta leurs chansons révolutionnaires, et récita lui-même quelques-unes de ses belliqueuses poésies. La Jeune-Allemagne ne fut pas assez heureuse pour obtenir la même faveur de l'illustre voyageur. Tout ce qu'elle put faire pour le compromettre, ce fut de faire ronfler à sa porte une pompeuse sérénade qu'il fit semblant de ne pas entendre. Herwegh s'était présenté comme un galant homme dans le cercle communiste de Genève. N'étant pas ouvrier, il n'avait pas cru convenable de revêtir un déguisement de circonstance : il s'était habillé comme à son ordinaire, d'une façon assez excentrique, il est vrai, si la traduction dont nous nous servons est fidèle. Dœleke et Marr agissaient autrement. Le matin ils se mettaient en habit, et le soir en blouse pour pérorer dans les clubs.

Becker, après avoir raconté à Weitling la réception qu'il a faite à Herwegh, l'engage à profiter de cette cir-

(1) I, p. 63.

constance pour exercer sur leur hôte cette industrie que les voleurs ont appelée d'un nom aussi ignoble que la chose, l'industrie du *chantage*. Ce n'est pas notre faute si des mots d'argot se glissent dans cette histoire fidèle du communisme en Suisse. Il nous faut citer l'une des lettres de Becker à Weitling (1).

(Sans date.)

« Tu n'as pas besoin de pousser les choses aussi loin que Herwegh ; moi aussi, mon cher, j'ai remarqué ses bottes jaunes, et cela m'a fait faire la moue. Mais laissons cela, c'est sa femme, qui est une jolie petite éveillée, qui le mignarde ainsi ; *il ne faut pas l'intimider. Plus tard, nous mettrons à contribution une partie de ses ducats pour nos affaires, ou, s'il est trop dur à la détente, nous écrirons une petite brochure intitulée : Herwegh, homme comme un autre.* Mais ceci soit dit entre nous ; ne laisse lire ces lignes à aucune âme de chien. »

Cette lettre, saisie parmi les papiers de Weitling, a été imprimée tout au long dans le rapport adressé en 1843 au gouvernement de Zurich. Ce document, trop peu lu en France, fut publié dans les deux langues, en allemand et en français; il eut en Suisse un retentissement considérable. La bassesse de Becker fut découverte, non pas à une seule âme de chien, comme il le disait de l'accent d'un coupable encore sensible à la honte, sinon au remords : Becker fut mis au pilori aux yeux de la Suisse entière, et, chose triste à dire, la position qu'il s'était faite dans son parti ne fut pas ébranlée. Deux années après, lorsque le gouvernement radical du canton de Vaud fut forcé par le soulèvement de l'opinion publique d'expulser les communistes de Lausanne, Becker trônait comme de coutume dans les cercles de cette ville, chéri, choyé, applaudi, pensionné par les ouvriers. Dans le cours de l'enquête poursuivie, en 1845, par le gouvernement de Neuchatel, un ancien habitué du club de Lausanne,

(1) I, p. 55.

s'écriait, en entendant prononcer le nom de Becker : « Ah ! le joyeux, l'aimable compère ! » Il regrettait de ne plus l'entendre, il n'avait pas appris à le mépriser. Tant il est vrai qu'en dépit des progrès de l'instruction primaire et de l'extension de la presse, il y a au fond de la société de vastes couches de lecteurs que la publicité utile ne pénètre jamais, et qu'il ne faut pas s'étonner si l'autorité des démagogues et des aventuriers survit si souvent aux preuves les plus manifestes de leur ineptie ou de leur immoralité.

Le lecteur, oppressé comme par un cauchemar à la vue des caractères odieux ou immondes que nous avons dû faire passer sous ses yeux, trouvera quelque diversion à son dégoût dans la société d'un autre communiste qui du moins n'avait conscience ni de ses idées ni de ses actions. Lorsque nous comparons le prophète Albrecht à Weitling et à Auguste Becker, nous sommes tentés d'entourer ce vieux fou de la pitié respectueuse et presque du culte que les Orientaux réservent aux insensés.

Albrecht, natif d'Aldenbourg, avait passé trente années de sa vie à conspirer contre les gouvernements de l'Allemagne. Condamné pour délit politique à six ans de détention, il ne lut pas, dans sa prison, d'autre livre que la Bible. Avec quelle fougue, quelle absence de discernement, quelle inintelligence de l'esprit et du texte il s'absorba dans cette étude délicate, le lecteur l'a déjà soupçonné. Car la manie de conspirer est rarement l'indice d'un esprit bien fait; et lorsque les ennuis d'une longue captivité se sont appesantis sur ces intelligences chancelantes, il ne dépend plus que des circonstances de les précipiter dans l'abîme de la folie. Pour Albrecht, la pierre d'achoppement, ce fut le communisme. Les livres de Weitling lui portèrent le coup de grâce, sa démence se déclara. Il se prit pour un prophète et se donna pour tel. Comme il avait dans sa mémoire indigeste entassé la plupart des versets de l'Ancien-Testament, il emprunta les ressources de son astrologie religieuse à des réminiscences aussi riches qu'absurdes. Il s'imagina que l'établissement du communisme parmi les hommes serait la

réalisation du règne de Dieu sur la terre. La fin de l'année 1847 était réservée, à l'en croire, à des événements bien faits pour étonner le monde. Car à cette époque le roi de Prusse, le prince de Radziwill et Glaubicki, son aide-de-camp devaient fonder la religion nouvelle dont Albrecht était le précurseur.

Ce fou exhalait son délire en prose et en vers. J'ai retrouvé en Suisse plusieurs complaintes de sa façon ; il suffit d'en connaître le titre pour en apprécier l'esprit et la portée. Je copie donc sur la couverture de ces petits et minces livrets in-18 : ***Défi à la caste des prêtres ; le But dans les lueurs de l'aurore ; Exhortations adressées aux Guillaume Tell de notre temps ; le prochain Revoir à l'autel de la Liberté ; le Rétablissement du royaume de Sion ; l'Appel au monde féminin.*** Tous ces écrits sont entremêlés de citations de la Bible qu'Albrecht prostitue au matérialisme le plus grossier avec une impudence que son aliénation mentale peut seule rendre tolérable. Albrecht a pris pour maxime, dans le même sens que Weitling : « Il faut que nous soyons heureux ici-bas. » Et parmi les éléments de ce bonheur qui doit ennoblir l'humanité, il place au premier rang la communauté des femmes ; le sérail de Salomon est pour lui le beau idéal. Cependant sur ce fond d'excentricité et de cynisme quelques lueurs de raison et d'honnêteté se détachent.

Weitling a dit quelque part : « A force d'espérer et d'attendre, on devient fol. » Albrecht, chez qui la démence était l'état normal, s'abandonnait par moment au désespoir et à la fureur lorsqu'il voyait s'éloigner l'accomplissement de ses rêves extravagants. Mais, à part ces accès, il hésite à déchaîner l'anarchie, il en redoute les ravages, il voudrait la contenir. Je trouve la trace de ces scrupules et de cette appréhension dans la correspondance d'Albrecht avec Weitling, et notamment dans le passage suivant d'une lettre datée d'Olten, le 13 janvier 1843 (1) : « Une révolution concertée entre des « hommes sages est meilleure que lorsqu'elle part de la

(1) I, p. 69.

« plèbe, qui n'a pour but que le pillage et le meurtre. « Nous arborons la bannière divine; par là nous diri- « geons le peuple. » Un autre jour il écrit (1) : « Il est « bon et presque nécessaire que nous nous entendions là- « dessus afin de choisir, pour un temps qui n'est pas « loin, une bonne route et d'avoir des gens qui sachent « tenir les rênes quand viendra ce qui doit arriver. »

Albrecht fut le plus actif propagateur du communisme en Suisse. Il fréquentait les fêtes populaires que le culte des traditions historiques, l'esprit militaire, le goût de la musique et de la gymnastique multiplient tour à tour dans les divers cantons. La foule se pressait autour de ce vieillard, bon homme et affable, qui se répandait en propos galants et chevaleresques, annonçait la bonne nouvelle, discutait envers et contre tous avec le double aplomb d'un messie et d'un communiste, distribuait ses brochures, en un mot, ne négligeait rien pour recruter des disciples, des abonnés, des souscripteurs, et pour établir des clubs. Pour peu qu'on l'eût écouté avec patience et sans trop rire, sa vanité naïve transformait en sectateurs enthousiastes les groupes de curieux rassemblés sur ses pas. Albrecht n'était point susceptible ; il se trompait facilement sur la nature de l'accueil qu'il lui arrivait de recevoir. Les avanies, que les enfants ne lui épargnaient pas dans les rues et sur les grands chemins, se transfiguraient à ses yeux en hommages passionnés. Ses allures étranges, ses gestes et ses discours extravagants attiraient les regards et souvent les railleries et les huées des gamins; et lui de se réjouir de ce que le peuple saluait par ses acclamations le prophète Albrecht, l'ennemi des prêtres de Baal. Voici l'un des bulletins de victoire que, dans le cours de ses missions vagabondes, il adressait à Weitling (2) :

Wintherthur, (sans date.)

« Cher frère, l'affaire va bien. J'ai à Winterthur et

(1) I, p. 67.
(2) I, p. 44.

dans les environs deux cent trente abonnés ; en tout neuf cents. Ainsi je débite la première édition avant qu'elle soit finie. Wintherthur était encore dans les ténèbres sur notre système. Tu imagineras certainement qu'Albrecht était en état d'enthousiasmer tous ces gens et de les secouer de leur sommeil. La semence est répandue ; la rosée d'en haut la fera germer. Si je traverse la ville ou un village, tout est en mouvement. C'est l'homme de la paix, dit-on ; et là on accourt pour entendre des paroles consolantes. Ainsi je suis pour toi un messager de salut ; et je te prépare une voie facile. Mes esquisses convainquent la plupart des gens. Cependant, si je ne suis pas complétement compris, cela fournit du moins matière aux entretiens, aux conversations et à la méditation. Sots et fats restent sots jusqu'à ce qu'on leur ouvre de force les yeux. Quant à la propagande, j'ai travaillé en vain un jeune bottier appelé Schrater, d'une grande lecture, qui est directeur de la société de chant. Le coquin reste inaccessible au communisme. Néanmoins il travaille à ce but sans le savoir ; car ce n'est que le mot qui lui déplaît, parce qu'il suit sa philosophie, qui est l'extrême de la sagesse. En revanche, j'ai *consacré* dans l'imprimerie de Hegner un habile compositeur, nommé Ehrensperger, de Oberwinterthur. »

Consacrer un frère, c'est l'expression solennelle qu'Albrecht emploie lorsqu'il veut annoncer qu'il a réussi à endoctriner quelque esprit aussi sage que lui-même. C'est ainsi que dans une autre lettre, écrite comme la précédente, de Winterthur, le 30 mai 1841 (1), il dit à Weitling : « J'ai beaucoup travaillé ; mais je n'ai consacré qu'un seul frère, qui va à Munich ; les fruits viendront après. En Thurgovie, on est encore bien bête. » Il ajoute : « Que l'on cloue à toutes les portes des églises de Zurich quelques-uns de mes livres, et la victoire s'étendra bientôt. »

En effet, les extravagances d'Albrecht eurent en Suisse un grand retentissement. La *Gazette nationale* exalta,

(1) I, p. 73.

s'il était possible, le délire de son amour-propre en publiant sa biographie. Les journaux extrêmes ne dédaignaient pas de lui ouvrir leurs colonnes. Le *Cornet de poste*, qui paraissait en allemand à Zofingen, et la *Feuille hebdomadaire de Bâle-Campagne* donnèrent en supplément plusieurs de ses poésies. Albrecht, par un appel inséré dans la *Feuille des Grisons*, invita la société de tir à convoquer à Coire une assemblée générale du peuple pour célébrer la fête de Dieu. La célébrité et les conquêtes d'Albrecht inquiétèrent le gouvernement d'Argovie. Par ordre de la police d'Arau, le prophète dut se réfugier sur le territoire de Bâle-Campagne. Des paysans des environs de Liestal le recueillirent pendant quelque temps. Albrecht vécut dans une étable, au milieu des vaches et des poules, nourri de pommes de terre et de pain bis, misérable, mais au comble de la joie. Il s'occupait à écrire l'histoire de l'antiquité la plus reculée, et chantait des poésies dans lesquelles il se comparait au prophète Elie dans le désert.

L'éclat des succès obtenus par Albrecht embarrassait Schmid et Becker, qui avaient le sentiment du ridicule. Becker écrivait (1) à Weitling : « Tu sais qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les choses sérieuses que le ridicule, et ce prophète pourrait nous rendre ridicules, nous et notre cause. Laisse-le donc de ce côté. »

Becker aurait voulu réduire Albrecht au rôle utile, mais moins brillant, de colporteur muet, comme si un fou orgueilleux laissait ainsi amoindrir son rôle ! Les hommes inspirés d'en haut peuvent-ils donc tolérer les conseils des mortels ? Qui oserait ravaler ainsi un prophète ? Weitling, mieux avisé que Becker, ne songea même pas à réfréner par un conseil les prouesses insensées d'Albrecht. D'ailleurs, à ses yeux, tous les moyens de propagande étaient bons, pourvu qu'ils fissent de l'effet. Cette maxime, que nous trouvons dans la bouche de Seiler : « Le bruit est la seule chose qui soit utile à Weitling, » était un article de foi parmi les communistes répandus

(1) I, p. 66.

en Suisse. Il s'exerçait à braver avec une égale indifférence la dérision et l'indignation publiques. Lorsque le landammann Baumgartner, l'un des hommes d'Etat les plus distingués de la Suisse allemande, signala dans la presse les projets de brigandage, conséquences inévitables du communisme, un des adeptes, Siegfried, écrivit (1) à Weitling :

« Zofingen, 4 mars 1843.

« Vous aurez bien, je suppose, l'occasion de lire la fameuse *Gazette suisse* de ce vieux renégat politique, le landammann Baumgartner, de Saint-Gall. A l'article Berne, les communistes sont représentés comme meurtriers, brigands et pillards. C'est une peinture comme jamais gazette tout allemande n'en produisit. Suffit, il faut la lire. Pour moi, l'article m'a plu ; il nous sera plutôt utile que nuisible. Ceux qui ne sont pas initiés désireront connaître nos principes ; ils les liront, ils les examineront, et se convaincront de la haine venimeuse de nos adversaires. »

Je ne sais si Siegfried, l'auteur de cette lettre, était un de ces communistes à courte vue qui s'imaginent que l'on peut semer dans les masses l'envie et la haine sans récolter bientôt des excès abominables ; mais s'il avait pris garde aux menaces de violence murmurées par Weitling dans son livre des *Garanties d'harmonie et de liberté*, s'il avait connu le plan confidentiel du prolétariat du vol, il n'aurait pas accusé M. Baumgartner de nourrir une haine venimeuse contre ces exécrables tacticiens. Il aurait, au contraire, apprécié comme nous le discernement et la franchise de ce publiciste éminent.

Quelque puissante que soit la séduction du mal, et sans nier le prestige que l'audace criminelle revêt aux époques révolutionnaires, je doute que la divulgation des vues secrètes du communisme ait beaucoup accru en Suisse la popularité de cette prétendue doctrine ; car si les dupes abondent, les scélérats de sang-froid se laissent

(1) I, p. 82.

encore compter. Mais il est certain, pour en revenir à Albrecht, que les détails biographiques rassemblés sur le prophète du communisme, dans le rapport adressé au gouvernement de Zurich, augmentèrent, sinon l'importance réelle, au moins la célébrité de ce curieux personnage. Beaucoup de lecteurs eurent la fantaisie de le connaître et de l'entendre. Albrecht mourut bientôt, heureux d'avoir atteint l'apogée de la renommée excentrique.

Je ne me sépare pas sans regret de ce pauvre insensé. Le communisme prêché par un fou avéré, forme un ensemble harmonieux, et quoique la bonne foi ne soit pas une qualité méritoire chez un homme qui ne possède pas son libre arbitre, la sincérité et le désintéressement involontaires du prophète Albrecht font un contraste agréable avec la fourberie d'Auguste Becker, et surtout de Georges Kulmann, dont le portrait terminera cette galerie de nos notabilités communistes.

Il nous a été loisible, grâce aux documents déposés aux archives de Neuchatel, de nous faire une opinion très-consciencieuse et très-nette sur le caractère de Kulmann, mais nous n'avons pas eu l'honneur de rencontrer ce personnage. Quant à sa physionomie et à ses manières, nous sommes obligés de nous en rapporter aux assertions de Guillaume Marr. A l'en croire, rien de plus ridicule que le docteur Georges Kulmann, avec sa barbe de prophète, sa jaquette noire à brandebourgs, ses airs inspirés, ses allures tour à tour insolentes et serviles; insupportable type de ces chevaliers d'industrie littéraire qui, avec une impudence sans pareille, vous mettent le pistolet sous la gorge, et vous placent dans l'alternative ou de vous laisser duper, si vous acceptez leurs offres de service, ou de vous défendre en les jetant à la porte.

Malheureusement, les fléaux de cette espèce ne sont pas tellement rares que chacun n'ait pu les étudier à ses dépens. Aussi ce portrait de Kulmann nous paraît très-vraisemblable; et, d'après ce que nous avons pu apprendre de ses sentiments et de ses mœurs, nous n'avons rien à redire au jugement sévère que Guillaume Marr prononce, en termes très-pittoresques, contre ce *condottiere*

littéraire, ce coupeur de bourses, ce vagabond, cet imposteur. Ces invectives ne sont pas imméritées assurément; mais de quel front, pourrait objecter Kulmann, Marr se fait-il, quand il écrit son livre, le vengeur de la délicatesse et de la loyauté, après avoir, dans les leçons qu'il donnait aux disciples de la Jeune-Allemagne, foulé aux pieds, comme des préjugés surannés, toutes les lois de la conscience? Contradiction plus flagrante, et qui prouve à quel point ces débauches de théories cyniques sont des gageures que l'esprit le plus amoureux du scandale ne peut tenir jusqu'au bout, dès que l'observation le fait rentrer en lui-même! Voici le trait inattendu par lequel Marr résume la biographie de Kulmann: « C'est un exemple du danger qu'il y a pour l'homme à mettre en pratique la maxime: *Homo homini Deus est*, l'homme est un dieu pour l'homme. » — O docteur de la Jeune-Allemagne, y pensez-vous? Quelle était, à vous entendre pérorer dans vos prêches, quelle est donc la seule religion véritable, la religion de l'avenir, comme vous disiez, si ce n'est l'humanisme, la déification de tous les penchants humains, le culte rendu par l'homme à ses vices? Apôtre de peu de foi, loin d'honorer vos coreligionnaires, vous ne pouvez cacher l'indignation et le dégoût qui vous débordent à la vue de Kulmann, ce martyr de votre communion, ce dévot qui pratique avec quiétude l'Evangile de sa cupidité, de sa fourberie et de son orgueil! Votre témoignage involontaire me suffit pour juger les œuvres de votre religion dépravée.

Ce Kulmann avait été banni pour avoir fait à Francfort-sur-le-Mein des prédications socialistes. Il vint à Lausanne, et quoiqu'il prétendît avoir découvert et posséder en portefeuille un nouveau système de philosophie qui devait régénérer le monde, il offrit humblement de voyager en qualité de commis de librairie pour la propagande littéraire, lisez athéistique, que Marr s'occupait de fonder. Ses services, qu'il voulait vendre trop cher, ne furent pas agréés. Il essaya du moins de prendre pied dans les cercles de la Jeune-Allemagne; mais il ne réussit qu'à se faire bafouer. Voyant de ce côté les bourses

closes, il se tourna vers les communistes, et ceux-ci, plus naïfs et plus crédules, donnèrent en plein dans les panneaux de ce nouveau prophète. Ils l'accueillirent à bras ouverts, et sollicitèrent la faveur de le nourrir, de le vêtir et de l'héberger à leurs frais. Kulmann accorda cette grâce aux communistes sans se faire trop prier, mais en ne leur cachant pas qu'ils ne perdaient pas au change; car il leur promettait de publier bientôt son système de philosophie en un livre merveilleux, sublime, apocalyptique, qui s'intitulerait, pour tout dire: *le Nouveau-Monde*.

Une souscription fut ouverte dans les clubs communistes de la Suisse pour subvenir aux frais d'impression de cet ouvrage, et aussi pour ménager au philosophe Kulmann des loisirs favorables à ses grandes pensées. Le lecteur a deviné qu'il ne s'agissait pas d'autre chose que de faire durer et fructifier autant que possible la souscription, et que l'enfantement du *Nouveau-Monde* servit de prétexte pour lever des dîmes sans cesse renaissantes sur le salaire des ouvriers communistes. Kulmann épuisa les dernières ressources des clubs, et lorsqu'au commencement de 1845 il fut question d'entreprendre une nouvelle collecte pour publier la suite d'un écrit de Weitling, *la Jeune génération*, voici par quelles doléances le club de Neuchatel (1) répondit à cette ouverture, le 25 février 1845: « Weitling restera pour le moment les mains vides, et c'est principalement Kulmann qui en est cause. Après nous avoir fait de grandes promesses au sujet de son ouvrage, qui devait paraître déjà au commencement de l'année, après avoir soustrait de nos poches nos batzens gagnés à grand'-peine, où en est-il maintenant? N'aurions-nous pas beaucoup mieux fait de donner ces deux ou trois fois 50 ou 60 francs à Weitling plutôt qu'à un hypocrite aussi fier que Kulmann, qui méprise les ouvriers? »

Kulmann, poussé à bout, fut bien contraint de révéler son système. Enfin le *Nouveau-Monde* parut. « Quel

(1) III.

effronté charlatisme! s'écrie Guillaume Marr à la vue de ce livre. Quel mélange effroyable de stupidités propres à l'auteur et de folies bibliques! La base de ce fameux système de philosophie, c'est l'abolition de la monnaie métallique qui sera remplacée par le papier-monnaie! » Certes, il faut être audacieux pour s'annoncer comme un sauveur du monde, lorsqu'on ne possède pour tout bagage que de pareilles pauvretés; mais ce n'est pas à dire pour cela que Kulmann ait manqué de lecteurs, et que son système n'ait pas fait des dupes. Loin de là : dans l'enquête manuscrite de Neuchatel, j'entends plusieurs ouvriers communistes déclarer de très-bonne foi qu'ils veulent passer en Amérique « afin de prouver par des faits, dit l'un d'entre eux, que l'abolition de cet infâme argent n'est point une follie ni une chose impossible. » Martin Kohler, tailleur, âgé de vingt-et-un ans, natif de la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, déclare en propres termes : « Je veux partir pour l'Amérique. Comme je suis pauvre, je trouve qu'il sera beaucoup plus commode de vivre dans la colonie américaine, dans laquelle l'argent sera aboli. » Pauvre économiste qui a prêté l'oreille à l'ineptie ou à la fourberie de ses maîtres en communisme; il s'est laissé dire que l'abondance ou la pénurie des choses utiles dépendait de la quotité et de la forme du signe qui sert à mesurer les richesses et à en faciliter l'échange! Je ne saurais dire si les dupes de Kulmann exécutèrent leur dessein de passer en Amérique. S'il en est ainsi, plaignons ces malheureux, ils n'auront pas évité les déceptions et les souffrances atroces dont nos *Icariens* désabusés ont fait le récit aux tribunaux correctionnels de Paris.

§ II.

Nous avons fait connaître le caractère et les mœurs des deux ouvriers et des trois hommes de lettres qui s'employèrent avec le plus d'éclat à répandre en Suisse la contagion communiste parmi les artisans allemands. Ne nous arrêtons pas en si beau chemin; il nous reste à peindre les trois coryphées de la Jeune-Allemagne, et d'abord Hermann Dœleke, le plus remarquable d'entre eux et le plus influent.

Weitling et Schmidt, Becker et Kulmann, tout en se donnant pour les champions de l'humanité, ne cherchent qu'à satisfaire des ressentiments privés et à contenter une cupidité sordide. Je ne parle pas d'Albrecht, et l'on sait pourquoi, lorsque je pèse les motifs qui ont fait agir, de propos délibéré, les collaborateurs de ce fou notoire. Dœleke n'a ni plus de dévouement ni plus de désintéressement que les meneurs responsables du communisme, mais son égoïsme cède à d'autres mobiles et poursuit d'autres jouissances. Ce n'est pas la pauvreté impatiemment supportée, ce n'est pas le dégoût de sa profession native qui ont décidé sa vocation anti-sociale. Placé par la condition de ses parents à l'abri de l'indigence, il n'aurait eu l'occasion de la connaître que s'il avait pris soin de la soulager; mais, loin de là, sa jeunesse s'était écoulée dans le plaisir et dans la débauche. Avant de songer à exploiter les mécontents, il ignorait qu'il y eût des malheureux. Ces tiraillements si douloureux qui, semblables aux souffrances de la faim, troublent et exaltent les esprits avides de s'instruire, et empêchés par le sort de compléter leur demi-science, Dœleke n'avait pas eu le malheur de les éprouver. Doué d'une intelligence prompte et ardente, il fut libre de la désaltérer aux sources les plus vives. De Schleufingen, près de la ville prussienne d'Erfurt, où il était né, ses parents l'avaient en-

voyé à l'université de Halle. Il avait profité de ce séjour, quoique l'amour de l'étude n'ait pas été la passion dominante de sa jeunesse. Les routes qui conduisent avec honneur aux professions libérales étaient aplanies devant lui.

Dœleke, si jaloux qu'on veuille le supposer de décharger sa conscience du poids de ses fautes, n'a donc pu commettre, comme Weitling et Schmidt, ce prodige d'absurdité et d'injustice de prétendre exercer des représailles contre la Providence et l'ordre social. Ce n'est pas davantage le plus honteux des industrialismes qui l'a jeté dans les clubs d'ouvriers. Dœleke s'est fait en Suisse professeur de langues. Il donne des leçons dans les maisons particulières et dans les établissements publics, et sait se contenter, pour vivre, du prix de ses cachets, ressource intermittente et souvent fort exiguë. Les petits et vils profits si avidement recherchés par Becker et Kulmann, Dœleke les méprise. Si cette âme fougueuse s'était livrée à l'avarice, ce n'est point par poignée de gros sous, c'est par millions qu'elle voudrait compter.

Quelle est donc la passion qui l'anime? Pourquoi s'est-il rué contre le monde moral avec tant d'acharnement? d'où vient cette fureur de propager l'athéisme et de préparer l'anarchie? Guillaume Marr va nous l'apprendre : Dœleke avait épuisé de bonne heure la coupe des passions, c'est-à-dire qu'il avait pris en dégoût la vie décente, qu'il était accablé d'une satiété précoce et qu'il avait besoin d'émotions nouvelles pour tromper son ennui.

A l'université de Halle et parmi les étudiants les plus dissipés, Dœleke s'était fait un nom fameux par la licence de ses mœurs et le scandale de ses aventures. Voici une des échappées (1) qu'il ouvre à Standau sur l'un des nombreux désordres de sa vie :

« Chaux-de-Fonds (sans date), 1844.

« Tu sais que j'ai eu autrefois un enfant que j'aimais

(1) II, p. 24.

beaucoup, je t'ai peu parlé de la mère, et voici ce qui en est de nos relations : je ne l'ai jamais aimée, c'était une furie à laquelle je m'étais attaché. Elle me poursuivait, je puis dire que je l'ai démoralisée; depuis lors l'enfant est mort. »

Emprisonné en Prusse à la suite d'un duel malheureux, Dœleke avait réussi à s'évader, à passer en Angleterre, et de là en Suisse. Ce n'est point à titre de réfugié politique qu'il habitait ce pays. Mais lorsque les âmes de cette trempe se sont flétries dans les excès, lorsqu'elles ont perdu la notion de l'infini, il leur faut, pour occuper leur habitude d'agitations et leur goût d'aventures, il leur faut l'espérance de désordres gigantesques. Dœleke s'était jeté dans la tourmente des clubs et les mystères orageux de la propagande secrète, comme dans une débauche suprême. Il résida successivement à Genève, à Morges, à Lausanne, à La Chaux-de-Fonds, à Sallavaux, près du lac de Morat; et sans compter les foyers de dissolution morale qu'il organisa dans ces diverses villes, il fut l'instructeur des clubs de Nyon, Rolle, Aubonne, Vévey, Aigle, Saint-Imier. Partout il déploya une activité effrayante, pour parler comme le rapport de Neuchatel. Nous le voyons voyager, parler, écrire sans cesse. Il entretient avec les membres de la propagande disséminés dans les divers clubs une double correspondance officielle et privée, il les surveille et les excite les uns par les autres; en un mot, il tient dans ses mains ardentes et perfides, il fait jouer tous les fils de l'affiliation secrète, et l'on verra si ces fils étaient nombreux, déliés, compliqués. Ces soins l'absorbent et le ravissent : « Oh ! quelle joie, écrit-il à Georges Fein (1), quelle joie de pouvoir nager en pleine eau dans ce genre de vie ! » Se donner chaque soir la fête de démoraliser les clubistes de la Jeune-Allemagne, comme il a fait pour se venger de cette furie, sa digne compagne, qu'il signale à Standau, en la maudissant; dérober à la conscience de ses auditeurs les sentiments et les espérances qui pourraient les consoler et les soute-

(1) Lausanne, 7 avril 1843. II, p. 32.

nir, ainsi qu'un malfaiteur qui se glisse le soir dans un lieu saint, pour spolier et outrager l'autel; abuser de son éloquence et de son cynisme pour exaspérer contre les institutions divines et sociales la crédulité et les souffrances des ouvriers qui l'entourent; accabler de ses sophismes et réduire au silence ceux qui seraient tentés de lui tenir tête, étouffer en eux les élans généreux, les passions affectueuses, pour ne leur laisser que le mépris de Dieu et la haine des hommes; en un mot propager, comme Dœleke le disait lui-même, la théorie du désespoir : voilà les amusements nouveaux de ce voluptueux blasé. Avec quel emportement, quelles délices, hélas! et quel succès il savoure ces joies perverses! Jugez-en par la lettre suivante (1), qu'il adressait de Morges à Standau, le 28 juillet 1842 :

« J'ai eu hier à Morges de nombreuses et réjouissantes preuves que mon dernier discours, qui avait duré une heure et demie, a entraîné tous les esprits, même ceux des ouvriers les plus obtus et les moins cultivés. Lorsque je sens que mes paroles enflamment les autres, c'est alors surtout que je me sens moi-même animé et enflammé, et dans de semblables heures je m'assure que c'est là mon travail et ma vie; et pourtant nous n'avons pas encore éprouvé les joies de la victoire et joui du fruit de nos travaux. Oh! si un jour on voulait, si le peuple voulait une fois, alors je sens qu'il se développerait en moi une crise puissante. J'aurais une joie immense à me battre. »

Cependant Dœleke est maître de sa passion infernale, et pour obtenir les joies de Néron qu'il se promet, pour former les recrues qu'il destine à la guerre sociale, il suit de sang-froid une tactique savante, fertile en perfidies et en stratagèmes. Il ne recule devant aucun déguisement, aucune supercherie. Il va même jusqu'à commettre des crimes, des faux. Homme de lettres, professeur de langues, il porte dans l'occasion une blouse d'ou-

(1) II, p. 24.

vrier. A la Chaux-de-Fonds, il avait pris une patente d'aubergiste, afin d'être tout à la fois l'hôte et le chef du club, et de tenir sous ses yeux les sociétaires en serre-chaude. Pour des gens exercés à mépriser les lois fondamentales de la conscience humaine, faire fabriquer et employer des pièces fausses, c'est une peccadille légère ou plutôt une action toute naturelle. Aussi ceux des membres de la Jeune-Allemagne dont les papiers, passeports ou livrets n'étaient pas en règle, n'avaient qu'à s'adresser à Dœleke. Avec l'aide de Standau, il entreprenait gratuitement tous les genres de falsification.

Voici dans quels termes (1) Standau, sollicité par Dœleke, consentait à devenir son complice :

«Morges (sans date.)

« *Je reçois dans cet instant ta seconde lettre. Je te promets le livret que tu me demandes. Je dessinerai exactement le timbre. Alors un armurier pourra le calquer avec une aiguille émoussée, et le peindre d'une manière un peu confuse avec du noir d'huile de lampe. Cette matière me manque précisément. Mais écoute. Dœleke, fais bien attention que Blumhardt n'aille pas me compromettre. Si la chose allait tourner de nouveau comme avec le passeport !* »

On voit que l'officiosité de Dœleke était à toute épreuve. S'il n'avait pas réussi à dépouiller de tout sentiment de reconnaissance les âmes qu'il voulait démoraliser, il les avait du moins assez perverties pour effacer en elles la notion du bien et du mal. Aussi les habitués de la Jeune-Allemagne ne savaient pas distinguer entre les services innocents et les complaisances coupables que ce tentateur leur prodiguait. Trop naïfs pour démêler sa rouerie, ils prenaient tous ses calculs, tous ses artifices, toutes ses ruses, pour autant de traits d'amitié, de dévouement, d'abnégation. Ils admiraient son talent, ils adoraient son caractère,

Standau fut le digne acolyte de Dœleke. Lorsqu'un

(1) II, p, 29.

égoïste se met en guerre contre la société, sans appartenir ni par sa naissance, ni par sa profession, ni par ses mœurs, aux masses qu'il veut séduire et ameuter, il lui sied de se faire suivre, à titre de confident et d'écuyer, d'un homme sorti du milieu où il plante son drapeau. Chaque don Quichotte du socialisme a pour Sancho Pança *un travailleur*. Standau remplisait à merveille cet office auprès de Dœleke, grâce à ce double mérite qui le distinguait, d'être fils d'un serrurier, et d'avoir été affilié dès 1835, à Strasbourg, à la première association de la Jeune-Allemagne.

Jules Standau allait partir pour l'université de Gotha, lorsque son père vint à mourir. Sa mère, n'ayant pas le moyen de lui faire continuer ses études, le retint dans l'atelier paternel. Il n'est pas rare de rencontrer en Allemagne des ouvriers qui ont reçu une éducation moyenne assez étendue pour pouvoir exercer, selon l'occurrence, alternativement ou en même temps, leur métier et certaines professions intellectuelles. Standau est de ce nombre. En Suisse, il fut successivement ouvrier serrurier, professeur d'allemand au gymnase de La Chaux-de-Fonds, en remplacement de Dœleke, et précepteur à Echallens chez M. le pasteur Germond.

Les progrès de l'instruction primaire sont destinés à multiplier en France le nombre des citoyens doués de cette double aptitude. Heureuse alliance, lorsqu'elle aide au perfectionnement de l'esprit, sans altérer la simplicité du caractère ! A ce point de vue, Standau ne nous présente pas le modèle désirable. Car, par un intolérable excès de vanité, pédant parvenu, il reniait effrontément sa qualité d'artisan, dès qu'il avait mis le pied hors de l'atelier. Quelque temps avant de devenir professeur au gymnase de La Chaux-de-Fonds, il avait travaillé de son marteau et de sa lime chez un maître serrurier, dans la ville de Neuchatel. Lors de l'enquête ordonnée par le conseil d'Etat neuchatelois, Standau, appelé à constater ce fait devant les magistrats, mit un acharnement inouï à le nier contre l'évidence. A l'entendre, il était et n'avait jamais été et ne pouvait être que professeur de langues

tant ce titre, honorable entre tous assurément, mais qui n'a rien de prestigieux, lui avait tourné la tête! S'il méprise Dieu, il craint le code pénal, et voyant que le juge a sous les yeux la lettre que nous avons citée, et le menace de le poursuivre comme coupable de faux, il s'efforce de se disculper. Il est vrai que cette lettre accusatrice est écrite de sa main : comment le nier? mais après l'avoir envoyée, il s'est repenti à temps, assure-t-il ; il n'a pas consommé le crime qu'il méditait. Pitoyables excuses! car le texte même de sa réponse à Dœleke prouve qu'il n'en était pas à son coup d'essai, et que déjà avant de promettre de fabriquer le faux livret qui lui était demandé, il avait falsifié un passeport. Cependant il se débat de son mieux (1), il ne se fait pas faute de mentir contre l'évidence; mais ce qu'il a le plus à cœur de dissimuler, ce n'est pas son infamie de faussaire, c'est sa qualité d'ouvrier. Le prendre pour un serrurier, fi donc! lui, un lettré, un savant, que dis-je, un professeur au gymnase de La Chaux-de-Fonds! Quoi de plus, un précepteur de bonne maison!

Cependant Standau, devant les hommes honnêtes qui l'interrogeaient, je ne dis pas devant ses affidés de la Jeune-Allemagne, n'avait pas à se glorifier de ce dernier souvenir; et, cette fois, c'était bien le cas de rougir lorsqu'on lui rappelait le rôle abominable qu'il avait joué avec préméditation dans la famille du pasteur Germond, lorsqu'on lui représentait les deux lettres suivantes (2) écrites par lui à Dœleke :

« Echallens, 8 janvier 1844.

« Depuis que je suis ici, j'ai adopté l'effronterie que tu m'as conseillée. Comme je vais tous les jours à la cure et que j'y dîne quelquefois, je passe pour être l'homme le plus pieux et le plus religieux du monde. »

Il ajoute dans une autre lettre :

« Quoique j'aille régulièrement à l'église, et que j'as-

(1) III.
(2) II, p. 28.

siste tous les jours à des réunions religieuses, je deviens chaque jour plus impie. Tu pensais qu'après avoir établi ma réputation de sainteté, je pourrais me retirer peu à peu. Cela prouve que tu ne connais pas les piétistes; car ils ont cela de commun avec le diable qu'une fois qu'ils vous tiennent, ils ne vous lâcheut plus. Vois-tu, avec le satané rôle d'homme pieux que j'ai pris là, je me suis imposé une véritable torture, et je maudis souvent cette tâche que je me suis donnée. J'en suis venu au point d'être obligé de faire des courses aveč le fils de M. le pasteur pour porter dans les campagnes la parole de Dieu, et je jure comme un damné sur la drôle de comédie que je joue là. »

Standau, comme on le voit, mérite parmi ses collègues de la Jeune-Allemagne la palme de l'hypocrisie et de l'astuce. Il eut sa bonne part dans les perfidies de la propagande secrète. C'est lui qui conçut l'idée de former sous le titre de *Lemanbund*, et à l'imitation du pacte fédéral helvétique, une sorte d'alliance entre les clubs de la Jeune-Allemagne établis dans les villes qui bordent le lac de Genève. Il réussit par là à rendre tout à la fois plus forte, plus constante et plus dissimulée, l'oppression exercée par les membres de l'affiliation secrète sur les ouvriers qui fréquentaient les clubs, sans être initiés aux desseins et à la tactique de la propagande.

Pour tracer les portraits qui viennent de passer sous les yeux des lecteurs, nous n'avons pas cessé un moment de consulter tour à tour le livre de Guillaume Marr et les différents documents énumérés dans notre préface. Nous avons mélangé, nuancé, fondu les couleurs que nous empruntions à ces deux palettes, et nous nous flattons d'avoir obtenu ainsi, grâce aux ressources dont nous disposions, un mérite de ressemblance assez rare. Nous nous garderons de changer de méthode lorsque Guillaume Marr vient à poser devant nous. En effet, l'on a beau braver l'honnêteté du genre humain, et affecter de se faire de l'opprobre public une parure, il est des sentiments tellement vils que le cynique le plus déterminé n'ose pas les afficher. Si effrontées que paraissent les confessions,

ou plutôt les bravades de Marr, elles ne sont pas exemptes de réticences. Ce serait un vol manifeste que d'enlever à l'historien de *la Jeune-Allemagne en Suisse* un seul fleuron de la couronne d'infamie qu'il se dresse avec industrie et qu'il porte avec tant de grâce. Loin de là, nous voulons ramasser, pour les lui offrir, quelques fleurs qui lui appartiennent et qui ne dépareront pas les autres.

A lire dans son livre le récit qu'il nous fait de son arrivée en Suisse, et de ses excursions d'artiste dans le canton et principalement aux bords du lac de Zurich, on prendrait Guillaume Marr pour un touriste de profession. Il use avec le public de toutes les familiarités habituelles aux faiseurs d'impressions de voyage ; il les pousse même jusqu'à la licence, et ne nous fait grâce ni de ses comptes d'auberge ni de ses aventures de bohémien. C'est à force d'inductions que nous arrivons à reconnaître un commis voyageur, fort lettré du reste et très-spirituel, sous cet admirateur enthousiaste des sites pittoresques, sous ce disciple de Werther que la profondeur des torrents et la limpidité des lacs invitent au suicide. Guillaume Marr atteignait alors sa vingt-deuxième année. Il n'avait encore, assure-t-il, qu'une curiosité sympathique pour les socialistes, mais il était étranger à tout complot révolutionnaire et à toute société secrète, lorsqu'il partagea le sort des communistes et fut banni avec eux du canton de Zurich. Son seul crime, à l'en croire, était d'avoir fréquenté publiquement Weitling.

Ce bannissement, juste ou immérité, détruisait, nous ne savons pas trop comment, son avenir, le privait de toutes ressources, le plaçait en un mot dans cette alternative, dit-il en propres termes, ou de se faire bûcheron, ou de se déclarer provisoirement maître de langues et homme de lettres, et d'aspirer à un rôle politique. Il préféra ce second parti, et repoussant les préventions que Weitling lui avait suggérées contre les clubs de la Jeune-Allemagne, il se procura une lettre de recommandation pour Dœleke, se rendit à Lausanne, foyer de la propagande, et embrassa avec tant d'ardeur la carrière révolution-

naire que bientôt il mérita d'être reçu dans l'affiliation secrète.

Marr se vante, peut-être aux dépens de Dœleke, d'avoir fait prévaloir le premier l'athéisme comme dogme fondamental de la Jeune-Allemagne, d'avoir converti en fanatisme anti-religieux et anti-social l'incrédulité philosophique et libérale des premiers fondateurs, d'avoir brisé les formes surannées du carbonarisme, en un mot d'avoir imprimé à la propagande une direction plus systématique et une organisation plus appropriée au génie de la démocratie nouvelle. Il nous donne lui-même, avec une impudence inouïe, la théorie qu'il suivit et qu'il recommande pour démoraliser graduellement les ouvriers et les fanatiser contre l'ordre social.

Il est certain que Marr joua un grand rôle dans la propagande de la Jeune-Allemagne. Plus jeune que Dœleke, il était aussi dépravé que lui, et la conformité de leurs espérances se reflète à chaque page dans le journal où Guillaume Marr poussait par exemple ce souhait atroce (1): « Oh! puissé-je voir de grands vices, des crimes sanglants, colossaux, pourvu que je ne voie plus cette vertu qui m'ennuie et cette morale de tous les jours! »

Un autre mérite que nous lui reconnaissons, et qui doit plaire à sa fatuité de dépravation, c'est d'avoir, entre tous ses émules de la Jeune-Allemagne, livré aux regards des magistrats de Neuchatel la correspondance intime la plus immorale : « Il y a dans ces lettres des passages tellement indécents, dit le rapport officiel (2), qu'il faudrait emprunter pour les traduire la plume de Rabelais ou du marquis de Sade. »

Que Marr jouisse de cette gloire! il la revendique, nous ne la lui disputons pas. Mais au moins, après avoir raconté lui-même qu'il se jeta dans la politique, puisque ce mot est aujourd'hui prostitué à la triste besogne qu'il devait entreprendre, sans passion, par calcul, pour se créer

(1) Feuilles du temps présent pour la vie sociale (en Allemand). Lausanne, 1844. — 45, n° 2, p. 5.

(2) II, p. 26.

un métier, ne lui laissons pas affecter un instant de faux airs de désintéressement et de dévouement aux intérêts populaires. Il a mauvaise grâce à censurer Becker et Kulmann, car il fut leur complice en industrie socialiste! Nous n'en voulons pour preuve que la lettre suivante (1) qu'il écrivait à Dœleke. Il se garde de la citer dans ses confessions imprimées; c'est une raison de plus pour que nous la reproduisions en entier :

« Lausanne, 5 novembre 1834.

« J'ai envoyé à Frœbel mon ouvrage intitulé : *De l'état chrétien*. Peut-être aura-t-il le courage d'acheter mon manuscrit, et alors je pourrai m'habiller d'une manière convenable.

« Standau et Hoffmann ont voulu hier révolutionner les apothicaires de Lausanne, mais ils ont échoué.

« *J'attends avec terreur une réponse de Vienne, au sujet de la place que j'y ai sollicitée ;* mais si tout me manque sous les pieds, parole d'honneur, je pars pour l'Algérie. Vois-tu, Dœleke, il faut absolument que tu remues ciel et terre pour que j'obtienne une place à La Chaux-de-Fonds. *En moins d'un an, j'accrocherai une fille qui aura quelques écus. Alors nous établissons une presse, nous fondons un journal*, et je te promets que je me ferai un nom qui brillera sur tous les livres noirs de tous les Etats de la Confédération germanique. *Vois-tu, je ne sais pas, moi, être martyr pour rien du tout*. Il faut que nous arrangions une propagande mieux organisée. Poussons seulement les communistes. En voulant mettre leurs théories en pratique, ils travaillent dans notre intérêt et mettent le corps social en transpiration. »

Marr attend avec impatience l'explosion de l'anarchie européenne, l'heureux temps où « Becker et moi, dit-il (2), nous pourrons constituer le monde à nouveau. » Cependant, il tient avant tout à jouir de la vie, et se dé-

(1) Ibid.
(2) II, p. 27

clare prêt à délaisser les spéculations révolutionnaires si elles tardent par trop à produire des bénéfices. Il écrit (1) :

« Lausanne, le 15 février 1844.

« Ma devise, en ce qui concerne nos clubs, est : ***Aut Cæsar, aut nihil.*** Si l'on ne réussit pas à faire tout sauter en l'air cet été, alors je me retire. Pour le moment, 100,000 fr., une petite femme, et je serais heureux. »

Se glisser comme précepteur dans quelque famille naïve, pour y jouer le rôle dégradant rempli par Standau chez le pasteur Germond, y séduire la sœur de ses élèves si elle est jolie, l'épouser pourvu qu'elle soit riche, telle est l'infamie que Marr ne cesse pas de préméditer, témoin cet autre billet (2) qu'il adresse à Dœleke : « Tâche de me trouver une place dans une maison où il y ait une jolie fille qui ne manque pas d'argent ; je me sens infiniment de goût pour le mariage. »

Si rusé, si perfide qu'il soit, Marr laissa trop voir les calculs infimes de son égoïsme. La propagande utilisa ses tristes talents, mais elle n'eut jamais confiance en lui. Vainement s'efforce-t-il de renchérir sur les scandales qui se commettent, sur les paradoxes qui se débitent, sur les énormités qui se préparent autour de lui. Vainement a-t-il pris pompeusement le surnom de ***Robespierre.*** Ses complices se défient de lui, ils le raillent, ils l'insultent. Standau le traite d'épicier. Dœleke, dont il se prétend, dont il se croit peut-être le confident intime, s'amuse des avanies qu'il reçoit. « Cela m'a fait bien rire, écrit-il (3), d'apprendre que ceux de Zurich ont renvoyé Robespierre. » Schrader, le meneur du club de Zurich, lui dit en face (4) : « Je crois qu'un feu de paille enthousiaste n'est pas une vraie conviction, et que ceux qui crient le plus fort : Jetons les princes hors du pays, sont souvent

(1) Ibid.
(2) III.
(3) II, p. 24,
(4) II, p. 45.

les âmes les plus serviles. » Avec son camarade Heitmann, Schrader exprime plus franchement son opinion sur Marr. Nous nous garderons d'affaiblir par aucun commentaire la justice écrasante de ce dernier trait (1) : « Je n'ai pas beaucoup de confiance en ce personnage ; il y a des hommes qui se servent des clubs aussi longtemps qu'ils en ont besoin. Quant à nous, nous n'avons pas besoin de ces canailles-là. »

Cette parole de Schrader pourrait tenir lieu d'épilogue et de résumé au long et triste chapitre que nous venons d'écrire, s'il n'était certains ménagements de langage qu'il faut conserver, même lorsque l'on juge des hommes qui se sont mis en dehors de toutes les convenances et de toutes les lois sociales.

(1) II, p. 46.

CHAPITRE III.



Guerre civile des clubs.

1838. Fondation à Genève d'un premier club de la Jeune-Allemagne. — Société d'éducation. — M. Weitzel. — Dœleke le force à se retirer.—Scission avec les ouvriers Suisses.—Weitling à Genève. — Effet produit d'abord par les excitations communistes sur les ouvriers de la Jeune-Allemagne. — Premiers partisans de Weitling. — Ils établissent un club. — Esprit particulier des trois sortes de clubs d'ouvriers.— Clubs du Grüitli. — Clubs communistes. — Causes qui s'opposent en Suisse aux ravages du communisme systématique. — Le radicalisme social. — Clubs de la Jeune-Allemagne.— Luttes entre les clubs communistes et les clubs de la Jeune-Allemagne. — Les Girondins et les Montagnards. — Attitude des chefs. — Attente de grands troubles. — Conseils donnés par l'ami de Cabet.

La société, si l'on en croit ses ennemis, est familiarisée de longue date avec tous les genres de corruptions et d'infamies. Cependant elle n'a pas encore pris l'habitude de considérer de sang-froid les caractères que nous venons de peindre. Elle a le droit de se montrer stupéfaite et de n'en pas croire ses yeux, lorsqu'on lui découvre un mélange aussi odieux de toutes les dégradations de l'esprit et du cœur. Malgré le soin que nous avons eu de ne rien imputer à nos héros, qui ne soit tiré de leur propre témoignage, de leur correspondance intime ou de leurs confessions imprimées, on serait tenté de croire que nous avons tracé des portraits fantastiques, pour le moins exagérés, si après avoir mis à nu les passions et les intentions secrètes des meneurs du communisme et de la Jeune-Allemagne en Suisse, nous ne les montrions eux-même en action.

Pour faire ce récit, nous devons nous transporter à Genève et remonter à l'année 1838.

A cette époque, la Jeune-Allemagne fonda à Genève, sous le titre de Société de chant, un club destiné aux ouvriers allemands qui ne faisaient pas partie de l'affiliation secrète. Le gouvernement du canton tolérait à peine cette réunion. Il y avait envoyé plusieurs fois des gendarmes, malgré le soin pris par les meneurs d'établir hors de la ville le lieu de leurs séances. Ils espéraient par là éviter les indiscrétions trop fréquentes de la police. Cette précaution ne parut pas suffisante. En Suisse, de vieilles traditions d'hospitalité et un point d'honneur souvent très-chatouilleux garantissent la sécurité des réfugiés politiques. Mais les étrangers qui ne peuvent se réclamer ni de l'esprit de parti, ni de la susceptibilité patriotique, sont à la merci de l'arbitraire cantonal. Le cercle de la Jeune-Allemagne, tel qu'il était composé d'abord, ne jouissait d'aucune sécurité. Aussi l'on s'étudia à recruter des Suisses, afin de couvrir les Allemands de la garantie du droit civil et de leur communiquer la liberté d'association accordée aux citoyens par les lois de Genève.

Protégé par ce rempart factice, le premier cercle de la Jeune-Allemagne prospéra. Il comptait environ cent membres, lorsque, le 10 novembre 1839, un homme de bien, M. Weitzel, organiste de la paroisse allemande de Genève, fonda dans la ville une société d'éducation sous le patronage et avec l'appui de personnes distinguées et généreuses. Nous citerons entre autres MM. les ministres Lefort, Vernet, Claparède, et M. Michaeli, avocat. Les fondateurs mettaient à la disposition de la Société une bibliothèque de deux cent soixante-dix ouvrages allemands, une collection de cartes de géographie et de cahiers de musique, et enfin une somme de deux cent trente-huit francs, destinée à pourvoir aux premiers frais d'installation. Des leçons de français, de chant, de dessin, d'histoire naturelle, de géographie, d'histoire, étaient offertes aux membres de cet athénée populaire. L'institut de M. Weitzel avait de l'avenir; tel était l'avis d'Auguste

Becker. Car n'ayant rien de mieux à faire, selon l'expression de Guillaume Marr, avant que le tambour de la révolution ne battît le rappel en Allemagne, il s'était fait agréer comme l'un des professeurs de la société d'éducation. Nul doute que si les ouvriers allemands eussent été abandonnés à eux-mêmes, ils n'eussent fréquenté avec empressement les cours variés et intéressants que des citoyens désintéressés leur offraient. Les meneurs de la Jeune-Allemagne couraient un péril grave. On leur disputait la proie de leur ambition et de leur industrie. Aussitôt, sous les ordres de Dœleke, ils résolurent de s'introduire dans la place, d'anéantir la paisible et salutaire influence de M. Weitzel et de l'expulser de la société qu'il avait fondée lui-même. La propagande de la Jeune-Allemagne manœuvra si bien, qu'au mépris du règlement, la politique la plus violente devint l'âme de la société d'éducation. Chaque membre eut entre les mains un exemplaire de la *Voix du Peuple*, par Harro-Harring, et bientôt ces refrains révolutionnaires, couvrant les discours des professeurs, ne laissèrent aucune liberté d'esprit aux sociétaires désireux de s'instruire. M. Weitzel essaya vainement de faire respecter les statuts adoptés et d'obtenir grâce pour la passion de l'étude si vénérable chez des hommes qui disputent au travail manuel ou qui dérobent aux courts instants qu'ils pourraient accorder à leurs plaisirs, le temps de cultiver leur esprit.

On ne peut visiter, le dimanche, la bibliothèque et les belles salles d'études ouvertes à Bâle aux ouvriers, sans être frappé du calme incomparable, du silence religieux qui règnent dans cet asile, sans admirer l'ardeur studieuse, empreinte sur les traits et dans toute l'attitude des nombreux lecteurs. On trouverait difficilement, au sein d'une réunion d'étudiants de profession, la même énergie et la même constance d'application. M. Weitzel avait puisé dans son amour du bien public la mission d'introduire à Genève, parmi les ouvriers allemands, ces mœurs si dignes et si louables. La propagande de la Jeune-Allemagne ne lui permit pas de rendre ce service à ses concitoyens. Contrecarré dans tous ses efforts, ri-

diculisé, vaincu, M. Weitzel fut obligé de quitter la société qu'il avait fondée. Il eut la douleur d'être chassé de l'asile qu'il avait préparé à la liberté et au progrès moral, d'être chassé par les apôtres de l'anarchie et de l'athéisme. Bon nombre de Suisses accompagnèrent M. Weitzel dans sa retraite et fondèrent une société du Grütli.

Deux motifs déterminèrent cette sécession. Les Suisses ne s'intéressaient point aux harangues exaltées et aux discussions interminables sur la nationalité allemande et sur les moyens de révolutionner l'Allemagne. Plusieurs d'entre eux, ouvriers aisés de Genève, auraient voulu que la société d'éducation se transformât en un casino à bon marché exclusivement ouvert à des sociétaires qui leur auraient ressemblé par le ton, les manières et le degré d'éducation. Les citoyens du quartier Saint-Gervais, horlogers et orfévres de leur état, n'aimaient pas à se rencontrer avec les hommes en blouse, comme ils disaient. Tant est invincible l'impulsion qui nous porte à rechercher plus ou moins exclusivement le commerce de ceux qui imitent de plus près notre façon d'être !

Les relations qui naissent de ce penchant n'ont rien de commun avec les répulsions sottes et les sympathies factices inspirées ou jouées par la manie et l'affectation aristocratiques. Cependant, si au mépris de la nature des choses et du sens des mots, on s'obstinait à confondre, sous le même nom, une puérilité vaniteuse, une petitesse superbe et un sentiment légitime et universel, principe de la sociabilité, il faudrait dire que tous les hommes sont aristocrates, et les ouvriers autant et même plus que tous les autres. Du moins, ils paraîtraient l'être davantage, grâce à la franchise avec laquelle ils expriment leurs répugnances et leurs affinités instinctives. Ainsi, dans l'enquête manuscrite de Neuchatel, Henri-Maurice Rose, de Leipsick, ouvrier tailleur, âgé de 30 ans, ancien président du club communiste de La Chaux-de-Fonds, répond en propres termes à une question du magistrat : « Les membres de la Jeune-Allemagne sont beaucoup plus grossiers et moins développés

que ceux de nos cercles. Cela n'a rien d'étonnant; les Jeunes-Allemands sont cordonniers pour la plupart, et leurs manières se ressentent de l'exercice d'un métier aussi sale et aussi vilain. » Au contraire, c'est la profession de tailleur, qui est ailleurs, pour d'autres sociétés d'ouvriers, un titre d'exclusion. En 1845, par exemple, une société de chant formée à Berne par des relieurs, tanneurs et selliers, avait posé en principe que l'on n'admettrait pas les tailleurs. Il est vrai que cette exclusion tenait peut-être à quelque querelle fortuite, à quelque rivalité particulière. Dans ce cas, ce n'est point l'erreur de l'égalité absolue, c'est l'utopie de la fraternité intime et universelle qui serait atteinte par ce règlement. Mais retournons à la société de chant de Genève.

Le départ de M. Weitzel fut loin de rétablir la paix dans ce club orageux. Weitling venait d'apporter de France sa théorie communiste. Ce fut un nouveau brandon de discorde. Weitling l'agitait avec l'ardeur d'un néophyte passionné pour une idée absolue et impatient de devenir chef de secte. Il s'adressa tout d'abord aux ouvriers qui fréquentaient le club fondé par les meneurs de la Jeune-Allemagne. Ceux-ci n'étaient nullement préparés à goûter ses discours.

Le lecteur se souvient que la propagande de la Jeune-Allemagne n'atteignit pas d'un seul bond l'excès d'audace et de dépravation que nous avons laissé entrevoir et que nous achèverons de faire connaître. A cette époque, les disciples de la Jeune-Allemagne n'étaient animés que d'un amour exalté pour la liberté politique et d'un vague enthousiasme pour l'unité de la *patrie allemande*. Sans doute, on exerçait déjà leur ardeur révolutionnaire à s'emparer sans scrupule de tous les moyens qui promettent le succès. Cependant leurs espérances et leurs désirs ne dépassaient pas le renouvellement radical des formes politiques en Allemagne. Weitling les frappait d'étonnement et presque de stupeur, lorsque, emporté par sa fougue et dédaignant les précautions oratoires, il leur répétait avec obstination ces maximes qu'il devait développer bientôt dans son livre des *Garanties d'harmonie et*

de liberté : « Je méprise la liberté, votre idole : c'est une chimère. Quelle niaiserie, quelle imbécillité que de borner ses vues à une réforme et même à une révolution politique ! Qu'importent les droits de citoyen et les constitutions, quand les besoins du corps ne sont pas satisfaits, tant que les passions de l'homme ne sont pas assouvies ! Fi de la politique ! Trève à vos discussions creuses ! Si vous voulez être heureux et vraiment libres, travaillons ensemble à détruire la propriété, la cause de tous les maux et à établir le communisme, la source de toutes les jouissances. »

Les habitués du cercle de Genève comprenaient à peine le sens de ces mots, et les paroles dont ils saisissaient le sens choquaient leurs opinions les plus chères. Aussi les uns se moquaient de lui ; ils le montraient au doigt et le traitaient de fou. « Voilà des idées à la française, » s'écriaient les autres. Ce n'est pas qu'ils eussent aperçu le rapport de filiation qui unit Babeuf et Weitling. L'érudition socialiste n'était pas alors assez répandue pour que l'idée leur vînt spontanément d'établir ce rapprochement et de placer en France, pour notre humiliation, le berceau du communisme moderne. Ils répétaient une leçon qui leur avait été suggérée par la jalousie des meneurs du club. Faut-il rappeler que les rivaux de Weitling, inquiets de le voir chasser sur leurs terres, s'étaient empressés d'exploiter contre lui l'amour-propre national ? Ils l'avaient représenté, à tort ou à raison, comme un agent direct de la propagande parisienne.

Cependant Weitling recruta des disciples dans le club de Genève, et ceux-ci, aussi intolérants que leur maître, essayèrent d'étouffer les discussions purement politiques. Cette prétention souleva des querelles très-vives. Les communistes furent vaincus, réduits au silence. On en vint à prohiber toute apologie publique de leur système : on défendit d'introduire dans le club aucun écrit communiste. Bien plus, il fut statué que si jamais la majorité du cercle faisait acte d'adhésion au communisme, tout l'avoir social appartiendrait à la minorité. Weitling constate cette convention dans une histoire manuscrite des

clubs de la Suisse, curieux document, qui fut saisi à Zurich parmi ses papiers (1). D'un ton ironique qui trahit le ressentiment de cet échec, il ajoute que la proposition fut présentée par un *petit* sellier, et que le club de Genève offrit un portefeuille à cet orateur ingénieux, pour prix de son zèle et de son idée absurde.

Il faut avouer que l'on ne comprend guère comment cette stipulation aurait pu être exécutée. Statuer par avance que, dans un cas donné, une majorité quelconque devra, de son propre mouvement et sans avoir à redouter l'intervention d'aucun arbitre, faire abandon des biens qu'elle possède à une minorité d'adversaires ou de dissidents, c'est en effet beaucoup compter sur le prestige du droit et sur l'abnégation d'un souverain qui ne relève que de lui-même. Mais se flatter que des communistes rendront un aussi éclatant témoignage au principe de la propriété, eux qui font profession de le mépriser et qui n'en tolèrent pas même l'application la plus simple, voilà une supposition vraiment exorbitante, contradictoire, absurde. Weitling a bien raison : le petit sellier de Genève n'entendait rien au communisme.

Au reste, il n'y eut pas lieu de discuter la question. Le contraire de l'hypothèse prévue se réalisa. Les ouvriers allemands, rebelles aux enseignements de Weitling, restèrent maîtres de la place, et les communistes firent bande à part. Cinq ouvriers, soupçonnés de communisme, ayant été exclus du cercle, vingt-cinq autres membres prirent fait et cause pour les bannis. Ils donnèrent leur démission, et tous ensemble formèrent à Genève un troisième club sous la direction de Weitling. Ce noyau de dissidents ne parvint jamais à rivaliser avec le puissant foyer de propagande entretenu à Genève par la Jeune-Allemagne.

La discorde qui avait éclaté dans cette ville gagna de proche en proche toute la Suisse, et particulièrement la Suisse française. Partout où des ouvriers allemands se trouvèrent réunis, les ateliers, les sociétés de chants déjà

(1) I, p. 22.

formées, les pintes, les traiteries, les brasseries retentirent de discussions véhémentes, dont le communisme faisait les frais. Les esprits s'échauffèrent. On se divisa, et bientôt on cessa de se voir et de se parler. L'apparition du communisme fit sur ces âmes effervescentes l'effet d'un réactif jeté sur des éléments en fusion. Il sépara nettement les tendances confuses qui s'agitaient parmi les ouvriers répandus dans les villes et les bourgs. Ceux-ci se groupèrent dans trois sortes de cercles, séparés ou hostiles : les cercles du Grütli, ceux de la Jeune-Allemagne, et enfin les clubs communistes, qui se cachaient volontiers sous le titre inoffensif et attrayant de sociétés de chant et de civilisation.

Une histoire détaillée de chacun de ces clubs offrirait peu d'intérêt. Nous n'essayerons pas de l'écrire, quoique nous soyons en mesure de le faire. Il suffira de caractériser en quelques traits l'esprit particulier, nous ne voulons pas dire, à l'imitation de Montesquieu, le génie qui anima ces trois ordres de petites républiques souterraines.

Les sociétés du Grütli n'avaient pas attendu pour naître l'arrivée de Weitling. Formées sous l'invocation du premier cri de la liberté helvétique, composées exclusivement de Suisses, elles tendaient à déchirer le pacte de 1815 et à mutiler la souveraineté des cantons pour accroître la centralisation fédérale. Les illustres libérateurs de la Suisse eussent renié le culte étrange que l'on rendait dans ces clubs à la prairie sacrée témoin de leur serment. Ils eussent désavoué ceux qui travaillaient avec tant d'obstination à détruire leur propre ouvrage, l'indépendance et les mœurs des cantons primitifs.

Si les sociétés dites du Grütli existaient longtemps avant que les communistes et les Jeunes-Allemands eussent envahi la Suisse, du moins les menées de ces sectaires, en multipliant les causes de discorde, donnèrent aux ouvriers suisses des occasions plus fréquentes et un plus vif désir de se grouper à part. Ainsi, à la Chaux-de-Fonds, la majorité des membres de la société de chant ayant embrassé le communisme, les Suisses firent scission et fondèrent

une société du Grütli. En 1845, à Bâle, une querelle d'amour-propre national opéra un pareil phénomène. La honteuse défaite des corps francs, qui avaient envahi le territoire de Lucerne, fut pour certains ouvriers allemands un texte de plaisanteries amères. Les Suisses ne purent entendre dire de sang-froid que leur renom de vaillance avait souffert un échec. L'harmonie fut rompue. La société de chant se disloqua, et une nouvelle société du Grütli prit naissance. Ailleurs un ressentiment, plus personnel encore, produisit ou envenima le fractionnement des clubs. A Genève, les Jeunes-Allemands, piqués d'avoir été abandonnés par les ouvriers aisés et les plus polis du quartier Saint-Gervais, décidèrent qu'à l'avenir aucun Suisse ne serait admis dans leur cercle. La société du Grütli de Genève recueillit le bénéfice de cette rancune. De jeunes négociants et des membres distingués de diverses professions, faisant abstraction des tendances politiques de ce cercle, s'appliquaient à y multiplier les sources d'instruction sérieuse et de distraction honnête : on y enseignait la langue française, le chant, la tenue des livres. Nous remarquons, parmi les personnes qui assistaient en 1844 à la fête anniversaire de la fondation, les colonels fédéraux Dufour et Rilliet Constant, Niederer, chef d'institution, successeur de Pestalozzi, et le pasteur Miéville.

L'interdit jeté sur les Suisses par les Jeunes-Allemands du club de Genève ne fut qu'une mesure exceptionnelle, suscitée par des circonstances locales et personnelles. Partout ailleurs il était au contraire recommandé par la propagande de prodiguer les avances aux citoyens de chaque canton, et de leur conférer autant que possible les fonctions ostensibles de secrétaire et même de président, afin d'endormir la vigilance de la police, ou du moins de la tenir en respect. Cependant il ne paraît pas qu'un grand nombre de Suisses ait cédé à cette séduction des dignités démagogiques. La Jeune-Allemagne, dans sa première phase, parcourait une carrière d'excitations et de complots trop locale pour intéresser des Suisses. La politique qui se tramait dans les cercles du Grütli leur

plaisait davantage ; elle était à leur portée et à leur guise. Plus tard, vers la fin de 1843, la propagande de la Jeune-Allemagne ayant résolu d'étouffer les sentiments de patrie, et s'étant lancée à grandes voiles dans l'océan humanitaire, elle remorqua, sur les limites du radicalisme extrême, un certain nombre de Suisses, « républicains cosmopolites, pour parler comme Guillaume Marr, âmes de fer qui ont pris en souverain dégoût la plate politique des bourgeois de notre temps. »

Les clubs communistes formés entre ouvriers allemands n'attirèrent de même qu'un très-petit nombre de Suisses. Nous rencontrons bien çà et là parmi les auditeurs plus ou moins convaincus de Weitling, de Simon Schmid, d'Albrecht, d'Auguste Becker, quelques ouvriers originaires des cantons allemands de Thurgovie, d'Argovie, de Lucerne, de Bâle-ville. Mais aucun d'eux ne paraît avoir joué un rôle important.

Dans aucun pays, le communisme n'a moins d'avenir qu'en Suisse, j'entends le communisme en tant que doctrine formulée, systématique, tendant hautement et résolument à supprimer la propriété individuelle, en d'autres termes, le domaine personnel exercé par l'homme sur les choses.

La misère des populations industrielles est le grand conducteur des systèmes communistes. Ce n'est donc point par cette voie que les idées de Weitling pouvaient pénétrer les populations indigènes de la Suisse. En tout cas, elles n'avaient pas grande fortune à faire dans une société foncièrement agricole, au milieu d'une nation de paysans amoureux de leur champ, plus fiers encore qu'heureux d'être et de se dire propriétaires du sol. Dans ce beau pays, les jardins et les parcs se distinguent à peine de la pleine campagne. La propriété petite et grande y vit sur la foi des mœurs, si respectée qu'elle n'a pas même besoin de se clore. Il arrive au voyageur distrait, errant au bord des lacs ou dans les plis des vallées, de tomber sans le savoir, à deux pas d'une maison particulière, au sein même d'une famille, moins étonnée de l'accueillir qu'il n'est confus d'avoir violé la retraite charmante qu'aucune

barrière ne signale ni ne protége. La semence communiste, quoique jetée avec profusion, n'a pas levé au pied des Alpes. Bien plus, toutes les fois que les théories propagées par Weitling parmi les ouvriers allemands séjournant en Suisse ont fait explosion hors des clubs, et ont fait mine de s'étaler sur la place publique, les paysans suisses se sont émus; et les gouvernants, en dépit de leur indifférence ou de leur sympathie secrète, ont eu la main forcée. Menacés par un soulèvement des campagnes, ils furent contraints de fermer les clubs et de chasser les clubistes allemands. Le même phénomène s'est produit à Zurich en 1843, et à Lausanne en 1845, dans des circonstances très-remarquables, et que nous n'aurons garde d'omettre.

Mais autre chose est le communisme systématique et absolu ; autre chose le radicalisme appliqué à l'économie sociale. Le premier fléau a passé sur la Suisse sans l'entamer, le second y a pris racine. On se plaint souvent des embarras que la confédération helvétique, si l'on peut encore, depuis le pacte de 1848, se servir de cette dénomination surannée, cause aux nations voisines. On l'accuse de laisser former contre elles des complots dangereux et d'abriter avec arrogance leurs ennemis déclarés. S'il est vrai que la Suisse a suscité parfois des ennuis à la politique européenne, en revanche elle lui a offert assez de leçons qui méritaient d'être recueillies. Nous nous écarterions de notre sujet si nous voulions retracer ici les entreprises que le jacobinisme économique a tentées en Suisse dans les dernières années, si nous constations les tristes victoires qu'il a remportées dans ces républiques désolées. La chose vaut la peine d'être traitée à part et nous ne renonçons pas à l'essayer. Pour le moment, contentons-nous d'indiquer par un seul fait l'intérêt qui s'attache à ces études. En 1840, le grand conseil du canton de Vaud eut à délibérer sur une pétition qui demandait l'institution d'*ateliers nationaux*, établis par l'Etat et alimentés par l'impôt progressif sur les fortunes (1).

(1) Voir les *Ateliers Nationaux en grand conseil*, publié par

La scission étant une fois opérée entre les Suisses et les ouvriers allemands, affiliés au communisme ou aux clubs de la Jeune-Allemagne ; et, de plus, la nationalité facile à reconnaître dans les cantons français s'élevant comme une barrière, les chances de querelles étaient rares. Au contraire, les ouvriers allemands des deux sectes avaient des rapports incessants qui donnèrent lieu à des luttes très-vives. Ces hostilités se répandirent jusque dans notre pays, elles éclatèrent à Marseille notamment. Toutefois ces démêlés furent beaucoup plus rares en France que partout ailleurs. « Je ne connais pas en « France de cercle de la Jeune-Allemagne, » disait, en 1845, un témoin entendu dans l'enquête de Neuchatel ; « là, les communistes ont tout envahi parmi les ouvriers « allemands. »

En Suisse, au contraire, la lutte se poursuivit pendant des années avec des chances et des alternatives diverses. Vaincus à Genève et forcés de se cantonner à part, les communistes furent victorieux à Lausanne. Dans cette ville, les Jeunes-Allemands, au nombre de trente, durent créer un cercle distinct. A Yverdon, au contraire, dix membres de la société de chant, s'étant déclarés communistes, furent rayés et formèrent le noyau d'un club ami de Weitling. A Vevey, les partis en vinrent aux coups. Les Jeunes-Allemands et les communistes ne pouvaient se rencontrer sans échanger des sobriquets et des injures.

Les meneurs des deux sectes avaient soin de faire dans les clubs des cours sur l'histoire de la Révolution française, envisagée à leur point de vue. Aussi c'est aux souvenirs de cette époque que de part et d'autre les querelleurs empruntaient leur vocabulaire outrageux. On se disputait l'honneur de suivre fidèlement les traditions les plus violentes et les plus détestables. On se renvoyait réciproquement les dernières injures du dictionnaire dé-

l'Association nationale Suisse. Vevey, 1840. Voir aussi la *Pétition présentée au grand conseil du canton de Vaud pour obtenir le remplacement de tous les impôts par un impôt progressif et unique.* Lausanne, 1844, etc.

magogique : aristocrates, réactionnaires, Girondins. Weitling, dans ses notes manuscrites sur cette guerre des clubs, reproduit la distinction entre les Girondins et les Montagnards. Car ceux qui se parent en France de ce dernier titre n'ont pas même la primeur de leur plagiat. Weitling cultive son arbre généalogique avec la jalousie et l'orgueil d'un noble entiché de sa naissance. Il réclame l'honneur de descendre en ligne directe de la sainte Montagne de 93. De son côté, Marr se pavane sous le surnom de Robespierre. Singulière perversion de la manie de compter des aïeux ! Etrange fureur de célébrité théâtrale ! les démagogues du jour se souillent à plaisir du sang innocent qu'ils n'ont pas versé, et se composent une infamie personnelle avec les crimes d'autrui.

L'effet des querelles incessantes qui divisèrent en Suisse les communistes et les Jeunes-Allemands, fut d'exciter dans leur sein une animosité si vive qu'ils allèrent dans l'occasion jusqu'à dénoncer réciproquement leurs menées aux gouvernements officiels.

L'état-major des deux camps assistait en riant à ces querelles ardentes qu'il avait suscitées. Sociétaires du Grütli, communistes, Jeunes-Allemands, tous reçoivent une part égale des sarcasmes de Guillaume Marr. Les sociétés du Grütli ne sont bonnes, selon lui, qu'à faire les délices des amateurs de patois suisse. Les communistes, il les traite d'épiciers qui, dans leurs clubs, tiennent le socialisme en gros et en détail. Ailleurs il raconte qu'ils ne pouvaient voir, sans devenir pourpres de colère *comme des dindons*, le cordon noir, rouge et or que les Jeunes-Allemands avaient coutume d'attacher à leur pipe. Enfin, pour n'épargner personne, ceux-là même qui rêvaient la république allemande et en portaient les emblèmes, il les appelle *les mangeurs de glands teutoniques*.

Quelquefois, il est vrai, lorsque les amours-propres étaient en jeu et les rivalités d'influence engagées, la discorde éclatait entre les chefs eux-mêmes. Mais habituellement, sans avoir ni amitié ni estime les uns pour les autres, ils vivaient ensemble sur le pied d'une fami-

liarité soupçonneuse et goguenarde. Les augures aujourd'hui sont mieux élevés qu'autrefois. Ils ne font pas scandale dans la rue, et ne se rient plus au nez quand ils se rencontrent; ils se contentent d'échanger un sourire malicieux en se donnant la main. Cependant, si quelque nuage éclatait, le communiste parisien, correspondant ordinaire de Weitling, s'empressait d'intervenir. Il s'attendait d'un instant à l'autre à voir éclater la crise sociale que les révolutionnaires habiles eussent voulu suspendre jusqu'à la mort du roi Louis-Philippe, et dont l'explosion précipitée a contrarié leurs desseins. Cet homme d'Etat du communisme écrivait (1) :

« Le 26 octobre 1842.

« Nous vous engageons à être sévères à l'égard de la Jeune-Allemagne, qui vous est hostile, mais à en venir cependant à une réconciliation ; car on ne peut savoir si ce n'est pas demain que vibrera la cloche au son de laquelle tous doivent se réunir... Si l'orage éclate, et cela peut arriver avant que ma plume se replonge dans l'encrier, *on verra reparaître le scandale des patriotes qui ne s'entendent pas entre eux*. »

La guerre civile qui déchirait les clubs ne déplaisait pas à Weitling. Au contraire, plus elle était tumultueuse et bruyante, plus il se réjouissait, et voici comment, dans l'un de ses manuscrits (2), il motive sa joie : « Une « société où la discussion est libre n'est pas une maison « de prière, et quand Dieu lui-même fonderait une so- « ciété, les débats n'y manqueraient pas ; autrement les « membres s'y ennuieraient. Ce sont justement ces frot- « tements politiques apparents qui ont donné plus de « développement à ces associations. Sans eux il n'y au- « rait aujourd'hui qu'une seule société à Genève, une « seule à Lausanne, et s'il en était ainsi, la première ne « compterait pas plus de membres qu'il ne s'en trouve « dans chacune des trois. »

(1) I, p. 117.
(2) I, p. 23

CHAPITRE IV.



Constitution des clubs.

Teinte religieuse jetée par Weitling sur le règlement des clubs communistes. — *Union communiste pour la culture intellectuelle.*—Les commandements de Weitling.—Son hypocrisie.—Ses disciples formés à la propagande. —Réception des candidats.— Ordre des séances, cotisations, souscriptions.—Conférences, lecture des journaux, bibliothèque. —Le *Juif errant* d'Eugène Sue. — Restaurants à bas prix, fondés par les communistes.

Les clubs d'ouvriers furent pour les chefs du communisme, comme pour ceux de la Jeune-Allemagne, e centre d'opération et l'instrument d'influence le plus puissant. C'est à l'aide de cotisations levées dans les cercles que l'on alimentait les autres moyens d'enseignement, les journaux, les livres et les démagogues, écrivains et orateurs, qui prenaient insolemment le nom de défenseurs du peuple, ce beau titre porté avec tant de gloire par les évêques du moyen âge. La besogne principale des meneurs était donc d'accroître le plus possible le nombre des ouvriers qui fréquentaient les clubs. Pour les attirer, Weitling prenait tous les déguisements et employait toutes les ruses.

Avant que la pensée lui eût été suggérée d'écrire son *Evangile du pauvre pécheur*, c'est-à-dire de falsifier les textes sacrés au profit du communisme, et de les traduire par des contre-sens perpétuels, Weitling avait eu soin de jeter une fausse couleur de christianisme sur les règlements généraux qu'il destinait aux clubs communistes. Il est douloureux de voir ainsi profaner les choses saintes par un genre de simonie nouveau; mais il y a quelque

consolation à remarquer que pour faire tomber l'homme dans les piéges les plus abjects, encore faut-il emprunter de nobles amorces, et feindre des pensées généreuses.

Weitling a rédigé, sous le titre d'*Union communiste pour la culture intellectuelle*, une théorie très-complète et très-habile sur l'art de former et de gouverner les clubs. Ce manuscrit confidentiel, ayant été saisi à Zurich, fut publié dans le rapport du docteur Bluntschli. Nous allons l'analyser à notre tour (1). Suivons ce maître de maison qui nous introduit lui-même dans son logis. Laissons-le, sans l'interrompre, faire à sa guise les honneurs de chez lui. Il ne nous abusera pas. Nous avons pénétré ses ruses et les mensonges de son verbiage. Nous savons ce qu'il entend par fraternité, par morale, par vertu, le général du prolétariat par vol! Les sentences austères, les maximes charitables qu'il inscrit sur la porte de ses clubs, nous comprenons ce qu'elles signifient.

L'*Union communiste*, pour reproduire les propres expressions de Weitling, est un ensemble composé de plusieurs sociétés, grandes ou petites, agissant dans le même but, ainsi que d'individus isolés, pouvant différer de nation, d'âge et d'état, lesquels, désireux de s'unir à ceux qui pensent comme eux, par une intimité toujours plus grande, profitent de toutes les occasions qui peuvent servir à réaliser ce but. Les communistes, avant de se mettre en voyage, doivent se procurer les adresses de ceux qui, dans chaque pays et dans chaque ville, professent les mêmes opinions. Il leur est enjoint de mettre ces renseignements à la disposition de leurs confrères, de se rassembler de temps en temps, et de louer un local pour se réunir, dès qu'ils se trouvent assez nombreux pour former un club.

En effet, selon le nombre des adhérents et des souscripteurs, les clubs communistes se tenaient en Suisse dans des pintes obscures ou dans des salles d'auberges, retenues à l'avance pour chaque soirée. Les plus riches

(1) Voir I, p. 33 à 40

louaient, soit des chambres, soit des appartements, dans des maisons particulières. Le club de Lausanne occupait à lui seul une ancienne et vaste auberge, dans la rue Saint-Pierre.—L'égalité de condition n'existait pas, même entre les égalitaires de profession ; il y avait parmi les clubs des pauvres et des riches.

L'*Union communiste*, pour continuer à citer la lettre du règlement, avait pour but le développement de la fraternité, de la culture sociale et de la propagande. Voici les principaux commandements de la loi morale, proposée par l'hypocrisie de Weitling à la naïveté de ses disciples :

« Il faut apporter autant que possible de la modération dans tous les fardeaux et dans toutes les jouissances de la vie, parce que l'on conserve par là sa santé, trésor plus précieux que la richesse et les honneurs.

« Se refuser à ce qu'on vous parle à l'oreille, en en faisant sentir l'inconvenance, quand même cet acte aurait la vérité pour objet.

« Manifester à son frère seul, sans en faire part à un autre, le mécontentement que l'on pourrait avoir de ses procédés.

« Regarder celui qui vous offense publiquement et vous insulte, comme un malade qui n'est pas maître de lui en ce moment.

« Agir de même envers un criminel, et ne mépriser jamais celui qui est condamné aux peines de la réclusion. »

Un vrai chrétien eût, à la première vue, souscrit avec empressement la plupart de ces préceptes, mais il les eût assurément motivés par des raisons plus désintéressées et plus nobles. Il y a dans ces tables de la loi quelque chose de gauche, de tourmenté, de factice, qui trahit le défaut de conviction. Placer sur la même ligne, recommander avec une insistance égale le respect des principes fondamentaux de la morale, et l'observation de certaines prescriptions minutieuses qui ne dépareraient pas la civilité puérile et honnête, ce n'est peut-être qu'une inconvenance ; mais, en ces sortes de matières, le manque de

tact découvre le mauvais comédien qui n'a ni la conscience de ce qu'il dit, ni l'intelligence des sentiments qu'il veut simuler.

La constance dans le malheur et l'empire sur soi-même recommandés uniquement à titre de précepte hygiénique, cela sonne faux aux oreilles d'un chrétien ! Combien il sied mal de prêcher le pardon des injures lorsque l'on nourrit contre le monde civilisé une haine de mulâtre, lorsque l'on est rempli d'une maligne vengeance, ainsi que Becker le disait de Weitling !

Mais à quoi bon démasquer une hypocrisie qui se trahit elle-même ! Weitling, par les statuts de l'*Union communiste*, ordonne à ses disciples de ne jamais mépriser l'homme atteint par la justice pénale. Le vrai sens de cette maxime, le livre des *garanties* nous le découvre avec faste : « Ouvrez vos bagnes et vos prisons, c'est là qu'il y a des honnêtes gens, » s'écrie Weitling (1), développant à sa façon l'axiome de M. Proudhon : « La propriété c'est le vol. » Un esprit chagrin et ambitieux de célébrité se plaît à forger ces monstrueux paradoxes, qui à défaut de gloire attirent sur son nom honni les éclats d'un scandale sans pareil. Mais aussitôt il est suivi par des disciples forcenés, plus pressés d'agir que de faire parler d'eux, et qui poussent à bout ses fantaisies littéraires. Aujourd'hui Weitling réhabilite les voleurs. Demain il proposera de les imiter ; il écrira dans un autre passage des *garanties* (2) :

« Il faudra prêcher une morale que personne encore n'osa prêcher, et que rend impossible tout gouvernement égoïste ; une morale qui changera le combat sanglant des rues où le peuple a toujours le dessous en une guerre continuelle de guérillas qui anéantira les spéculations du riche sur les peines du pauvre, et que ni la force des soldats ni celle des gendarmes ou de le police ne peuvent arrêter. On prêchera une morale qui nous amènera des légions de combattants, dont nous détesterions mainte-

(1) Garanties d'harmonie et de liberté, p. 17.
(2) Ibid, p. 240.

nant la coopération, une morale qui ne laisse à nos adversaires d'autre planche de salut que celle de notre principe, et qui entraînera après elle la dissolution du règne des intérêts personnels. Cette morale ne peut être prêchée avec effet qu'à ces grandes masses qui fourmillent dans les villes excédées de misère et de désespoir. Une fois qu'on aura prononcé le mot, il sera le signal d'une tactique nouvelle contre laquelle nos ennemis ne seront jamais assez forts. Lorsqu'on tend le ressort à l'extrême, il est de notre devoir de le faire sauter, quand même il devrait en résulter un désordre de vingt ans. »

Afin de recruter sa sinistre armée, Weitling a soin que ses moindres disciples soient formés à l'art de la propagande. Il leur recommande, dans sa théorie manuscrite, de répandre par leurs discours les principes de la secte au dedans et au dehors, de fréquenter les personnes qui ignorent le but et les moyens de la société, de leur inspirer le vif désir de s'y faire agréger, de ne quitter aucun club sans annoncer au directeur quelques jours auparavant l'heure du départ et le but du voyage. Il leur prescrit de fortifier dans chaque ville les clubs établis ou, selon les circonstances, de s'efforcer d'en fonder de nouveaux; enfin d'écrire au moins tous les trois mois aux ociétés qu'ils ont fréquentées et de les informer des progrès de la propagation.

Le récipiendaire était interrogé successivement sur chacun de ces engagements, et il promettait solennellement de les observer tous. Il prêtait, en outre, le serment de prêcher la doctrine communisme, mais de garder le secret des délibérations intérieures des clubs.

Le candidat ne pouvait être admis que quinze jours après qu'il avait été proposé, et seulement si personne ne s'opposait à sa réception. Il payait en entrant une contribution, en échange de laquelle on lui remettait des écrits qu'il devait lire, donner ou vendre, et une carte portant son nom, son état, le lieu de sa naissance, la date de sa réception. Chaque parrain faisait signer le revers de sa carte par celui qu'il avait fait admettre dans le club. Weitling, pour stimuler le zèle de

propagande, avait fait luire, dans son plan de constitution des clubs, la promesse fort vague d'une association, d'une colonie, d'une caisse de secours, qu'il réservait de fonder dans l'avenir au profit de ceux qui auraient fait recevoir le plus grand nombre de membres dans les clubs. Encore se réservait-il la faculté de ne fixer qu'un an avant la fondation de cet établissement mystérieux la somme de candidats admis dont il faudrait justifier pour avoir droit à la récompense. Ce charlatanisme est bien grossier, mais Weitling connaissait son monde. Il aurait eu tort de se gêner avec des gens capables de croire que le droit de propriété pourrait être jamais aboli dans la société humaine.

L'ordre des séances tenues par les clubs avait été réglé minutieusement par Weitling. Le président, après avoir demandé si quelqu'un avait des candidats à présenter, invitait les membres présents à communiquer les nouvelles qu'ils auraient pu recueillir sur les autres clubs, soit dans les journaux, soit par leurs informations personnelles. Quiconque avait une question à faire ou un avis à ouvrir était engagé à prendre la parole.

Le secrétaire percevait la cotisation mensuelle et les souscriptions particulières, toujours imposées à ces pauvres gens qui, par crédulité débonnaire ou par fanatisme aveugle, oublient trop facilement leur propre indigence. On faisait connaître le nom des membres prêts à se mettre en voyage, et enfin le reste de la séance était réservé à la discussion du système et à la lecture publique des livres qui n'étaient pas, soit à la disposition, soit à la portée de tous les communistes.

Les règlements aussi méthodiques et aussi minutieux sont rarement observés. La constitution méditée par Weitling ne fut donc pas mise à exécution dans tous ses détails. Cependant elle servit de programme général. A Lausanne, dans le club modèle des communistes, une affiche posée dans la salle de réunion indiquait la distribution de chaque soirée et de chaque heure. Des leçons de lecture, de chant, de français, d'arithmétique, des expositions du communisme, des conférences se succé-

daient. Le procès-verbal des délibérations était inscrit dans un registre.

Tous les clubs communistes n'offraient pas les mêmes agréments et les mêmes ressources que les grands foyers de La Chaux-de-Fonds et de Lausanne. Cependant il était rare que quelque maître, officieux ou salarié, n'y fît pas des cours d'instruction primaire ou secondaire. Partout on y lisait les journaux les plus anarchiques, à haute voix le plus souvent, afin de donner carrière à des commentaires véhéments.

Les clubs communistes, établis dans quelques villes de la Suisse-Allemande, et dans les cantons de Genève, de Vaud et de Neuchatel, étaient unis par des relations fréquentes et intimes. Ils étaient un *cartel*, selon l'expression reçue, c'est-à-dire que tout ouvrier admis dans un club avait, sur la seule présentation de sa carte, droit d'entrée dans tous les autres. A l'imitation des bibliothèques *circulantes* qui existent depuis longtemps en Suisse, les clubs se prêtaient les uns aux autres les livres qu'ils possédaient. Cette coutume, un moment interrompue, fut reprise en considération de l'avantage qu'il y avait à provoquer ainsi la correspondance entre les meneurs. Comme dans toutes les collections faites de rencontre, le bon et le mauvais se côtoyaient sur les rayons plus ou moins fournis de ces bibliothèques. Les chefs de clubs s'attachaient à faire lire les romans modernes qui ont réussi le mieux à stimuler l'appétit des jouissances sensuelles, et à calomnier les mœurs de la société polie et riche. Voici un nouveau titre de gloire pour M. Eugène Sue : nous l'avons trouvé dans les archives des communistes des Ponts. C'est une recommandation pressante adressée au président du club de cette ville, par son confrère et voisin de La Chaux-de-Fonds : « Nous vous engageons à vous procurer l'ouvrage intitulé : *Le Juif Errant*. Il a douze volumes. »

Aux cercles, où les ouvriers se réunissaient chaque soir pour lire, disserter, boire et chanter, Weitling proposa de joindre des pensions ou cuisines bourgeoises, qui leur fourniraient leurs repas. Par ce moyen, on utilisait des locaux qu'on louait à l'année, et qui restaient fermés pen-

durant le jour. Mais ce qui plaisait surtout à Weitling, c'était l'espérance de jeter de la poudre aux yeux des ouvriers, en leur persuadant qu'ils vivaient en communauté et qu'ils commençaient à goûter les avantages de ce régime, tandis qu'ils ne faisaient que s'asseoir à une table d'hôte, où chacun dépensait un salaire librement et personnellement acquis, sous l'empire de la propriété et de la concurrence. L'axiome communiste : *A chacun selon ses besoins*, n'était pas pratiqué même parmi les sectaires. Les appétits étant inégaux et les goûts différents, chacun apportait son pain. Les convives sobres ne se souciaient nullement d'abreuver à leurs dépens les gosiers altérés. Chacun payait à part, d'après la carte, le vin qu'il avait bu ; et les comptes individuels, tachés de signes rouges et violets, figurent en grand nombre dans les archives de Neuchatel, parmi les documents que nous avons consultés pour écrire cette histoire des clubs communistes.

Les pensions d'ouvriers, imaginées par Weitling, n'étaient pas dans sa pensée destinées seulement à fournir des arguments captieux à l'appui de sa doctrine. Il croyait avoir inventé une spéculation excellente. La cuisine bourgeoise qu'il proposait de fonder à Genève devait rapporter, tout compte fait, un bénéfice annuel et net de 14,000 fr. Le devis était écrit, précis, mathématique. Les additions étaient irréprochables : il avait fait la preuve. Mais les raisonnements rigoureusement déduits et l'édifice entier reposaient sur des données fausses, sur des bases de calcul chimériques. La remarque est de Guillaume Marr. On pourrait l'appliquer à la plupart des théories socialistes, chefs-d'œuvre de logique et de déraison.

Avant que la scission entre les Jeunes-Allemands et les communistes eût éclaté à Genève, une cuisine commune avait été établie sur la proposition de Weitling et avec l'agrément de Dœleke ; mais, au bout d'un an, le caissier, sans prendre congé, partit pour l'Amérique, emportant la caisse. Il avait eu soin de faire payer, par les pensionnaires, plusieurs mois à l'avance ; mais il s'était abstenu

de solder aucun fournisseur. Cette circonstance, non prévue par le règlement, entraîna la ruine de l'établissement. Cependant les créanciers se montrèrent généreux. Le directoire secret de la Jeune-Allemagne ouvrit une souscription dans tous les clubs pour réparer cette mésaventure. Dœleke déploya son ardeur accoutumée. Les intérêts des créanciers frustrés le touchèrent assez peu, j'imagine, mais cette collecte lui semblait une occasion excellente d'étendre la correspondance entre les clubs, et par conséquent d'activer la propagande.

Les autres entreprises culinaires, tentées sous l'inspiration de Weitling, à Vevey, à Morges et ailleurs, échouèrent par divers accidents, et se soldèrent toutes par des pertes sèches. La pension établie à Lausanne se maintint plus longtemps, mais non sans encombre; elle était administrée par un intendant ou économe, qui avait sous ses ordres deux cuisinières. Les pensionnaires payaient 28 à 30 batz par semaine, le pain non compris. Les ouvriers qui ne prenaient pas leurs repas à la table commune ne donnaient que 5 batz d'entrée et 2 batz par semaine pour frais d'abonnement aux journaux et d'achat de livres. Les pensionnaires se trouvaient dans cette pension plus abondamment et plus économiquement servis que dans les restaurants inférieurs et dans les pintes de Lausanne. Le fait est que des associations de ce genre, lorsqu'elles sont gérées par des personnes probes et entendues, sont destinées à réussir et à rendre des services. Il serait vraiment fâcheux pour les intérêts populaires que les communistes affectassent de revendiquer en quoi que ce soit l'invention ou le monopole de ces tables d'hôtes à bas prix. Cette prétention ne pourrait que compromettre auprès des gouvernements et des gens bien intentionnés le succès d'établissements dignes de faveur et de crédit, comme toutes les associations qui, tout en répartissant sur un plus grand nombre de têtes les frais généraux, laissent à l'activité et au talent de chacun sa part distincte et équitable de responsabilité et de rémunération.

Nous avons achevé d'esquisser la physionomie extérieure des clubs communistes. Les détails que l'on vient de lire s'appliquent en grande partie aux clubs de la Jeune-

Allemagne établis en Suisse : même organisation matérielle, même mélange de divertissements et d'occupations sérieuses ; mêmes moyens de propagande, par l'enseignement, par le chant, par les conférences. Il arriva souvent qu'un club de la Jeune-Allemagne copiait pour s'organiser les statuts d'un club communiste voisin, et réciproquement. C'est ainsi que les Jeunes-Allemands des Ponts (Neuchatel) se modelèrent sur les communistes de La Chaux-de-Fonds.

Le lecteur a touché du doigt la forme et le secret du piégé tendu par Weitling aux ouvriers allemands. Voyons maintenaut par quelles voies un grand nombre d'entre eux s'y laissa prendre. La correspondance que les disciples de Weitling entretiennent avec leur maître nous permet de suivre à coup sûr la marche de cet égarement prodigieux.

CHAPITRE V.



Physiologie des sectaires Communistes.

Les brigands-sophistes du *prolétariat par vol.* — Les malheureux, les dupes, *les colons.* — Les voluptueux. — Les faux chrétiens.

Le communisme attaque le cœur de l'homme par bien des côtés. Il flatte toutes les faiblesses secrètes : l'envie, l'égoïsme, l'ignorance, la sensualité. Aussi, parmi les erreurs socialistes, aucune ne fait de ravages plus rapides. Aucune ne gagne des hommes plus différents de caractère et de tendances.

C'est que d'abord le communisme possède un avantage incomparable pour suborner les masses. Le premier venu peut l'exposer en quelques sophismes brefs et grossiers. Weitling et les acolytes qu'il recruta écrivirent, il est vrai, des journaux sans nombre, des pamphlets et même de gros livres pour prôner l'abolition de la propriété individuelle et la mise en commun de toutes les richesses. Ils auraient pu s'épargner ce luxe sauvage de sophismes et de mensonges historiques. Pour plusieurs de leurs sectateurs la doctrine tout entière se résume dans cette réponse d'un candidat que l'on interpellait au sein d'un club démagogique sur sa façon d'entendre l'organisation du travail : « Citoyens, je suis d'avis de prendre là où il y a. » Weitling savait bien sur quel genre de forcenés il pouvait compter, lorsqu'il traçait le plan du *Prolétariat par vol ;* lorsqu'il songeait à lever dans la fange des grandes villes une armée de vingt mille bandits qui aurait eu mission de préluder à l'établissement de la

communauté par l'incendie et le carnage. En effet, pour les hommes perdus, irrités contre les lois sociales, la théorie communiste n'est que le drapeau, la formule éhontée des desseins pervers qu'ils couvaient sourdement : c'est le catéchisme de la jacquerie.

De tout temps les sociétés civilisées ont recélé dans leur sein des ennemis conjurés contre elles. Seulement ils rampaient autrefois, ils se dressent aujourd'hui, ils insultent, ils pérorent. Les clubs communistes établis en Suisse étaient hantés par ces malandrins déguisés en sophistes. Ne perdons pas notre temps à discuter avec eux. C'est assez que l'envie du bien d'autrui ait secoué toute honte ; il ne faut pas lui donner l'occasion de se montrer pédante.

Il est vrai que Weitling ne communiquait pas à tous ses adeptes ses rêves de brigand. A d'autres, au contraire, il roucoulait, comme on l'a vu, des airs tendres sur la fraternité, et séduisait ainsi des hommes innocents, mais malheureux et ignorants. Ceux-ci, exempts de rancune personnelle contre l'ordre social et d'animosité contre leurs semblables, se flattaient de trouver une vie moins amère sous le régime de la communauté des biens. Dans l'aveuglement de leur conviction, ils souhaitent de partir pour les contrées les plus lointaines, résolus à tenter, au prix de mille sacrifices, les colonisations les plus chanceuses. Tel est le jeune tailleur Martin Kœhler, déclarant aux magistrats de Neuchatel (1) qu'il était prêt à passer en Amérique, persuadé sur la foi de Kulmann que tout le monde serait riche dans une colonie où personne n'aurait d'argent.

Ces déplorables dupes se rencontrent surtout parmi les artisans malaisés des grandes villes. Ceux-là n'ont ni l'usage ni l'intelligence de la propriété territoriale. C'est à peine s'ils exercent la propriété mobilière. Comme le poëte Bias, mais dans un autre sens, on pourrait dire qu'ils portent avec eux tout ce qui leur appartient. Ils ne participent au droit de propriété que par

(1) III.

l'acquisition de leur salaire, et ce fruit de leur travail glisse dans leurs mains sans suspendre, ne fût-ce que pendant quelques heures de trêve, leur dur combat contre la misère. Il sustente leur vie, il ne la réjouit, il ne l'ennoblit pas. La propriété les touche comme d'une étincelle électrique, elle les galvanise pour ainsi dire en passant, sans avoir le temps de leur faire goûter ses dons les plus vulgaires, qui la rendent si douce au cœur de l'homme : le bien-être relatif de la famille, le loisir de l'intelligence, la sécurité contre les mauvaises chances du lendemain. Aussi n'est-il pas surprenant que parmi ces masses inquiètes, toujours aux prises avec la nécessité, et qui ne connaissent rien au-delà de la vie alimentaire, il se trouve des gens tout prêts à conclure le marché d'Esaü avec les charlatans du communisme. Il leur coûte peu de vendre, sans garantie, leur droit de propriété indigente et avec lui leur liberté pour la promesse d'un crédit incessamment ouvert sur le logeur, le boulanger et le marchand de vin de la communauté. Pauvres d'esprit, pauvres de corps, ces communistes innocents sont les seuls dignes de pitié. Il faut les guérir à coups d'améliorations sociales, efficaces et successives.

Mais à côté de ces indigents aveuglés qui ne demandent à l'Etat, seul maître et unique distributeur de la richesse, qu'une subsistance plus assurée, dût-elle être modeste et laborieusement obtenue, j'en distingue d'autres qui cèdent à la sensualité, à l'espérance « de se régaler d'oies rôties et de bon vin, » comme écrit un disciple de Weitling, Sébastien Seiler (1), ou pour parler comme Kuhn, un autre communiste, ils ne se possèdent pas de joie, quand ils pensent qu'il leur sera donné de visiter à leur aise les théâtres, les sociétés de chant, et de manger dans de grands *salons au nombre de plus de cent* (2). Ces souhaits d'épicuriens n'ont rien qui m'attendrisse ; et, vraiment, ce n'est pas la peine de renverser la société humaine pour la reconstruire sur le modèle de la Courtille.

(1) I, p. 97.
(2) I, p. 100.

Autant je me sens de commisération et de bon vouloir pour ceux que la détresse fait pencher vers l'utopie communiste, et dont nous devons, à force de soins et de lumières, calmer le désespoir et l'égarement, autant je méprise les libertins effrontés, je dirais les pochards de la communauté, s'il m'était permis d'imiter le style des lieux qu'ils fréquentent avec bonheur et auquel ils empruntent leur idéal social.

Ce qu'il y a de plus triste et de plus incompréhensible, quoique nous voyons en France ce paradoxe se produire avec autant d'insolence qu'en Suisse, c'est que ces voluptueux grossiers se disent chrétiens par excellence. Ils se réclament du texte même de l'Evangile et prétendent placer leur Capoue immonde sous l'invocation suprême de l'austérité et du renoncement.

Peut-être semblions-nous faire injure au bon sens des lecteurs, lorsque suspendant un moment notre récit, nous prouvions tout-à-l'heure que Weitling n'est pas un bon chrétien, et qu'il blasphème lorsqu'il se pare des maximes évangéliques.

Telle est cependant la confusion des idées! Ces remarques, dans d'autres temps, auraient paru à bon droit d'une simplicité puérile, mais aujourd'hui l'on ne peut se dispenser de les faire. Sans doute elles risquent d'être oiseuses, mais ce n'est pas faute d'être trop évidentes. Car partout les communistes, avec leur langage double, ont persuadé à des masses ignorantes qu'eux seuls ils avaient conservé la vraie tradition de l'Evangile, et que l'institution de la communauté des biens serait le meilleur, l'unique moyen de restaurer la religion et les mœurs des chrétiens primitifs. Ceux qui connaissent et qui comprennent l'Evangile n'ont eu que trop souvent l'occasion de confondre cette prétention dérisoire et sacrilége. Nous nous garderons de renouveler une controverse épuisée. Cependant, ne laissons pas échapper un témoignage inattendu et peu suspect qui s'élève contre les communistes faux chrétiens. C'est Guillaume Marr qui nous le fournit. Personne n'afficha jamais plus de mépris pour les textes évangéliques. Mais,

tout fanfaron qu'il est d'impiété et d'athéisme, Marr n'a pu dépouiller cette pudeur du sens commun qui, dans un esprit cultivé, survit même à la perversion de la conscience et à la mort de l'honneur. Il a connu les communistes allemands répandus en Suisse, et voici comment il traite leurs prétentions religieuses : « Il y en a parmi eux qui se disent chrétiens orthodoxes. Le conte d'Ananias et de Saphire (il évite de dire l'histoire) est la base historique de leur religion. Ces soi-disant Pères de l'Eglise prennent dans l'Evangile tout ce qui convient à leur système, et négligent ou torturent le reste. Ils ne veulent pas la communauté des biens à la façon de l'Evangile, mais bien telle que les épicuriens l'auraient souhaitée ; chrétiens en théorie, païens en pratique. » Weitling savait aussi bien que Marr ce qu'il faut penser de son affectation de christianisme. Mais à toutes les objections qu'on pouvait lui adresser, il répondait par ce cynique aphorisme d'Auguste Becker : « Il faut du lard pour prendre les rats. » En effet, grâce à ses amorces sacriléges, il ne fit que trop de captures parmi les pauvres gens plus ou moins dépourvus d'éducation religieuse.

Ce grand fourbe n'ignorait aucune des ressources de sa doctrine. Ennemis des lois, tout glorieux de voir leurs mauvais desseins érigés en maximes ; malheureux hébêtés par la misère ; esprits faux, enclins à un mysticisme brutal ; débauchés, jaloux de faire descendre sur la terre le paradis de leurs convoitises, il sait les attirer tous par les sophismes, par les promesses, par les momeries, par les peintures qui conviennent aux vices et aux faiblesses de chacun.

Le communisme était en progrès parmi les ouvriers allemands de passage en Suisse, lorsqu'un grave incident vint priver la secte de son chef le plus influent. Weitling fut banni de Zurich, et son vaste complot découvert à la suite d'une émotion populaire que nous allons raconter.

CHAPITRE VI.



Weitling et les communistes sont bannis du canton de Zurich.

1843. Expulsion d'Herwegh. — Les radicaux et le docteur Julius Frœbel.—Le communisme jugé par les paysans. —Agitation dans le canton. — Le comptoir littéraire, entreprise de propagande.—Projet de Weitling.— Son arrivée à Zurich. — *L'Evangile du pauvre pécheur*.—Menaces de soulèvement.— Bannissement de Weitling. — Enquête ordonnée par le gouvernement de Zurich.

Au printemps de 1843, la ville de Zurich était fort agitée par des causes diverses. Les réfugiés, hommes de lettres pour la plupart, et les ouvriers allemands résident toujours en grand nombre à Zurich. Les ressources offertes par les librairies, les journaux et les ateliers de cette ville importante les attirent et les retiennent. Le conseil d'Etat du canton, faisant droit à la demande de l'ambassadeur de Prusse, venait de décréter le bannissement du poëte Herwegh. Les compatriotes de l'exilé réclamèrent auprès du grand conseil contre cet acte du pouvoir exécutif. Un illustre citoyen de Genève, Sismondi, avait compris, aussitôt après la révolution de 1830, combien l'asile donné par la Suisse aux étrangers qui affluaient de tous les Etats voisins, deviendrait incommode et compromettant pour la confédération tout entière, si les réfugiés prétendaient exercer une domination quelconque sur les gouvernements qui leur accordaient une retraite gracieuse, et surtout s'ils se mêlaient aux querelles intestines des cantons déjà si troublés. Mais les exhortations (1)

(1) Voir conseils d'un ami aux réfugiés patriotes, déjà cités.

que Sismondi adressait aux hôtes de la Suisse n'avaient pas été écoutées. Pour n'en citer qu'un exemple, la pétition en faveur d'Herwegh ayant été rejetée par le grand conseil de Zurich, les étrangers qui s étaient mis en avant laissèrent éclater leur colère et leur mauvais vouloir contre un gouvernement assez osé pour faire, sans les consulter, la police de son territoire, et pour mettre à l'écart le Tyrtée de la future révolution européenne.

A cette cause d'émoi, une autre circonstance était venue se joindre. Les radicaux de Zurich avaient chargé de la rédaction de leur journal, intitulé le *Républicain suisse*, un démocrate allemand, le docteur Julius Frœbel. Celui-ci, sans les consulter, entreprit de les jeter bon gré mal gré dans les voies du socialisme révolutionnaire. L'évolution pouvait être parfaitement logique, mais elle surprit fort, et inquiéta davantage les actionnaires et les principaux abonnés du *Républicain suisse*, tous radicaux fort avancés en théorie, au demeurant bourgeois fort paisibles, très-égoïstes, très-amoureux de leurs aises et de leurs plaisirs. La popularité leur plaisait : ils aimaient à se donner des airs d'indépendance et de stoïcisme farouche. Ils déclamaient volontiers et longuement contre les jésuites et les aristocrates. Quant à vouloir compromettre le moins du monde au service de leurs phrases leur repos et leur fortune, aucun d'eux n'y avait jamais songé; et voilà qu'un radical qui tendait vaguement à la pratique, sans trop savoir lui-même ce qu'il pensait, abusait de leur confiance pour troubler leur quiétude bavarde. Le docteur Julius Frœbel posait carrément, dans leur propre journal, des maximes telles que celle-ci : « Ce « que le radicalisme a d'excellent, c'est qu'il est le pont « qui mène au socialisme humanitaire. »

Les actionnaires du *Républicain suisse* n'avaient pas eu la vue aussi longue, et la perspective que Frœbel leur découvrait ne leur souriait pas plus qu'aux conservateurs les plus honnis par eux-mêmes. Une fois acculés au bord de l'abîme, ils se débattaient vivement avant de le franchir, comprenant un peu tard combien le saut était périlleux. Cette dissidence profonde entre les amateurs

de radicalisme et le journaliste qu'ils avaient choisi eux-mêmes pour leur organe, éclata en reproches et en discussions, dont l'écho passionné se répandit de proche en proche dans la ville et dans tout le canton de Zurich.

Cette querelle avait pour les conservateurs un côté plaisant. Dans les Etats de la Suisse, tout souverains qu'ils sont ou qu'ils doivent être, les mœurs politiques tiennent un peu de la petite ville. Les partis y sont trop souvent possédés de l'esprit de coterie, et il n'est pas rare que la discussion des intérêts publics serve de champ clos aux rivalités les plus mesquines. Les radicaux de Zurich s'étaient assuré la plume d'un journaliste étranger qui ne manquait ni de talent ni de célébrité, dans l'espérance qu'il saurait mieux qu'un autre harceler leurs adversaires, les représenter comme les ennemis du peuple, les accabler de dédains et d'impertinence, en un mot les vexer de main de maître. Mais ils étaient pris dans leur propre piége. Frœbel, logicien intraitable, tournait contre eux les armes qu'ils lui avaient confiées. Les conservateurs auraient eu le droit de s'amuser de la confusion de leurs ennemis, et du dépit qu'ils avaient peine à dissimuler contre ce fâcheux, ce rustre, ce traître de Frœbel. Mais d'un autre côté la situation n'était pas exempte de périls. L'attention publique avait été fixée sur le *Républicain suisse* par le bruit de la querelle qui troublait le bureau de ce journal. Le drapeau du radicalisme social, arboré par Frœbel, flottait sous le regard de la foule. Il était à craindre qu'il ne servît de ralliement aux étrangers, hautement indignés du bannissement d'Herwegh, et déjà tout disposés à se livrer au socialisme révolutionnaire.

Les conservateurs sonnèrent l'alarme dans leurs journaux et jusque dans le sein du grand conseil. Ils accusèrent les radicaux de prêcher le communisme. Ce mot avait déjà retenti dans le canton de Zurich, grâce à deux communistes, disciples de Weitling, Rogge et le prophète Albrecht. Ils avaient tenté, à travers les campagnes, quelques essais de propagande. Mais les paysans zurichois, fort attachés à leur religion, à leur famille et à

leurs champs, n'avaient pu prendre au sérieux la démence de ces cyniques qui, se disant les missionnaires du nouveau règne de Dieu sur la terre, cherchaient à leur démontrer en prose et en vers la moralité de la promiscuité des femmes, et les avantages de la confusion des biens. Cependant ces étranges discours leur revinrent en mémoire, et un mécontentement sourd fermenta dans le canton, lorsque l'on vit les radicaux accusés de tendances communistes.

Il ne faut pas demander à des citoyens qui se voient menacés dans leurs intérêts les plus chers et les plus légitimes, cette sûreté de coup-d'œil et de sang-froid qui permettent à un général éprouvé de discerner, même au milieu de la mêlée la plus furieuse, les armes particulières, les allures propres et jusqu'au costume des différents corps de l'ennemi. C'est à peine si l'historien qui aspire à l'impartialité réussit à faire ces distinctions entre les diverses écoles de socialisme révolutionnaire. Cependant l'évidence nous commande de déclarer que Frœbel n'était pas communiste de propos délibéré. Au contraire, si nous en croyons Guillaume Marr, qui se trouvait alors à Zurich et qui fut en rapport avec le rédacteur du *Républicain suisse :* « démocrate indépendant, Frœbel ne pouvait consentir à immoler la liberté spontanée de la société elle-même, et à la transformer, comme font les communistes, en une masse inerte. »

Mais ce qui ajoutait aux embarras de Frœbel, c'est que tout en se préservant des opinions communistes, il n'avait jamais pu se dérober, comme il l'aurait voulu, aux avances et aux obsessions des chefs de la secte, et particulièrement de Weitling et d'Auguste Becker. Weitling, très-avide d'éloges, lui avait envoyé un exemplaire de son livre des *Garanties d'Harmonie et de Liberté*. Il le sommait d'en rendre compte, avec toute l'impétuosité que l'on peut attendre d'un auteur dont aucune discrétion ne modère la soif de publicité. Frœbel était déjà au plus mal, d'un côté, avec les radicaux, ses patrons, et, de l'autre, cela va sans dire, avec les conservateurs, qu'il n'était pas payé pour servir. Il eût évité volontiers d'ir-

riter par surcroît le chef violent d'un parti anarchique. Aussi cherchait-il à faire patienter Weitling, en le berçant de compliments astucieux. « Saluez Weitling de ma part, écrivait-il à Becker, et dites-lui que j'ignore encore jusqu'à quel point je puis souscrire à quelques-unes de ses idées communistes, mais qu'en attendant, le système a mes sympathies. Je divise les hommes en égoïstes et en communistes ; cela entendu, j'appartiens aux derniers. L'avenir fera voir comment leurs idées pourront se réaliser ; quant au fond, je suis d'accord (1). »

Becker, aussi rusé que jovial compère, se faisait, sans répugnance, l'intermédiaire de cette négociation. Exempt de tout fanatisme, on le sait trop, ne demandant à la secte qu'il exploitait que le moyen de mener une vie fainéante et sensuelle, il avait compris que Frœbel était sur les épines, et lui pardonnait facilement une tactique qu'i eût imitée à sa place. Voici comment, dans son style pittoresque, il essayait de calmer l'impatience de Weitling (2) :

« Le *Républicain* de Zurich, à ce que j'aperçois, par égard pour le parti radical, ne peut pas encore se mettre en blouse. Il faut qu'il se drape dans sa toge. Du reste Frœbel est un excellent garçon. »

Mais la tourbe des partis extrêmes ne comprend pas cette diplomatie savante. Si vous avez décliné leurs avances, sans emprunter leur langage insultant, ils s'attribuent le droit de compter sur vous ; et une fois qu'ils vous ont enrôlé à votre insu, ils vous traiteront de lâche et de parjure pour peu que vous refusiez de tout sacrifier pour leur cause. Tel fut le sort du *Républicain suisse*. Le gros des communistes s'indigna contre des réserves dont Becker s'efforçait vainement de leur faire comprendre l'opportunité et la bienveillance secrète. Un des plus ardents disciples de Weitling, Siegfried, lui adressa la lettre suivante (3) :

(1) I, p. 61.
(2) I, p. 77.
(3) I, p. 78.

« Zofingen, 6 juin 1843.

« La déclaration sur le communisme insérée dans le dernier numéro du *Républicain* est tout-à-fait dans le genre de ces gens-là. D'abord une sauce savante, puis la déclaration d'un bonnet de coton pour établir qu'ils ne sont pas communistes ; ce qu'ils annoncent une fois pour toutes afin d'éviter un malentendu ; ensuite, pour conclusion, une classification des communistes, afin d'adoucir un peu la sentence prononcée plus haut ; bref, une obséquiosité sans égale. Mieux vaudrait des ennemis déclarés que d'aussi faux amis. Cette couvée de savants finit toujours par là. Ils ne veulent exploiter une idée élevée et bonne qu'à leur propre profit ; se donner l'air de philosophes sans rien laisser aux autres pauvres mortels. D'après leur sublime manière de voir, ce ne serait plus une véritable philosophie que celle à laquelle trop de gens seraient en tiers, ce serait une profanation. Mais en voilà assez sur les théories, passons à la pratique. La conclusion du *Républicain* était néanmoins du baume sur la plaie des calomnies, des diffamations, des censures lancées contre le communisme, qui dans ce moment fait beaucoup de bruit dans notre canton (1) : cela ne fait point de mal. »

Frœbel subissait donc dans toute son amertume le châtiment réservé à ceux qui, dans les temps extrêmes, se mêlent à la polémique sans avoir ni principes ni passion, et rêvent d'inventer une situation mixte entre des partis irréconciliables. Il s'avançait trop peu, au gré des communistes. Il était allé beaucoup trop loin, pour satisfaire conservateurs et radicaux. A la vérité, il n'eût dépendu que de ceux-ci, maîtres de leur journal, de remplacer un rédacteur qui les desservait ; mais la destitution de Frœbel eût été l'aveu public de leur méprise. Plutôt que donner cette satisfaction au parti rival, ils dévoraient leur ennui, acceptaient une solidarité qui leur était odieuse, et entretenaient, tout en maugréant, le progrès

(1) Le canton d'Argovie alors travaillé par Albrecht.

de tendance qu'ils redoutaient et détestaient autant que personne.

Cependant, l'inquiétude et le mécontentement croissaient parmi les paysans de Zurich, à mesure que les radicaux se laissaient plus obstinément soupçonner de velléités communistes. Il ne fallait plus qu'un accident pour déchaîner cette agitation. Or, Weitling avait annoncé le dessein de venir à Zurich, au plus fort de la crise.

Plusieurs motifs l'attiraient vers Frœbel. Celui-ci exerçait à la fois la profession d'homme de lettres et celle de libraire. Il dirigeait le *Républicain suisse* et une entreprise de propagande connue sous le nom du *Comptoir littéraire*. Ce genre de cumul est souvent pratiqué en Suisse et en Allemagne par les écrivains révolutionnaires. Robert Blum, par exemple, était libraire à Leipsick. La boutique de l'industriel devient ainsi un bureau d'esprit démagogique, plus accessible à la fois et plus discret que les cafés et les tavernes. La correspondance commerciale sert, comme un manteau ample et souple, à masquer les menées révolutionnaires. Les communistes, toujours préoccupés du besoin de faire des prosélytes, avaient résolu d'utiliser à leur profit l'entreprise de propagande dirigée par Frœbel. « C'est l'homme qu'il nous faut, avait écrit Becker à Weitling, il est professeur et ne s'est fait libraire que pour être plus à même de répandre ses convictions (1). » Déjà, en effet, le directeur du *Comptoir littéraire* avait été obsédé par les chefs communistes d'offres de concours et d'association, qui ne le tentaient nullement. Becker avait tenu Weitling au courant des démarches qu'il faisait auprès de Frœbel.

« Il nous faut nous associer, écrivait-il (2), non-seulement pour une librairie, mais aussi pour un petit commerce de livres. J'ai écrit à ce sujet à Frœbel, il y a quelque temps. Tout ce qui se publie en Allemagne et en France de social, de prohibé, et en outre de pratique et de convenable à l'esprit du temps, il faut que nous

(1) I, p. 59.
(2) I, p. 75.

l'ayons. De plus, il nous faut écrire des articles et des brochures.

« Puis je pense à l'extension du journal; il faudrait qu'il parût plus souvent. Nous irions à la chasse des abonnés. »

Weitling voulait donc à toute force s'entendre de vive voix avec Frœbel, et, quoiqu'il lui gardât rancune des réserves de sa plume, tirer de sa position tout le parti possible. Voici quel était son programme d'obsession : d'abord exiger à bout portant un compte-rendu favorable des *garanties d'harmonie et de liberté*, puis nouer des relations commerciales avec le *comptoir littéraire*, ensuite aviser aux moyens de donner de la consistance et de la régularité aux journaux et aux revues dont il avait essayé la publication nomade et intermittente à Genève, à Berne, à Vevey, à Langenthal, tantôt sous le titre de *Cri d'alarme de la jeunesse allemande*, et tantôt sous celui de la *Jeune Génération*. Enfin, et c'était le principal but du voyage de Weitling, il brûlait de faire éditer par Frœbel un impudent et sacrilége pamphlet, *l'Evangile du pauvre pécheur*. Ce n'est pas tout, il voulait recueillir des renseignements sur la manière de fabriquer le succès des livres, sur les stratagèmes usités pour faire en Allemagne la contrebande des imprimés et déjouer ou désarmer les censeurs, sur le tarif des annonces, sur le moyen d'obtenir des journalistes allemands des articles élogieux, et des libraires un concours empressé.

En tout temps Frœbel eût trouvé Weitling bien indiscret de lui demander à la fois tant de services gratuits et compromettants. Mais au mileu de la crise qui agitait le canton de Zurich, l'importunité dégénérait en véritable délation. Frœbel ne pouvait faire un pas de plus au devant des communistes, sans précipiter contre lui-même les colères sourdes ou patentes qu'il avait amassées. Aussi il n'épargnait rien pour faire renoncer Weitling à son projet de venir à Zurich. Tel qu'il le connaissait, remuant, fanatique, présomptueux, ce chef avoué du communisme devait, par sa présence, faire naître des tempêtes, et peut-être même, exciter dans les campagnes indignées

contre ses doctrines, un soulèvement pareil à celui de 1839. On se souvenait qu'à cette époque le peuple de Zurich avait mieux aimé recourir à l'extrémité d'une révolution que de permettre au docteur Strauss de s'asseoir dans l'unique chaire de théologie dogmatique de Zurich, et d'enseigner aux pasteurs eux-mêmes à considérer comme une fable l'origine divine du christianisme (1).

Frœbel avait bien jugé la situation, quand il conjurait Weitling de lui faire grâce de sa présence. Du reste, il lui adressait directement ou lui faisait transmettre tous les renseignements qu'un libraire radical de Zurich possède en maître sur les fraudes et les intrigues, à l'aide desquelles le commerce des livres prohibés se fait en Allemagne. Que Weitling veut-il de plus? Pourvu qu'il renonce à son voyage de Zurich, Frœbel n'a rien à lui refuser. Il lui donnera, s'il veut bien l'accepter, rendez-vous à Bade ; mais, au nom du ciel, de son propre intérêt, du succès de sa cause, par respect pour leur sympathie mutuelle et croissante, qu'il se garde de la plus intempestive et de la plus dangereuse des démarches. Frœbel écrit à Becker, espérant que le disciple aura quelque influence sur son maître (2) :

« 5 mars 1843.

« CHER AMI,

« ..... Si Weitling vient à Zurich, la police ne l'y laissera pas trois jours tranquille, soyez-en sûr. Qu'il évite, je l'en conjure, ce scandale, qui lui ferait du tort..... Des homme comme lui doivent éviter l'éclat. »

Becker, à son tour, pressait Weitling de ne pas « oublier que dans ce moment le sort de tout le pacte radical reposait sur Frœbel, et que prêcher le commu-

(1) Cette révolution religieuse a été racontée par M. Druey avec une impartialité louable. Voir son *Rapport au grand conseil du canton de Vaud par sa députation à la diète ordinaire de 1839 sur les affaires du canton de Zurich*. Lausanne, 1839.

(2) I, p. 61.

nisme pourrait amener une seconde *straussiade* (1). »

Mais Weitling n'est pas de ceux qui sacrifient à la crainte de troubles ou de scandales publics les desseins qu'ils croient favorables à leur vanité et à leur bourse. La chance d'une révolution dont il eût été l'occasion, sinon le héros, n'avait rien que d'attrayant pour lui. Confirmé plus que jamais dans sa résolution par les avertissements qu'il avait reçus, il fit à Zurich une entrée bruyante et un séjour provoquant, parcourut et harangua les clubs d'ouvriers, remit aux mains d'un imprimeur son manuscrit de l'*Evangile du pauvre pécheur*, s'occupa en un mot d'établir solidement, dans le canton de Zurich, la propagande du communisme. C'était trop braver le sentiment public. Les membres du conseil d'Etat, plus judicieux que leurs devanciers de 1839, reconnurent les symptômes d'une *straussiade* nouvelle, pour répéter la précieuse expression d'Auguste Becker. De peur d'avoir la main forcée par l'émotion populaire, s'ils tardaient davantage, ils ordonnèrent, le 9 juin 1843, de faire une perquisition chez l'imprimeur Hess. Ce complice de Weitling niait avoir reçu le manuscrit de l'*Evangile du pauvre pécheur*, au moment même où l'on saisissait dans son atelier plusieurs feuilles imprimées de ce pamphlet.

Weitling fut arrêté en même temps, et bientôt banni du canton, ainsi que les ouvriers allemands affiliés au club communiste de la ville. Le *Républicain suisse* cessa de paraître. Les radicaux profitaient du tumulte et de la diversion qu'il donnait aux conservateurs pour étouffer dans l'ombre l'enfant que Frœbel leur avait changé en nourrice.

Des papiers importants, des correspondances nouées avec les socialistes des plus pervers de la France et de l'Allemagne furent trouvés en la possession de Weitling. Le gouvernement de Zurich comprit son devoir. Il pensa qu'il était comptable envers toutes les nations civilisées des avertissements et des conseils contenus dans cette triste mais féconde découverte. Un homme d'un grand

(1) I, p. 62.

mérite, le conseiller d'Etat Bluntschli, fut chargé de présenter un rapport général sur les menées des communistes en Suisse, et sur leurs projets de bouleversement européen. Il dénonça, avec la gravité et la prévoyance d'un véritable homme d'Etat, les périls dont cette contagion menaçait l'ordre social. Mais la leçon ne fut pas entendue. Beaucoup de gens de bien continuèrent à mériter le compliment ironique qu'un des disciples de Weitling, Siegfried, avait adressé déjà à leur apathie confiante (1) : « Ignorer noblement nos doctrines, voilà leur manière actuelle. »

En même temps que les communistes établis en Suisse perdaient, par le bannissement de Weitling, leur chef le plus influent et le plus énergique, la propagande de la Jeune-Allemagne faisait une de ses plus précieuses conquêtes. Guillaume Marr partagea le sort de Weitling. Banni comme lui, il se réfugia à Lausanne, et se trouvant sans ressources, il se jeta pour vivre dans l'industrialisme révolutionnaire. Car il y a des gens pour qui le métier de démagogue est une carrière comme une autre, agréable à leur amour-propre effréné, et souvent lucrative.

(1) II, p. 42.

CHAPITRE VII.



Système de la Jeune-Allemagne.

Organisation publique et organisation secrète. — *Lemanbund.* — Fêtes des clubs. — 1843-44. Direction nouvelle imprimée à la propagande. — L'athéisme et l'anarchie érigés en système. — Changement apporté dans l'exercice du pouvoir occulte, le mode d'affiliation des initiés et la punition des traîtres. — Comité supérieur. — Signes de reconnaissance. — Comment les profanes sont attirés dans les clubs. — Organisation de l'enseignement et de l'éducation. — Anti-civilité. — Série des cours d'athéisme. Lectures préparatoires. — Conférences. — Sujets de discussion gradués. — L'ivresse, moyen d'exciter à l'éloquence. — Cours d'histoire sur la révolution française. — Méthode usitée pour insinuer l'athéisme. — Les ennemis de Dieu.

Nous avons dit que Guillaume Marr, dans ses Mémoires, chef-d'œuvre unique de perversité et de cynisme, revendique l'honneur d'avoir renouvelé l'esprit et la forme des clubs de la Jeune-Allemagne, et d'avoir fait faire des pas de géant ou plutôt de démon à la propagande, organisée avant son arrivée à Lausanne. En un mot, il se glorifie, en propres termes, d'avoir importé et pratiqué le premier dans ces écoles révolutionnaires la méthode la plus sûre pour enseigner aux ouvriers l'athéisme et pour leur souffler la passion de l'anarchie. Peut-être Guillaume Marr fait-il tort aux jeunes maîtres qui avaient professé cet art avant lui. Dœleke et Standau, pour ne citer que les principaux, le comprirent si promptement, et le secondèrent avec tant de zèle et de talent, qu'ils nous paraissent très capables d'avoir devancé ses leçons. Quoiqu'il ne diminue pas volontiers sa part de malfaisance (qu'on nous pardonne

ce néologisme, il est né de notre sujet), il convient que sans l'aide de Dœleke il n'aurait jamais réussi à faire faire tant de progrès à l'athéisme moderne.

S'il était possible, ce qui ne peut se concevoir, que ces insolents ennemis du monde moral triomphent un seul jour dans la société humaine subvertie de fond en comble, nous verrions les héros se disputer non-seulement le prix du combat, mais l'honneur d'avoir eu la part la plus grande aux trames qui auraient formé les combattants et préparé leur sinistre succès. Dœleke pourrait bien alors réclamer contre Guillaume Marr, et lui reprocher d'avoir usurpé sur ses titres d'infamie. Nous ne devancerons pas cette querelle, nous ne chercherons pas à distinguer lequel des coryphées de la Jeune-Allemagne a porté à la conscience de victimes sans défense les coups les plus prémédités et les plus meurtriers. Nous ne nous sommes pas chargés de peser avec la stricte rigueur d'un juge la responsabilité de tel ou tel individu. Si nous nous arrêtons si longtemps à peindre les corrupteurs de la Jeune-Allemagne, c'est que dans les traits de leur caractère, dans leurs menées, dans leurs discours, nous espérons saisir un type, une tactique, un système de démoralisation, qui ont déjà exercé dans notre pays trop d'empire et causé trop de ravage, sans qu'il se soit jamais présenté des occasions aussi favorables qu'en Suisse de les prendre sur le fait et de les démasquer. Pour l'enseignement que nous cherchons, la vérité générale suffit. Aussi, dans la suite de ce récit, nous accorderons souvent à l'auteur de la *Jeune-Allemagne en Suisse* la prédominance qu'il revendique. Que le lecteur n'en soit pas surpris ! Que les dignes acolytes de Guillaume Marr nous pardonnent de laisser parfois dans l'ombre leurs méfaits personnels ! Le médecin qui va étudier la peste dans un pays voisin, conduit par le désir d'en préserver, selon ses forces, ses compatriotes, se soucie peu du nom des vagabonds qui ont importé la contagion sur le théâtre de ses recherches. Son dessein est rempli pourvu qu'il ait appris à connaître, pour les révéler, les symptômes et les causes du fléau, ainsi que les modes de propagation qu'il affecte.

Lorsqu'en 1843 Marr fut affilié à la propagande secrète de la Jeune-Allemagne, cette entreprise de démoralisation publique ne laissait pas d'avoir reçu, principalement dans la Suisse française, une organisation savante et solide. Le *Lemanbund* existait. Quelques détails feront comprendre le sens de ce mot, et le but de l'institution révolutionnaire qu'il désigne.

Le 13 novembre 1842, dans une fête célébrée par le cercle de Genève, Standau proposa de réunir en une association générale tous les clubs de la Jeune-Allemagne disséminés dans les petites villes qui bordent le lac Léman. Ce projet devait accroître l'importance des meneurs, faciliter leurs relations mutuelles, séduire les profanes par l'attrait des grandes réunions et des fêtes. La proposition de Standau fut donc accueillie avec empressement. Les divers clubs nommèrent des délégués pour s'entendre à ce sujet, et le 8 janvier 1843, la confédération du Léman *(Lemanbund)* fut constituée solennellement à Morges.

Les fondateurs de cette ligue parodièrent l'organisation politique de la Suisse. A l'instar des trois cantons directeurs, qui, au terme du pacte de 1815, exerçaient alternativement la direction des affaires fédérales, il fut décidé que chacun des principaux clubs de la Jeune-Allemagne serait, à tour de rôle, constitué *vorort*, et chargé à ce titre de diriger la marche des affaires, d'entretenir la correspondance entre les clubs confédérés, de faire les propositions et les communications convenables. « Lausanne est maintenant vorort, écrivait Dœleke à Fein, » le 7 avril 1833, et comme je suis secrétaire du club, « ma chambre est le bureau de l'esprit public par excel- « lence (1). »

Il fut décidé qu'une caisse fédérale serait formée, et qu'on lèverait pour l'alimenter une contribution périodique sur les habitués des clubs. L'un des emplois de cette dîme fut de solder le souper que les délégués s'offraient le jour de la fête célébrée chaque année en

(1) II, p. 32.

l'honneur de la fondation du pacte d'anarchie. Mais ce privilége de banquet engendra les abus bacchiques qu'il est facile de supposer. Il fut supprimé à partir de 1845. Le précieux anniversaire continua cependant d'être arrosé de libations solennelles. Au jour dit, les délégués, musique en tête et portant chacun la bannière distinctive du club qu'il représentait, faisaient une entrée triomphale dans la ville choisie pour le rendez-vous. La fête qui eut lieu à Nyon brilla d'un vif éclat. Des guirlandes de fleurs, des festons, des transparents symboliques ornaient la salle du festin. Les chants révolutionnaires, les discours, les toasts se succédèrent pendant de longues heures. Les orateurs avaient soin d'imiter, jusque dans les moindres détails, le cérémonial usité pour l'ouverture de la Diète helvétique. Le représentant du club directeur offraient aux délégués le salut confédéral, selon le protocole suivi par le chef du véritable vorort.

Cette singerie des institutions et des mœurs politiques d'un peuple respectable semble au premier abord un jeu puéril, plus qu'indiscret et sans portée. Il va sans dire que les meneurs du *Lemanbund*, et notamment Standau, n'étaient pas si scrupuleux et si délicats, on a pu déjà le remarquer, que de renoncer par égard pour la nation leur hôtesse à une contrefaçon, fût-elle outrageante, s'ils la croyaient utile à leurs desseins. A ce point de vue de la tactique et de la propagande, le seul qui dirigeât leur conduite, cette parodie minutieuse de la Confédération helvétique n'était pas malhabile. La satisfaction d'amour-propre et le plaisir que la jeunesse lettrée, travaillée de trop bonne heure de l'ambition politique, se procure en jouant, dans des réunions formées tout exprès, à la délibération et aux orages législatifs, au scrutin et à la sonnette parlementaires, les grands enfants de la Jeune-Allemagne les savouraient avec délices. Etre membre, non pas seulement d'un club isolé, mais d'une association organisée sur le modèle de la Confédération suisse, quelle joie! Se dire que l'on sera peut-être choisi pour représenter en public, dans un jour solennel, le cercle que l'on fréquente, quel sujet d'orgueil! Il n'appartient

qu'aux philosophes éprouvés (le nombre en est petit) de dédaigner l'honneur de porter le drapeau de son club dans un cortége populaire, au son de la grosse caisse, au grand ébahissement des passants, que dis-je? sous les yeux des femmes attirées par l'éclat de la cérémonie!

Les fondateurs du *Lemanbund* méprisaient peut-être pour leur propre compte ces puérilités; mais ils en avaient compris l'influence séductrice. En effet, les coutumes, les dignités, le protocole imités de la constitution fédérale de la Suisse attiraient comme un nouvel appât et retenaient dans les clubs de la Jeune-Allemagne nombre d'esprits frivoles et vaniteux. Ceux-ci ignoraient le secret des fêtes du *Lemanbund*, de même que tous les autres mystères de la Jeune-Allemagne. Tandis que la foule des dupes s'amusait aux bagatelles des promenades, des félicitations et des toasts, les meneurs s'échappaient, et, réunis dans quelque salle écartée, ils traitaient les affaires sérieuses de la propagande. Chacun d'eux avait pris soin de faire choisir comme délégués du club qu'il dirigeait l'élite des profanes, ceux qui donnaient les plus belles espérances de dépravation et déjà se montraient dignes d'être admis à l'affiliation secrète. Les réunions générales du *Lemanbund* avaient donc cet avantage particulier, de se prêter à la présentation occulte des candidats, de fournir aux chefs l'occasion d'inspecter leur armée, de renouveler leur cadre et de former pour l'année courante une sorte de tableau d'avancement.

Marr reconnut tout d'abord combien l'idée du *Lemanbund* était heureuse. Il rendit hommage à l'invention de Standau. Mais les opinions des meneurs ne lui semblèrent pas à la hauteur des moyens dont ils disposaient. Leurs idées révolutionnaires étaient, à ses yeux, mesquines, timides, dénuées de génie et de grandeur. Le mode de recrutement et le système d'enseignement qu'ils pratiquaient, quoique judicieux et habiles, lui parurent susceptibles de perfectionnements notables.

La propagande était animée de l'esprit révolutionnaire; mais, pour reproduire ses propres expressions dont l'impudence, quoique affectée, a vraimeut un grand

air d'originalité, « elle manquait de principes et d'énergie. La Jeune-Allemagne faisait bon marché de la vie des rois. Elle rêvait complot, invasion de l'Allemagne à main armée, unité de la patrie. Ainsi le patriotisme trottait dans toutes les têtes... L'œuvre de la nouvelle philosophie avait à peine lui en Suisse. Personne n'avait dépassé le docteur Strauss. Personne ne s'était encore avisé de se vouer à l'émancipation totale de l'homme, à la dissolution raisonnée de tous les liens, de toutes entraves extérieures et intérieures. »

Si Dœleke n'avait pas eu le génie d'inventer ce système de guerre sociale, il en comprit du moins la portée et s'empressa de l'adopter dès qu'il le connut. La propagation de l'athéisme lui parut le plus sûr moyen de faire table rase dans la conscience humaine, de bouleverser la nature morale et de préparer les voies à la véritable éducation du peuple, qui consiste avant tout, selon Guillaume Marr, à le « débarrasser sans retour du fatras des pré« jugés sociaux et des absurdités monacales et ecclésias« tiques. » Ce qui revient, en d'autres termes, à prétendre effacer de son esprit et de son cœur toute trace de religion.

Aux yeux de ces philosophes du mal qui s'attaquaient à Dieu, les princes et les rois n'étaient plus que des personnages secondaires, indignes de leurs coups. L'assassinat des puissants de la terre leur semblait une entreprise non pas odieuse ni coupable, tant s'en faut, mais mesquine et inefficace. Les conspirations qui se proposent un résultat borné et défini les intéressaient peu, quoiqu'ils se tinssent prêts à profiter des révolutions qui pourraient survenir chez les peuples voisins et surtout en France. La nouvelle Jeune-Allemagne avait fait vœu d'empoisonner de ses leçons les jeunes ouvriers voyageant en Suisse. Elle exécuta sa résolution avec la persévérance et l'astuce d'un Castaing.

En même temps qu'elle modifiait ses tendances, la Jeune-Allemagne changea son organisation mystérieuse. Vaste école de démoralisation, elle pouvait se passer des formes et des allures dictatoriales des anciennes sociétés

secrètes. Les statuts de ces conspirations permanentes avaient été modelés avec plus ou moins de servilisme sur le pàtron de l'ancienne charbonnerie. Leur objet commun était de faire des affiliés autant d'esclaves, autant de bras passifs enchaînés, sous les menaces les plus terribles, aux volontés souveraines d'un ou de plusieurs tyrans masqués. Cet assujettissement absolu au mot d'ordre et au signal donné, utile aux fanatiques présomptueux qui méditent de renverser en un tour de main les gouvernements et les sociétés, n'était pas nécessaire aux meneurs de la Jeune-Allemagne. Ils travaillaient, il est vrai, aux mêmes résultats, mais par des moyens plus vastes, plus réfléchis, moins soudains. Ils pensèrent que le gouvernement des sociétés secrètes doit, si l'on veut qu'il prospère, changer de mode selon les mœurs et la disposition des esprits, de même que le gouvernement régulier des nations. Le despotisme, s'étaient-ils dits, est une forme surannée, antipathique à l'éducation de notre temps, incompatible avec la demi-science, les prétentions de toute sorte et l'impatience du commandement, qui sont les traits généraux de notre état de civilisation.

Cette vue ne manque ni de profondeur, ni de justesse. Les politiques de la Jeune-Allemagne surent l'exploiter avec une habileté formidable. Autant les démagogues formés à l'école du vieux carbonarisme s'étaient attachés à faire peser leur pouvoir sur leurs affidés et à le rendre terrible, autant les chefs de la Jeune-Allemagne furent jaloux d'alléger le poids de leur influence; autant ils s'étudièrent à la dissimuler sous l'apparence de la modestie, de l'égalité, de la bienveillance. Ils avaient compris que le plus sûr moyen de propager leurs desseins et d'enrôler des recrues nombreuses, ce n'était pas d'exiger que leurs complices abdiquassent leur libre arbitre. De nos jours, les fanatiques et les ambitieux sont rares, qui consentent, même pour un temps, à sacrifier leur liberté à la souveraineté du but, et à se faire ainsi les instruments absolument passifs du coup de main qui doit assouvir leurs passions.

Il est plus facile de pervertir la volonté que de la sup-

primer. Les développements inouïs que la vanité et le besoin d'être adulés ont pris dans les mœurs contemporaines secondent le suborneur. Lorsqu'il réussit, le succès qu'il obtient pousse des racines profondes et durables. Celui qui par le crime d'une éducation monstrueuse a été dépouillé de ses sentiments honnêtes et manque de toute règle religieuse pour se conduire, que peut-il devenir, si ce n'est le jouet des méchants qui auront le talent de flatter ses vices? Ainsi, pour dédaigner les traditions despotiques des anciennes sociétés secrètes, les nouveaux maîtres de la Jeune-Allemagne n'étaient que plus certains de captiver les masses et de les faire mouvoir à leur guise, dès que les circonstances deviendraient propices à leur goût de domination et à leur besoin de mal faire.

Cependant, s'ils n'avaient pas besoin d'user d'autant de mystère, de tyrannie et de menaces que leurs devanciers et leurs émules des conspirations à jour dit, les chefs de la Jeune-Allemagne étaient trop habiles et trop prudents pour travailler au grand jour, et pour révéler au premier ouvrier qui mettait le pied dans leurs clubs le but de leurs manœuvres. Aussitôt que la propagande eut pris résolument pour mot d'ordre l'athéisme et l'anarchie, la prudence conseilla de trancher plus net la séparation qui avait toujours existé dans l'association primitive entre les initiés et les profanes.

Avant que Guillaume Marr eût introduit ses réformes, lorsque les membres de la propagande secrète éprouvaient le besoin de se recruter, ils s'ouvraient à leurs risques et périls aux habitués des cercles qui leur paraissaient les mieux préparés à recevoir cette confidence, et les plus disposés à y faire honneur. Cette façon de procéder parut aux novateurs trop directe et par cela même dangereuse. Ainsi faite à l'aventure, la révélation pouvait tomber dans l'oreille d'un espion. Désormais il fut enjoint à la propagande secrète de ne plus faire le premier pas au devant des aspirants. Ce fut l'affaire des meneurs de pressentir habilement les dispositions des clubistes les plus assidus et les plus passionnés, de faire

naître en eux, ou d'entretenir en l'excitant, le désir d'être affilié à une œuvre mystérieuse. Lorsqu'à l'aide d'un espionnage soigneusement organisé, on s'était assuré que le candidat désirable n'était pas un faux frère, alors on lui divulguait la constitution secrète de la Jeune-Allemagne. Il était initié aux mystères aussitôt qu'averti de leur existence.

Les chefs dont nous avons dépeint le caractère étaient sceptiques au fond, très-enclins à saisir le côté risible des choses, et quelques-uns même, hors de leurs clubs, se piquaient d'une certaine élégance de manières. Par nature ils répugnaient donc au cérémonial, tour à tour grotesque et révoltant, usité dans l'ancienne charbonnerie, pour la réception des *bons cousins*. Ils n'auraient pas su garder le sérieux convenable, s'il leur avait fallu présider à des épreuves ridicules ; et leurs nerfs délicats eussent trop souffert à la vue de l'adepte mis en croix et marqué de stigmates symboliques soit sur les bras, soit sur la mamelle gauche, tandis que les deux traîtres de comédie, tout barbouillés de sang, simulaient des cris de douleur et de rage, au milieu des membres de la vente, appuyant sur le cœur et sur la tête du récipiendaire leurs hachettes et leurs poignards, et le menaçant de punir son parjure par les derniers raffinements de la cruauté. D'ailleurs ces parades repoussantes manqueraient aujourd'hui leur effet. La pièce est trop connue (1). Le nombre diminue des gens assez hébétés par je ne sais quelle manie contagieuse pour vouloir rechercher et subir ces horreurs niaises et dégradantes.

Cependant le goût des aventures, l'amour de l'imprévu et du romanesque, loin de diminuer, grandissent au spectacle des révolutions. Après avoir inventé les pompes extérieures du *Lemanbund* pour séduire la foule des profanes, nos profonds connaisseurs du cœur humain n'eurent garde de sevrer de toute intrigue occulte, de toute

(1) *Voyez* Constitution et organisation des carbonari, ou documents exacts sur tout ce qui concerne l'existence, l'origine et le but de cette société secrète, par Saint-Edme, 1821

épreuve émouvante les adeptes de l'affiliation secrète. La Jeune-Allemagne conserva donc l'usage de soumettre le récipiendaire à quelques cérémonies. On le conduisait les yeux bandés au bord d'un torrent impétueux. On faisait autour de lui quelque tapage nocturne dans un site retiré ou dans le fond d'une cave. On l'interrogeait avec un appareil mélodramatique. On cherchait à l'impressionner vivement afin de le pénétrer de l'importance des engagements qu'il allait prendre. Mais c'était une vraie pastorale auprès du rite druidique des anciens carbonari. Plus de sang pris à l'abattoir et répandu autour de lui; plus de ciseaux ni de fers rouges pour le tatouer. A peine quelque poignard était-il promené devant ses yeux par respect pour les traditions des ancêtres. On lui faisait entrevoir, il est vrai, les plus terribles châtiments pour le cas où il livrerait les mystères de l'anarchie. Mais il n'était pas tenu de dévouer lui-même sa trahison au dernier supplice, pas cette formule atroce que l'adepte de la charbonnerie prononçait devant la vente assemblée : « Je « consens, si j'ai le malheur de devenir parjure à mes « serments, à ce que mon ventre soit ouvert de mon vi- « vant, que mon cœur et mes entrailles soient arrachés et « brûlés, que mes membres soient coupés et dispersés, « et mon corps privé de sépulture. »

Au milieu de tant de causes de douleur et de honte, nous avons à nous féliciter que la sécurité individuelle ait fait de nos jours des progrès éclatants. L'on citerait à peine quelques exemples contemporains de vendetta exercée sur un transfuge par la vengeance de ses complices trahis. Quel exemple plus frappant de ce fait pourrait-on imaginer, si ce n'est la scène qui se passa dans le palais du Luxembourg, dans les premiers jours de la révolution de Février 1848! L'ordre social est bouleversé, et ne semble plus exister que par tolérance. Les conspirateurs de la veille sont devenus les édiles et les magistrats du jour. Ils peuvent croire que tout leur est permis. L'espion qui les a vendus gît sans défense entre leurs mains; les preuves écrites de sa longue trahison sont sous leurs yeux. Assemblés pour le punir, ils ont eu soin d'apporter des pis-

tolets et du poison, afin de choisir à leur aise le genre de supplice qu'ils lui infligeront. Cependant aucun de ces francs-juges, tout enflammés qu'ils sont de la double ivresse du vin et de la victoire, n'ose commettre ni commander le meurtre. Tant la vie humaine a conquis et conservé de prestige, même devant la colère des plus audacieux, même devant leur dictature fortuite et en apparence absolue ! Tant les lois des peuples civilisés demeurent redoutables, alors que les circonstances les plus extraordinaires semblent les avoir effacées et invitent à n'en plus tenir compte ! Aussi la Jeune-Allemagne, de peur de menacer en vain, n'avait-elle pas résolu de se venger par l'assassinat des initiés qui l'auraient trahie. Elle leur destinait une peine moins dangereuse pour celui qui l'inflige, plus expédiente et partant plus redoutée de celui qu'elle peut atteindre. On eût renouvelé, en haine du parjure, le supplice païen de l'interdiction de l'eau et du feu. L'anathème qu'il aurait subi l'eût marqué publiquement comme un infâme ; les accusations les plus odieuses l'eussent poursuivi partout. La calomnie contre lui devenait chose requise. Il n'eût pas trouvé un maître qui consentît à l'employer, pas un ouvrier qui voulût travailler à côté de lui. Au besoin, on eût employé contre ce pestiféré même la police. Un ouvrier allemand, personnage peu recommandable, du reste, déserteur de la légion étrangère au service de la France, aventurier de profession, avait ouvert les yeux de la police de Fribourg sur les tendances des clubs de Jeunes-Allemands établis dans cette ville. Quoiqu'il ne fût pas, si je ne me trompe, initié aux mystères de la propagande, et que ses révélations, par conséquent, n'eussent été qu'incomplètes et superficielles, les meneurs voulurent faire un exemple en sa personne. Aussitôt désigné de ville en ville, d'atelier en atelier, à la persécution et aux délations de tous les clubs, il fut enfermé dans un cercle infranchissable d'avanies et de souffrances. On le réduisit à une détresse profonde.

Guillaume Marr semble n'avoir pas perdu la mémoire de cette vengeance impitoyable, qu'il avait inventée ou perfectionnée lui-même. Nous l'avons dit déjà : ses mé-

moires n'ont pas livré les derniers secrets de la Jeune-Allemagne. C'est le triomphe de son habileté littéraire d'avoir su allier l'excès de la forfanterie avec la réserve d'un complice fidèle à ses serments et à ses intérêts de parti. Le caractère particulier de son livre en fait précisément la valeur historique. Les confessions d'un conspirateur qui se repent de ses méfaits ou se venge de ses mésaventures peuvent avoir plus de piquant dans leur abandon et leur nudité absolue; mais ces expiations et ces représailles sont suspectes d'exagération. Si elles flattent l'animosité des partis, la critique historique ne les accueille pas sans défiance. Les réticences de Guillaume Marr font au contraire de son livre un document digne de foi.

Au-dessus de la propagande secrète planait un comité supérieur dans lequel nul initié n'était admis, à moins d'avoir mérité le suffrage unanime de Dœleke, de Standau, de Marr et d'un ouvrier quelconque que ces messieurs s'adjoignaient pour servir d'appeau et pour attirer les camarades. Comme il était interdit à tous les chefs de clubs de conserver aucune liste écrite des affiliés, et qu'à part la fête annuelle du *Lemanbund*, les membres de la Jeune-Allemagne, disséminés dans toute la Suisse, n'avaient pas d'occasion d'apercevoir le lien qui les unissait, des insignes et des mots de ralliement étaient convenus entre eux pour leur permettre de se reconnaître. En voyage, chacun d'eux portait une feuille de lierre à la boutonnière ou au chapeau. Ils *topaient* en se donnant la main gauche et en la secouant légèrement trois fois. On les habituait aussi à une façon particulière de prononcer certains mots.

L'un des soins principaux des membres de l'association secrète, et la pensée constante du comité supérieur tendaient à introduire l'unité dans l'esprit des ouvriers, et à entretenir parmi eux un zèle furieux de propagande. Telle fut la dextérité des meneurs que, sans recourir à des ordres exprès, ils disposaient à leur guise des démarches des clubistes, les faisaient aller et venir à travers la Suisse, errer ou séjourner dans les plus petites villes et

jusque dans les bourgs, selon l'intérêt de la propagande. Chaque disciple de Dœleke et de ses acolytes, dès qu'il avait reçu les premiers éléments de ce nouvel enseignement mutuel, était destiné, même à son insu, à remplir le rôle de moniteur auprès de ses confrères du même état. Les chefs de l'association secrète avaient soin de poster dans les plus petites bourgades fréquentées par les ouvriers allemands, sinon dans tous les ateliers, au moins un affidé de chaque profession, capable d'endoctriner ses camarades et de recruter parmi eux des séides et des contribuables. C'est dans cette vue qu'un des propagandistes, Hermann, écrivait à Dœleke (1) :

« Rolle, 10 avril 1843.

« Il serait très-important que nous eussions ici un ferblantier ; il y a dans notre ville plusieurs ouvriers de ce métier, et pas un ne vient au club. Peut-être y aurait-il moyen de les attirer. Envoie-moi donc tout de suite Bothner, ou à son défaut un autre ferblantier. J'ai trouvé de l'ouvrage. On peut aussi nous envoyer des selliers. »

Une fois qu'il avait mis le pied dans le club, le novice était choyé et comblé d'attentions et de caresses hypocrites par les meneurs. C'est une des insolentes maximes de Guillaume Marr que, pour acquérir de l'influence sur les ouvriers, il ne faut pas se borner à fraterniser avec eux dans les cérémonies publiques, dans les fêtes d'apparat, mais aussi dans la vie commune, dans le commerce de tous les jours.

On se souvient que pour mieux endormir la vigilance de leurs victimes, Dœleke et Marr avaient recours à un déguisement, et qu'ils se présentaient dans les clubs en vrais comédiens, sous le costume d'ouvriers. Marr cherche, à travers ses récits, à se faire passer pour un homme charmant, cavalier accompli, un vrai don Juan d'estaminet. Il laisse entendre qu'il lui en coûta beaucoup de sacrifier, à ce qu'il pensait être ses intérêts de démagogue, l'élégance de ses habitudes, et d'échanger contre une

(1) II, p. 19.

blouse de travail la distinction de son paletot râpé. — De quelles vanités misérables ne sont-ils pas pétris, ces cyniques qui affectent de ne plus sentir aucun opprobre!

Ce n'était pas assez que de surprendre la confiance des ouvriers par une camaraderie et une bienveillance menteuses. Il importait surtout d'éloigner d'eux les honnêtes gens qui auraient pu, grâce à l'autorité de leur talent et de leur vertu, combattre les leçons dépravantes de la propagande secrète. Aussi, pour habituer les clubistes à n'avoir de déférence envers personne, pour enhardir les ouvriers toujours timides (c'est une observation de Guillaume Marr), lorsqu'ils sont en présence des savants, c'est-à-dire de ceux qui ne portent pas la blouse, la propagande leur faisait une loi de tutoyer tout le monde, et de n'avoir égard ni à la notabilité, ni à l'âge, ni au mérite personnel de leurs interlocuteurs, quels qu'ils fussent.

Une anecdote fera connaître avec quel acharnement la propagande secrète de la Jeune-Allemagne s'étudiait à extirper de l'âme de ses disciples tout sentiment de déférence, de respect et de gratitude. Dieu merci! la chose est mal aisée, car Dœleke n'avait pas réussi à dénaturer complétement ses élèves. Lorsqu'il dut quitter Lausanne pour aller exercer au gymnase de La Chaux-de-Fonds les fonctions de professeur d'allemand, les habitués du cercle qu'il abandonnait résolurent de lui offrir un souvenir et un témoignage de reconnaissance. Ils se cotisèrent pour acheter je ne sais quelle pièce d'argenterie. Becker et Kulmann eussent ramassé ce cadeau en se frottant les mains; mais Dœleke savait sacrifier un petit profit et une jouissance d'amour-propre au désir de donner à ses disciples récalcitrants une leçon durable. Pour mieux les pénétrer de ses théories sur le devoir de l'ingratitude, il se présenta lui-même en holocauste. Lorsque, la veille de son départ, les clubistes de Lausanne lui apportèrent le présent qu'ils avaient préparé: « Qu'ai-je donc fait, s'écria-t-il avec colère, pour mériter un pareil affront, une pareille avanie de votre part? » et il continua avec

tant d'âpreté et d'ironie, que les larmes en vinrent aux yeux des pauvres ouvriers. Marr était présent : plus fatigué qu'attendri par cette scène, il pressa Dœleke d'être indulgent et d'accepter *ce malheureux bocal.* C'est ainsi que dans son livre il désigne ce tribut touchant d'un élan de reconnaissance assurément fort mal placée. Dœleke fut inexorable, et joua jusqu'au bout son rôle. Une fois rentrés dans la coulisse, les deux acteurs durent se divertir aux dépens de leurs dupes. On trouvera peut-être, observe Guillaume Marr, l'austérité de Dœleke un peu exagérée ; « mais de telles exagérations, ajoute-t-il, « sont nécessaires lorsque l'on veut faire de l'effet sur les « masses. »

Les meneurs de la Jeune-Allemagne avaient trop de sens pour imaginer que l'obligation de se tutoyer au hasard suppléât le moins du monde à la fraternité véritable ou la fît naître. Ils s'en souciaient du reste infiniment peu, mais ils savaient que lorsque cette caresse du langage n'est pas l'expression spontanée d'une affection réciproque, elle dégénère en affectation malséante et incommode, en négation odieuse des instincts polis et discrets que la sociabilité développe en nous, et dont elle nous fait une seconde nature. Un homme qui se respecte craint de blesser ceux qu'il approche, plus qu'il n'est offensé lui-même par l'excès d'une familiarité intempérante et banale : nos roués le voulaient ainsi. En proscrivant des assemblées de la Jeune-Allemagne l'observance des premiers éléments de la civilité usuelle, ils comptaient embarrasser tout d'abord et dégoûter bientôt les citoyens bien intentionnés, s'ils avaient été tentés de venir jusque dans les clubs leur disputer la proie dévouée à l'athéisme et à l'anarchie.

Avant d'être admis aux cours supérieurs de cet enseignement abominable, les clubistes étaient amenés peu à peu à lire une série de livres, gradués systématiquement. On leur mettait d'abord entre les mains le drame des Jeunes Filles allemandes, par Harro Harring ; ouvrage assez médiocre, si nous en croyons Guillaume Marr, mais tout empreint de sensualité, et tellement pro-

pre à surexciter l'imagination des lecteurs novices, que la propagande fit faire aux dépens des clubs une édition nouvelle de ce mauvais livre. Comme l'idée et le sentiment de la patrie étaient proscrits par la Jeune-Allemagne, on avisait à étouffer sous le ridicule dans l'âme des candidats ce foyer de dignité et de dévouement. Pour obtenir ce beau résultat, les chefs de clubs faisaient lire à haute voix et commenter avec force bouffonneries un pamphlet, le *Michel allemand*, écrit en dérision du patriotisme. Lorsque les sens du jeune humanitaire avaient été troublés, et ses meilleurs instincts flétris, le terrain était préparé, le sillon ouvert. Il ne s'agissait plus que d'y semer à pleines mains la passion révolutionnaire. La saison était venue de mettre sous les yeux de l'adepte effervescent, et de lui expliquer avec art des épisodes choisis soit dans les annales de la révolution française, soit dans l'*Histoire de Dix ans* de Louis Blanc. Enfin, à ces études préparatoires succédait l'initiation au grand œuvre de l'athéisme moderne, c'est-à-dire la lecture de la *Religion nouvelle* de Frédéric Feuerbach. Après cette dernière épreuve, le disciple de la Jeune-Allemagne avait dépouillé le vieil homme, pour parler comme Guillaume Marr, qui ne manque jamais l'occasion de blasphémer.

Les organisateurs de ces académies révolutionnaires n'avaient oublié aucune des ressources de l'enseignement. Des conférences auxquelles les ouvriers étaient sollicités de prendre part, et des cours donnés par les professeurs émérites, confirmaient l'impression de ces lectures délétères.

Les questions traitées dans les conférences étaient graduées comme la série des livres recommandés par la propagande. Les présidents de clubs choisissaient les thèmes de discussion. Les membres de la propagande les étudiaient à l'avance et les développaient dans l'assemblée du club. Puis une controverse générale s'élevait; tous les assistants étaient invités à y prendre part. Les présidents de clubs, avant de fixer le programme des conférences, prenaient en considération les dispositions des auditeurs, la durée et les succès des études qu'ils

avaient faites dans les classes de la Jeune-Allemagne. Ainsi L. Bar, chef du club de Berne, écrivait à Standau (1) :

« Le 5 mai 1845.

« Comme il y a maintenant dans notre club beaucoup de membres qui arrivent directement d'Allemagne, il ne faut pas encore leur poser des questions trop élevées, comme celle de savoir si la république est préférable à la monarchie. Il ne faut absolument pas commencer par de pareilles questions. Je crois que tu dois choisir des questions relatives à la position fâcheuse dans laquelle se trouvent les ouvriers, en insistant spécialement contre les droits de la maîtrise. Il y aura là de quoi les échauffer. »

Aux clubistes plus avancés et qui avaient déjà pratiqué les clubs établis en Suisse, on proposait les questions suivantes : Qu'est-ce que la liberté ? Quel est l'état de l'Allemagne ? Le progrès, par des voies légales, peut-il conduire au but ? Et les professeurs enseignaient à répondre : Pour être libre, il faut que l'homme se débarrasse des liens intérieurs qui le retiennent (conscience, morale, principes religieux). Il faut poursuivre le progrès par les voies illégales. Il faut entièrement changer l'ordre social, religieux et politique en Allemagne et en Europe.

Cependant, avec quelque habileté que les questions fussent choisies, les discussions languissaient souvent, faute de parleurs aguerris. Avant de devenir, sous l'excitation de leurs maîtres, des foudres d'orgueil et d'insolence, les clubistes de la Jeune-Allemagne n'osaient guère prendre la parole en public. Cette timidité qui s'empare de l'honnête homme au moment où il veut communiquer sa pensée à une foule assemblée, n'a rien que de naturel et de louable ; elle témoigne que l'esprit a sa pudeur. Les grands et vrais orateurs, ceux qui ne cèdent pas au désir des applaudissements, mais à l'obsession de leur conscience, ne réussissent jamais à s'approcher de la tri-

(1) II, p. 20.

bune sans effroi : tant ils redoutent d'être inférieurs par l'expression au sentiment qui les possède. Chez un homme de mœurs simples et d'éducation naïve, la répugnance à parler en public n'est qu'un effet de modestie et une garantie de bon sens. Les propagandistes de la Jeune-Allemagne ne pensaient pas ainsi. Il n'est pas de moyen qu'ils n'employassent pour délier la langue des jeunes clubistes et pour leur souffler l'impudence oratoire, afin de les rendre impénétrables à toute influence honnête sous la double cuirasse d'une grossièreté et d'une effronterie acquises. On cherchait à les exciter par l'amour-propre, à leur persuader que, sans avoir beaucoup ou convenablement étudié, ils en savaient autant que les plus doctes et les meilleurs esprits. « Le peuple français n'avait pas étudié non plus, leur disait Guillaume Marr, et toutefois il a secoué nos édifices politiques comme feu M. Samson la maison des Philistins. Ce qui en est résulté n'a pas été déjà si mauvais. »

Si ces excitations étaient inefficaces, les corrupteurs n'hésitaient pas à noyer dans le vin la timidité des jeunes membres. Un des propagandistes, dans la lettre suivante, adressée à Dœleke, recommande l'ivresse comme une excellente préparation à l'éloquence :

« Lausanne (sans date).

« Il s'écoule ordinairement des mois avant que les nouveaux membres se croient en droit de placer un mot dans une discussion publique. En attendant, les anciens membres s'en vont, et le club en vient à mourir peu à peu. C'est là un grand mal, et le moyen d'y parer, c'est d'injecter un peu de courage aux jeunes membres. Pour cela, il faut organiser des promenades, faire boire quelques verres de vin, et alors les manifestations se feront plus librement. Cette étincelle une fois allumée, le courage vient ensuite de lui-même, et on exprime librement son opinion. »

Les professeurs attitrés insinuaient peu à peu dans l'esprit des clubistes les paradoxes les plus violents, afin de les préparer, selon l'occasion, aux résolutions les plus

extrêmes. En 1844, Marr donna au club de Lausanne deux leçons par semaine sur ce qu'il appelait les questions du temps présent. Il lut et commenta *la Religion de l'avenir*, par F. Feuerbach, *les Tendances libérales*, par Edgard Bauer, *les Secrets européens*, *Prince et ministre*, etc. La propagande la Jeune-Allemagne se tenait au courant de tous les libelles démagogiques qui paraissaient en Europe et particulièrement en France. Elle n'était pas moins avide que les bibliophiles communistes de tous les pamphlets mélodramatiques écrits en haine de la société élégante et jolie, par des écrivains sybarytes qui versent sur la misère publique des larmes mercenaires, ainsi que les pleureuses aux convois des anciens, et se font de la souffrance d'autrui l'aliment de leur luxure et de leur faste insolent. Les livres trop excentriques et trop compromettants, tels que la *Critique de l'Eglise et de l'Etat*, par Edgard Bauer, étaient mis en dépôt entre les mains des clubistes les plus capables. Ils se chargeaient de les soustraire aux perquisitions de la police et de ne les communiquer qu'à leurs condisciples les plus avancés.

Parmi tous les sujets d'enseignement et d'amplification démagogique, il n'en est pas de plus fécond, de plus entraînant, au gré des professeurs de la Jeune-Allemagne, que l'histoire de la Révolution française. Aucun thème, selon Marr, n'offre plus de ressources à la propagande envisagée au point de vue politique, social et religieux. Dœleke partageait cette opinion. « Dieu soit loué, écrivait-il (1) à Standau le 21 janvier 1843, nous avons maintenant à Lausanne un excellent local pour le club, cinq grandes chambres. Nous serons ainsi chez nous, et nous pourrons traiter à notre aise la lecture des journaux, l'histoire de la Révolution française et toutes nos autres *manœuvres*. »

Voici quelques échantillons des moralités que Guillaume Marr s'exerçait à tirer de ces leçons artificieuses si justement qualifiées par Dœleke : « Dix vrais démocrates pèsent plus dans la balance de l'histoire que cent phra-

(1) II, p. 46.

seurs qui ne vont pas au-delà du radicalisme politique. Babeuf, le premier homme, l'Adam social, a eu plus d'influence sur la société que Robespierre, dont l'esprit planait sur l'Océan, tandis que Babeuf en creusa les profondeurs. » On voit que si la Jeune-Allemagne répugnait à enseigner, comme les communistes, l'abolition du principe de la propriété, ses docteurs savaient honorer les ennemis des riches et des propriétaires. Il est vrai qu'aux yeux de ces athées, Robespierre avait commis une faute impardonnable. « La véritable réaction, continuait notre professeur d'histoire et de morale, date du jour où Robespierre fit au principe conservateur cette sotte concession de restaurer l'idée de l'Etre suprême. Voilà pourquoi il nous est impossible de considérer comme un grand homme, dans toute l'acception de ce mot, Robespierre, l'auteur d'une pareille petitesse. » Ainsi, pour rendre un plus éclatant hommage à l'athéisme, Marr ne craignait pas parfois d'abaisser le héros révolutionnaire dont il avait emprunté le surnom comme un titre d'honneur.

La méthode suivie par les professeurs de la Jeune-Allemagne était à l'unisson de leur doctrine. L'homme ne se laisse pas facilement dépraver de fond en comble. Il redoute l'approche de l'instituteur pervers qui se vante de lui dérober ses notions religieuses. Il en sent le prix lorsqu'on veut les lui enlever sans retour. Exposés d'un ton doctoral, ordonnés selon un programme patent, les principes de l'athéisme et de l'anarchie risquaient de soulever la défiance et la répulsion des auditeurs, à quelque stage corrupteur qu'ils eussent été soumis par précaution. Aussi, loin de se grandir, loin d'affecter aucune supériorité sur ses disciples, loin de prétendre imposer ses idées à qui que ce fût, Marr donnait à ces leçons la forme et le style d'un entretien familier, trivial même. Il commençait par rappeler aux clubistes qu'ils devaient mépriser toute autorité, n'avoir foi ni en rien ni en personne, pas plus en lui qu'en tout autre.

Après s'être ainsi défendu de vouloir exercer la moindre pression sur l'opinion d'autrui, le fourbe demandait la

permission d'exposer les raisons personnelles qu'il avait, lui, pauvre hère, ignorant et obscur, de ne pas croire en Dieu. Ainsi, ce n'est point à l'aide d'une négation hardie, par la grand'route de l'athéisme, pour ainsi dire, en plein jour et à force ouverte, c'est en suivant des voies détournées, la nuit, par escalade, qu'il consommait ses sacriléges. Il savait prendre un ton patelin pour enlacer ses auditeurs sous les sophismes les plus captieux de la philosophie néo-hégélienne. S'interrompant de temps en temps pour endormir les derniers scrupules de ses auditeurs, il leur disait, par exemple : « Pourquoi hésitez-vous à m'entendre ? Je ne vous demande pas de me croire; écoutez-moi par curiosité. Si Dieu existe, ce ne sont pas mes paroles qui le renverseront. » Ainsi dépouillées de tout appareil pédantesque, et grâce à leur apparence inoffensive, les doctrines contre nature professées par la Jeune-Allemagne se glissaient en rampant dans ces esprits déjà affaiblis et gâtés par des corrupteurs savants.

Les chefs de la propagande usurpaient ainsi sur leurs dupes une autorité sans limites ; on les consultait sur des cas de conscience. Il semble que Dœleke ait voulu parodier le rôle d'un confesseur ; c'est à lui que Hoffmann adressait les aveux qu'on va lire (1) :

« Sainte-Croix, 30 janvier 1845.

« Heureusement j'en ai fini avec mes doutes religieux. De temps en temps il me revient quelques petits nuages, mais la raison les dissipe bientôt ; j'avance avec des bottes de sept lieues... Que m'importe une autre vie en dehors de la terre ! J'aime beaucoup mieux me faire un ciel sur la terre.... »

Déplorables dupes ! que vous placiez mal les confidences de vos troubles intérieurs et de vos angoisses ! Railleurs sans pitié, vos directeurs s'amusaient entre eux de votre crédulité ; le rire de la méchanceté glorieuse éclate dans le bulletin de victoire que Standau adressait

(1) II, p. 25.

à Dœleke le 8 janvier 1844 : « Le club de Lausanne avance à pas de géant dans la voie de l'athéisme et du renversement de la morale. Plusieurs membres du club, et particulièrement Hohne, ne *radotent plus qu'athéisme.* » — « Bientôt, s'écriait Marr dans un semblable accès d'ironie et d'orgueil, bientôt j'aurai fait de mes auditeurs des ennemis personnels de Dieu. »

CHAPITRE VIII.



Controverse entre les Communistes et les Athées.

Le fait de la propriété et l'instinct de l'appropriation. — Commentaire de Guillaume Marr sur Proudhon. — Les doctrines et les disciples du communisme jugés par la Jeune-Allemagne. Elle les méprise, mais elle ne peut pas discuter avec eux. — Pourquoi. — Colloque de Morges. — Ferveur des partisans de deux sectes. — Tentative de conciliation suivie d'hostilités plus vives. —Les communistes manquent de chefs. — Causes de la décadence des clubs communistes.

Je ne voudrais pas avoir l'air d'affecter plus d'optimisme que mon sujet ne le comporte. Sans doute, c'est un fléau redoutable et nouveau que cet apostolat de l'irréligion, du vice et de la haine, exercé avec tant de fourberie et de succès par des hommes, associés pour le mal, et qui tournent contre la civilisation, l'instruction et le talent dont elle les a dotés. Il y aurait lieu de se livrer à ce propos à des considérations sérieuses; mais nous écartons tout ce qui nous entraînerait au-delà des bornes que nous avons assignées à notre ouvrage. Deux simples réflexions suffisent d'ailleurs pour nous rassurer, et, ce qui importe davantage, pour venger le sens commun.

Il nous répugne de croire à la fortune durable des théories d'éducation démagogique qui ne sont, à proprement parler, que des traités de vénerie ; car on y enseigne au chasseur de popularité comment il doit traquer, forcer ou enfumer la bête. Il est impossible qu'après s'être affranchies, avec une impatience si ombrageuse, des influen-

ces traditionnelles qui ne manquaient ni d'autorité morale ni de grandeur, la masse des hommes choisisse pour précepteurs ces aventuriers qui se vantent publiquement de les tondre et de les fouailler comme un troupeau ignoble et stupide. Dévoiler une tactique si méprisante et si méprisable, c'est le moyen de la déjouer.

Quant à la doctrine même, perfidement insinuée par la Jeune-Allemagne à ses disciples, elle a sans doute des effets contagieux. Il semble à l'athée que son intelligence ait gagné beaucoup en force et en étendue, pour avoir secoué le joug de Dieu et de sa propre conscience. Eh bien! si l'orgueil, poussé à cette hauteur, n'est pas une démence incurable, l'exposé qui va suivre des discussions entre les communistes et la Jeune-Allemagne, fournira une leçon saisissante, à l'usage de ceux qui seraient tentés de suivre les leçons de Dœleke et de Marr. Ils verront les docteurs superbes de la Jeune-Allemagne, effrayés, embarrassés, confondus par les communistes. Tant il est vrai qu'ils se sont dépouillés, par leur propre aberration, des arguments les plus simples contre une ineptie manifeste! Ils ne trouvent pas d'épithètes assez outrageuses pour exprimer les sentiments qu'ils éprouvent envers les dupes de Weitling; mais ils sont aussi dépourvus, même de sophismes, pour répondre à ces adversaires qui leur font pitié.

La propagande de la Jeune-Allemagne traitait la doctrine communiste avec le mépris qu'elle mérite. « Le communisme, dit Guillaume Marr, vient du défaut d'énergie de la volonté; c'est une lâcheté dont le résultat est de déclarer que l'homme est esclave de la matière et qu'il est incapable de s'émanciper. » Ce n'est pas que la Jeune-Allemagne le cède à aucune autre secte révolutionnaire quand il s'agit de bouleverser l'ordre moral et l'ordre civil. Elle veut changer de fond en comble la distribution des biens de la terre; mais elle renonce à supprimer l'instinct de l'appropriation. Pour elle, la guerre contre la propriété, ou plutôt contre les propriétaires, se réduit franchement à une entreprise de spoliation. Elle tend à une destitution de personnes, et non à l'aboli-

tion, qu'elle déclare impossible, d'un principe naturel.

Pour mieux faire sentir cette distinction, qui a son importance métaphysique, mais dont les propriétaires ne sont pas tenus de lui savoir beaucoup de gré, Marr ajoute des paroles non moins remarquables en elles-mêmes que par le texte qu'elles commentent : « Je veux bien dire avec Proudhon, ennemi mortel de la propriété : « La propriété c'est le vol. » Mais quand j'abolis le *fait* de la propriété, est-ce que j'abolis pour cela la convoitise de la propriété ? » Est-ce clair ? Ce n'est point par vénération pour les droits acquis ; ce n'est point par respect pour la justice que la Jeune-Allemagne se sépare des communistes ; elle ne cède qu'à la nécessité. Ces esprits si faux du reste et si courts, malgré leur orgueil fastueux, méconnaissent d'autres conditions de la nature humaine, non moins évidentes, non moins palpables, pour ainsi dire ; mais sans affecter de théorie particulière sur l'organisation nouvelle qu'ils entendent donner à la propriété, s'ils réussissent à la subvertir, ils proclament que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, ils voudront être et seront propriétaires. Quiconque le nie, n'a pas le sens commun. C'est un fanatique aveugle, un fou, un idiot, ou un faiseur de dupes. Ainsi, parle Guillaume Marr, et le lecteur, doué de mémoire, a sans doute déjà placé sous ces écriteaux saillants les portraits de Weitling, d'Albrecht, de Kulmann et de Becker.

Pleins de dédains et de mépris pour les maîtres communistes, les lettrés de la Jeune-Allemagne ne traitent pas les disciples avec moins d'irrévérence. Nous continuons à rapprocher, pour les analyser, les jugements que Guillaume Marr porte çà et là sur les adeptes du communisme. On rencontrait dans leurs clubs, raconte-t-il, beaucoup de membres qui ouvraient plus souvent la bouche pour manger que pour prendre la parole. D'autres, au contraire, lui semblent atteints d'une loquacité intempérante. Ce sont des perroquets fanatisés, possédés d'un furieux zèle de propagande, toujours prêts à discuter, c'est-à-dire à répéter la formule qu'ils ont apprise.

Ce n'est pas assez d'ironie et d'injures ! Marr a des-

siné, avec sa verve satiriqué, une caricature du cercle communiste de Lausanne, dont il nous faut citer les traits principaux : « Lorsque j'entrai dans leur club, je crus être tombé chez la *mère* des tailleurs. Sur cent ouvriers, il y en avait bien soixante de ce métier. Le tailleur, travaillant toujours assis, sans être distrait par le bruit de l'instrument dont il se sert, a tout le loisir de penser. En sa personne, il n'y a rien de libre que l'esprit. Mais comme il est profondément ignorant, l'imagination prend chez lui la place de l'entendement. Le tailleur est toujours extrême dans ses opinions; j'en ai connu qui étaient des aristocrates fieffés; mais la majorité est communiste : tailleur et communiste, c'est synonyme. »

Cette physiologie de l'ouvrier tailleur peut sembler ingénieuse et piquante, mais elle est surtout empreinte d'un bien fier dédain. Il n'appartient qu'aux démagogues de profession de pouvoir impunément, dans le temps où nous sommes, prendre ce ton d'insolence envers les ouvriers. Quoi qu'il en soit, si glorieux, si hautains que se montrent à nous les docteurs de la Jeune-Allemagne, combien leur art trompeur et leur fausse science nous sembleront méprisables, si nous découvrons que les tailleurs absurdes, les communistes imbéciles réussissaient cependant à les embarrasser, qu'ils évitaient de discuter avec eux, et que malgré toutes les ressources de leur sophistique, ils se trouvaient à court d'arguments quelconques pour leur répondre.

En effet, il est juste de réclamer les droits de la liberté individuelle et de la soustraire au niveau et au joug sous lequel les communistes prétendent l'écraser, mais l'homme n'est libre qu'à la condition d'être responsable. Le communiste qui le dépouille de sa liberté, et le matérialiste athée qui nie la conscience et Dieu, c'est-à-dire la loi réfléchie, et le législateur de la morale, se heurtent par des voies différentes à la nature des choses. Je ne dis pas qu'en somme l'un ait raison contre l'autre : l'homme de sens se récuse entre deux aliénés qui veulent le prendre pour juge de leur querelle. Ce qui est certain, c'est que des airs de supériorité et les allures de vainqueur ne con-

viennent ni au premier, ni au second ; car tour à tour ils se réduisent à l'absurde avec une égale facilité.

Les arguments tirés des droits de l'individu et produits contre les communistes par la Jeune-Allemagne, auraient été décisifs dans une autre bouche. Mais après avoir nié l'existence de Dieu, et surtout son attribut le plus essentiel, sa Providence mystérieuse, comment pouvait-elle justifier et maintenir contre le communiste l'inégalité des conditions? Cette loi éternelle, imposée d'en haut à la nature et à la société humaine, n'est aux yeux de l'athée qu'un fait factice, fortuit et variable. Le hasard l'a fait naître, dit-il, l'astuce et la cupidité des aristocrates et des riches s'évertuent à le conserver. La violence révolutionnaire peut donc le changer, et pourquoi pas l'abolir? demande le communiste. En effet, celui-ci, tout absurde et odieux qu'il est lui-même, a beau jeu lorsqu'il accuse d'inconséquence et de timidité le socialiste athée qui, ne voulant reconnaître ni en ce monde ni au-delà aucune organisation, aucune destination divine, se refuse cependant à poursuivre la jouissance égale et commune de tous les biens périssables, les seuls qu'il reconnaisse! D'ailleurs, cette liberté absolue de l'individu, émancipée de tout frein moral, à quoi peut-elle aboutir, si ce n'est à donner à l'égoïsme de chacun sa plénitude et sa licence? Voilà donc un nouveau fléau aussi dangereux pour l'homme lui-même que pour ses semblables. Que sert de maintenir des droits à celui qui ne connaît plus de devoir! Aucun vestige de personnalité libre et affective n'a plus ni raison, ni moyen d'être dans le pandœmonium rêvé par la Jeune-Allemagne. Supprimez la propriété! sinon vous allez établir au profit du plus fort et du plus rusé un privilége et une aristocratie intolérables. Si vous effacez la loi du travail et de la probité, le droit de propriété ne peut être qu'un sceau avili dont les audacieux et les fourbes marqueront leurs fraudes et leurs rapines. Oui, une fois qu'on est entré dans cette caverne de chimères, et que l'on est réduit à choisir entre des suppositions contraires à la nature des choses et ennemies du sens commun, je conçois que le ré-

gime servile de la communauté puisse paraître spécieux à ceux qui, ayant déclaré la liberté humaine affranchie de tout lien moral, redoutent à bon droit qu'elle n'aille s'abîmer dans des débauches d'égoïsme. S'il était possible que l'espèce humaine se laissât envahir par les doctrines qui, pour parler comme un éloquent publiciste (1), l'une des gloires de la Suisse libérale, excitent les instincts sauvages qui grondent sourdement au fond de tous les cœurs, ce ne serait pas trop de la chaîne de fer et des étrivières de la communauté pour parquer côte à côte ce bétail indompté. Pour avoir rompu le noble frein de sa conscience, l'homme serait réduit à la plus avilissante, mais Dieu merci! à la plus impossible des servitudes.

Guillaume Marr se garde d'avouer les embarras et surtout les affronts que les discussions engagées avec les communistes occasionnèrent à l'outrecuidante déraison de la Jeune-Allemagne. Il convient qu'Auguste Becker était un disputeur opiniâtre et incommode; mais il n'attribue qu'aux séductions grossières, exercées par les promesses en apparence palpables du communisme et aux allures bouffonnes de Becker, les succès obtenus par la panacée de la communauté et par le paillasse qui l'annonçait (c'est ainsi qu'il désigne Becker). Mais ce zèle et cette audace de discussion n'animaient pas seulement les généraux de la secte; ils dévoraient aussi la plupart des soldats eux-mêmes. En tout lieu, ils se déclaraient prêts à soutenir la discussion contre la Jeune-Allemagne. Ils venaient jusque dans le sein de leurs clubs provoquer les disciples de Dœleke. D'autres se glissaient sournoisement dans le camp ennemi et souvent réussissaient à entraîner avec eux des transfuges. Les succès de cet embauchage allèrent si loin que, pour éviter toute surprise, les chefs de la Jeune-Allemagne, par une addition faite au règlement général, exigèrent qu'avant d'être admis comme membre ordinaire d'un club, le candidat fût obligé de faire un stage de quinze jours. A La Chaux-de-Fonds, il fut spé-

(1) M. Vinet.

cialement interdit d'exposer devant l'assemblée aucune théorie communiste.

Nulle part plus qu'à Morges, dans le canton de Vaud, la Jeune-Allemagne n'eut à gémir sur l'ardeur et les succès du prosélytisme tenté par les ouvriers communistes. Là, les deux sectes étaient en présence; elles avaient chacune leur club. Par trois fois, les communistes s'introduisirent dans le foyer des Jeunes-Allemands, et il fallut les chasser de force. Il est vrai que dans cette ville, ces enragés communistes se sentaient puissamment soutenus par le patronage avoué d'un des chefs du radicalisme vaudois, M. Delarageaz, qui fut proclamé, sur la promenade de Montbenon, l'un des membres du gouvernement provisoire, le 14 février 1845, et qui devint bientôt l'un des conseillers d'Etat du canton. M. Delarageaz intervint dans la querelle engagée à Morges entre les ouvriers allemands. Il adressa aux adversaires des communistes de vifs et publics reproches sur leur intolérance. Il les traita de fratricides (1).

La Jeune-Allemagne de Morges eut à regretter des désertions si fréquentes, que la propagande secrète, par une sorte de loi de salut public, décréta que tout Jeune-Allemand qui abandonnerait ce club chancelant serait par cela seul déchu du droit d'être admis dans aucun des cercles confédérés de la Suisse. Bien plus, il fallut pendant des mois que, deux fois par semaine, l'un des princes de l'athéisme et de l'anarchie, Guillaume Marr lui-même, daignât se rendre deux fois par semaine de Lausanne à Morges pour y déraisonner dans un sens différent de celui des communistes. Il réussit cependant, s'il faut l'en croire, a relever *le moral* de ses élèves. Mais ce succès était bien précaire, car il fallut qu'il envoyât dans ce poste toujours menacé, et qu'il y consignât à demeure, un renfort de deux propagandistes des plus distingués et choisis tout exprès.

Dans une lettre écrite par Marr à Dœleke, lettre que celui-ci a eu le soin d'omettre dans ses mémoires impri-

(1) III, page 28 du *Verbal* (sic) déposition de Stanfian.

més, mais que nous lisons dans le rapport général de Neuchatel, il fait un aveu bien cuisant pour son orgueil. Il convient avec dépit qu'il a peine à lutter contre la *stupidité* communiste, mais il ne veut pas reconnaître que ses adversaires ne sont forts contre lui que de sa propre aberration et de son immoralité.

« Lausanne, 15 février 1844.

« Les communistes me donnent de nouveau du fil à retordre. L'un d'eux est venu hier au club, et grâce à la bêtise de quelques-uns de nos clubistes, j'ai eu assez à faire à lutter contre lui. Aussi il ne faut pas perdre de temps, et je veux demain réunir la section de la propagande et la faire délibérer là-dessus. »

Le communisme avait donc pour lui le vent populaire. La Jeune-Allemagne, cruellement humiliée dans son orgueil, se sentait faible devant ces adversaires imbéciles. Cependant le communisme déclina même parmi les ouvriers allemands; et bientôt il ne compta plus qu'un très-petit nombre de clubs, tandis que la propagande rivale ajoutait chaque jour une maille finement et solidement tressée au filet de perdition qu'elle allait étendre bientôt sur toute la Suisse.

C'est ici qu'il faut faire ressortir de nouveau l'une des leçons les plus saillantes de ces études; la puissance énorme et récemment agrandie que l'homme a de mal faire, les ressources redoutables qu'un petit nombre de sectaires peuvent puiser dans la culture pervertie de leur intelligence et dans leur démoralisation raffinée.

Les communistes dont nous parlons ne manquaient d'aucune des qualités qui constituent les sectes redoutables et nombreuses : l'infatuation dans le sophisme, la fureur de prosélytisme, et enfin l'esprit de sacrifice. Lorsque Weitling, dans les premiers temps de son séjour et de sa mission en Suisse, voulut faire imprimer son livre des *Garanties d'Harmonie et de Liberté*, il ne comptait encore qu'un très-petit nombre de disciples. Cependant il n'eut qu'un mot à dire, et quatre ouvriers de la plus humble condition se dépouillè-

rent de tout ce qu'ils avaient lentement amassé, heureux et fiers de subvenir à l'impression du premier livre de leur maître. Ce trait de générosité fanatique a été raconté par Weitling lui-même avec une jactance et sur un ton de défi dont on va juger. « Si Rotshchild, s'écrie-t-il (1) dans son histoire manuscrite des clubs, fournissait cent millions pour but d'utilité générale, il aurait à rougir en comparant son sacrifice à celui de ces quatre ouvriers qui ont donné tout leur argent, se montant à 200 f. de Suisse, pour l'impression du dernier ouvrage publié. Cela peut paraître incroyable à ceux qui sont habitués à ne compter l'argent que d'après l'intérêt produit, et qui tiennent pour un sot celui qui livre le sien pour propager des idées insensées, comme ils les appellent. » Becker et Kulmann abusèrent, comme Weitling, mais dans un intérêt plus sordide encore, de cette trop facile largesse de leurs dupes.

Il est vrai que les membres de la Jeune-Allemagne, et surtout les affiliés à la propagande, rivalisaient avec les communistes en fait d'entêtement et de dévouement dépravés. Certains ouvriers, disciplinés par Dœleke, ne dormaient que quatre à cinq heures par jour, afin de pouvoir consacrer leurs veilles à la correspondance organisée entre les clubs. Sur un mot du directoire secret, ces séides quittaient une position faite, un travail bien rétribué, pour aller au besoin, à trente lieues de là, servir la propagande, ranimer un club qui languissait, ou le disputer aux envahissements des communistes. Ils étaient dans la main de leurs tyrans, *veluti baculus*, *veluti cadaver*, comme un bâton, comme un cadavre. Le mot est juste, car l'âme, car le souffle divin, ces possédés de l'athéisme l'avaient étouffés en eux autant que cela dépend de la créature.

La véritable cause de la prépondérance de la Jeune-Allemagne, ce fut cette organisation, cette discipline, cette corruption savantes, que les chefs du communisme, moins cultivés par l'instruction, moins rompus à la

(1) I, p. 21.

pratique des hommes, ne surent jamais atteindre. D'ailleurs, les chefs vinrent à manquer à la masse flottante des communistes.

La dictature, exercée par Weitling, n'avait pas trouvé de digne continuateur. Albrecht était mort. Kulmann faisait rire. Becker avait des élans d'ardeur révolutionnaire; mais son activité intermittente se renfermait à peu près dans le club de Lausanne. Schmidt, seul, déployait une ardeur soutenue, mais il avait beau se multiplier avec une fécondité de ressources incroyables. Il ne pouvait lutter contre la meute de propagandistes si bien dressée et si soigneusement entretenue par Dœleke, Marr et Standau. Cependant, à lui seul, cet ouvrier tanneur causa bien des ennuis et des inquiètudes aux seigneurs de la Jeune-Allemagne. Il se glissait sans cesse dans leurs conciliabules, et sous les yeux des meneurs qui enrageaient de son audace et de son aplomb, il cherchait à embaucher au profit du communisme.

Simon Schmidt le prenait volontiers sur le ton du sentiment. Il bavardait pendant des heures, et non sans charme, sur la fraternité, demandant impudemment, au nom de cette vertu, que les cercles rivaux fissent la paix, et s'associassent une bonne fois pour bouleverser le monde. Une circonstance particulière fort gênante pour lui avivait ses effusions de sensibilité. En sa qualité de président du club communiste de Lausanne, il avait contracté 3,000 fr. de dettes exigibles; et comme il travaillait peu de son état, il n'avait pas un sou à donner à ses créanciers. L'on conçoit dès lors le désir qui l'animait de trouver des frères qui eussent accepté la solidarité de ses embarras financiers. Les chefs de la Jeune-Allemagne n'étaient pas si niais que d'accepter le marché. Cependant, Schmidt se démena avec tant d'adresse, cacha si bien, ou démentit d'un front si imperturbable le motif déterminant de ses propositions fraternelles, qu'en 1844, il fut sérieusement question d'un traité de paix et d'une alliance générale entre les communistes et les Jeunes-Allemands établis en Suisse.

Mais ce fut l'histoire de beaucoup de fusions tentées

entre les partis. Chacun consentait à absorber son voisin, personne ne voulait ni effacer ni même voiler ses propres couleurs. Aussi, après quelques pourparlers insignifiants, la discorde se ralluma plus ardente qu'auparavant. Schmidt joua aux meneurs de la Jeune-Allemagne de si mauvais tours, que ceux-ci, grâce aux relations qu'ils entretenaient en France, ayant découvert qu'il existait à Marseille une société secrète communiste, soumise à la direction lointaine de Schmidt, la propagande secrète délibera s'il n'y avait pas lieu de dénoncer le fait à l'ambassadeur de France. Toutefois, cette pensée de vengeance fut abandonnée, sur la réflexion mémorable de Guillaume Marr : « Après tout, nous aurions tort de livrer des gens qui, bien que nous les combattions sur le terrain des principes,travaillent avec nous à bâtir la tour de Babel. »

Cependant il fallait museler à tout prix cette influence rivale. Battus par Auguste Becker, quand il voulait bien s'en donner la peine; obsédés par Schmidt, les docteurs de la Jeune-Allemagne se vengèrent sur Georges Kulmann. Ils eurent facilement raison de ses inepties sur la régénération du monde par le papier-monnaie.

Guillaume Marr avait parfois du bon sens, témoin le billet qu'il écrivait à Dœleke (1) :

« 5 novembre 1843.

« Il faut qu'à la fin des fins, bien ou mal, nous poussions les communistes, et que nous arrangions une propagande bien organisée. Quand les imbéciles veulent à toute force faire des abstractions des choses pratiques, laisse-les faire. »

Il ajoute un autre jour :

« Les modernes sauveurs du monde finissent toujours par devenir la risée des gens. »

Marr provoqua Kulmann a une discussion publique et le couvrit de ridicule. Becker n'avait aucune sympathie pour cet allié par trop compromettant, et qui d'ailleurs

(1) III.

était venu lui faire concurrence, en réussissant à se faire héberger par les communistes de Lausanne. Il s'amusait publiquement des mésaventures du nouveau prophète, successeur d'Albrecht, et fit insérer dans un journal allemand dont il était le correspondant, un récit grotesque « de la déclaration de guerre que Marr, disait-il, avait se« couée des plis de son paletot. »

La propagande de la Jeune-Allemagne n'ayant pas eu à se féliciter en général de ses discussions avec les communistes, les meneurs recoururent à une tactique nouvelle. Ils essayèrent de perdre dans l'esprit de leurs dupes les deux ou trois enragés qui à eux seuls, selon l'aveu de Marr, causaient tant de désagrément à la Jeune-Allemagne. Il fut convenu que l'on romprait hautement avec les communistes de Lausanne, et qu'on les dénoncerait à tous les co-sectaires comme les ennemis jurés de la fusion des clubs, comme des fauteurs de discordes qui empêchaient méchamment que l'harmonie ne régnât entre des frères si bien faits pour s'entendre. Le club de Lausanne était alors chargé de dettes. En le diffamant aux yeux des autres cercles, qui auraient pu lui prêter secours, en le mettant en quarantaine, on esperait amener Becker à composition, et briser ses tréteaux importuns. Marr se chargea de remplir cette mission de perfidie auprès des communistes de La Chaux-de-Fonds. Il obtint d'abord un plein succès, et se fit si bien venir qu'il reçut je ne sais quel cadeau à titre de présent diplomatique. Mais cette entente cordiale ne dura pas longtemps. Les communistes de Lausanne dénoncèrent à leurs affidés la ruse dont on avait voulu les rendre victimes. Le club endetté fut remis à flot, et ne cessa pas d'être le centre d'une propagande hostile à la Jeune-Allemagne. Les livres et pamphlets communistes s'imprimaient à Lausanne ou à Vevey, et c'est de là qu'ils étaient répandus dans toute la Suisse et au dehors.

Dans cette ville, le club communiste et celui de la Jeune-Allemagne comptaient à peu près le même nombre de sociétaires, environ quatre-vingts à cent ouvriers. Les membres des deux sociétés évitaient de se rencontrer et

ne s'adressaient pas la parole, à moins que ce ne fût pour s'injurier.

A La Chaux-de-Fonds, les communistes étaient encore plus solidement établis. Ils occupaient un vaste local pour lequel on payait seize louis de location par an. Le club avait deux présidents, deux secrétaires, deux comptables, deux bibliothécaires, deux appariteurs chargés du maintien de l'ordre. Trois professeurs faisaient des cours pour les sociétaires; un ouvrier boulanger donna d'abord des leçons d'arithmétique, un horloger du canton de Berne enseigna l'écriture, un maître menuisier le dessin. Les membres du cercle avaient à leur disposition un piano et une collection de cahiers de chant.

Les communistes de Lausanne ne se cachaient pas pour afficher leur enseigne et professer hautement leurs doctrines. Mais le système de gouvernement et d'administration pratiqué par l'Etat de Neuchatel ne permettait pas aux communistes de La Chaux-de-Fonds d'affecter tant de cynisme. Leur club portait le nom de cercle de civilisation. Trompé par ce titre ou plutôt (la méprise eût été trop naïve) par les apparences studieuses et décentes dont les meneurs avaient su recouvrir la destination véritable de leur école d'anarchie, le gouvernement de Neuchatel les laissa s'assembler à leur aise à La Chaux-de-Fonds. Cependant, la propagande du communisme était organisée dans le club avec plus de soin que l'enseignement de l'écriture, de l'arithmétique, du dessin et du chant. En effet, les livres de Weitling servaient de texte à des cours et à des discussions en règle. La soirée du jeudi était réservée à ces exercices. De peur que les ouvriers qui travaillaient à la semaine fussent empêchés d'y assister, des théories supplémentaires avaient lieu chaque dimanche et chaque lundi. Du reste, le club de La Chaux-de-Fonds, habilement administré, faisait bien ses affaires. Les membres étaient nombreux et assidus.

A l'ombre de ces deux clubs principaux de Lausanne et de La Chaux-de-Fonds, les communistes allemands comptaient en Suisse, à la fin de 1844, quelques petits centres de réunion et de propagande, à Genève, aux Ponts

à Neuchatel. Les communistes du Locle s'assemblèrent jusqu'au mois de mars 1844 à l'auberge du *Grand-Frédéric*. En cessant de se réunir, ils léguèrent le matériel qui leur appartenait au club de Neuchatel, qui s'ouvrit le 1er mai 1844.

L'action organisée des communistes était donc assez restreinte. Cependant, la Jeune-Allemagne persistait à les redouter. « Ils ne cessèrent jamais de nous contester notre domination en Suisse, s'écrie Guillaume Marr. »

Le lecteur appréciera tout ce qu'il y a de prétention autocratique dans ces paroles, lorsque nous aurons jeté un coup-d'œil sur la carte de l'empire que la propagande de la Jeune-Allemagne se constitua en Suisse.

CHAPITRE IX.



Statistique de la Jeune-Allemagne. Conclusion.

Réseau des clubs étendu sur toute la Suisse. — Destination spéciale et esprit particulier de chacune de ces écoles. — Zurich. — Genève. — Berne. — La Chaux-de-Fonds. — Lausanne. — Librairie de la Jeune-Allemagne. — Relations avec la France, l'Allemagne, l'Italie. — Révolution du canton de Vaud. — Dissolution générale des clubs. — Etat nouveau de la propagande en Suisse. — L'industrialisme socialiste.

C'est une coutume assez générale en Allemagne, que les jeunes ouvriers fassent leur tour de Suisse et de France. Ils pénètrent sur le territoire de la Confédération par Bâle ou par Zurich, séjournent quelque temps à Lausanne et à Genève, et retournent dans leur patrie après avoir visité Lyon, Paris et Strasbourg. Or, si nous nous reportons à l'époque du plus grand développement de la Jeune-Allemagne, c'est-à-dire à la fin de 1844 et au commencement de 1845, la propagande a si bien étudié son terrain et si bien disposé ses embûches, que l'ouvrier ne peut faire une seule étape sans tomber dans un club destiné à le pervertir. Le chef-d'œuvre de l'art, c'est que l'enseignement distribué dans ces écoles de perdition est proportionné au progrès que l'élève est supposé avoir fait dans les idées humanitaires et anti-sociales, à mesure que, s'éloignant de sa patrie et de sa famille, il a respiré l'atmosphère empoisonnée où la simplicité de son cœur et la droiture de son esprit sont destinées à périr.

Le 7 avril 1843, Dœleke, écrivant à un démocrate allemand, Georges Fein, qu'il s'efforçait d'attirer dans la pro-

pagande, se vantait de gouverner à sa guise quinze clubs déjà formés par la Jeune-Allemagne. Deux ans après, l'enquête ouverte par le gouvernement de Neuchatel constatait que vingt-six pépinières d'athées et d'anarchistes, pour ne pas sortir des limites de la Suisse, avaient été successivement fondées et fructueusement cultivées par Dœleke et ses complices. De même que nous avons jugé superflu de raconter en détail les querelles qui s'agitèrent entre les clubs communistes et les clubs de la Jeune-Allemagne dans toutes les villes et dans tous les bourgs où ils se trouvèrent en présence, nous négligerons d'écrire la chronique particulière de ces derniers. Quelques-uns, d'ailleurs, n'eurent qu'une existence éphémère.

En règle générale, l'importance et le sort de chacune de ces écoles dépendent de l'activité plus ou moins fanatique et perfide d'un très-petit nombre de meneurs, souvent même d'une seul, du président et surtout du secrétaire. Les clubs de Zurich, de Genève, de Berne, de La Chaux-de-Fonds et de Lausanne, nous présentent, au contraire, une organisation solide et une physionomie originale. Il n'est pas sans à-propos de les considérer tour à tour un instant.

On sait que la propagande de la Jeune-Allemagne concentrait presque exclusivement ses efforts sur les ouvriers allemands. Cependant elle mesurait l'audace et l'impudence de sa conduite sur le degré de liberté, ou plutôt de licence, sur les mœurs particulières, sur l'esprit public, en un mot, qui régnait dans chacun des différents Etats de la Suisse.

A ce point de vue, le terrain ne lui paraissait pas sûr à Zurich. Elle craignait de trébucher et de se perdre, si elle insultait trop ouvertement l'ordre social au milieu d'un petit peuple sérieux, attaché à sa religion et à ses lois. L'avalanche populaire qui, après avoir englouti, en 1839, les imprudents patrons du docteur Strauss, avait, quatre ans après, tourbillonné autour de Weitling, était toujours suspendue sur la tête des démagogues établis à Zurich; ils le voyaient clairement. Aussi n'avaient-ils garde de faire retentir bruyamment leurs doctrines.

Ils usaient de prudence et même d'une certaine modération relative.

La lettre suivante, écrite à Dœleke par un inconnu (1), explique les motifs de cette conduite particulière, et le mot d'ordre spécial donné à ce périlleux avant-poste de la propagande :

« Zurich, 1834.

« Notre destination est de fournir au canton de Vaud des recrues bien préparées. Les ouvriers qui arrivent ici viennent tout droit d'Allemagne, et sont si bêtes qu'il faut leur apprendre, en quelque sorte, l'A B C. Au commencement ils ne veulent pas entendre parler politique, parce qu'ils sont intimidés par des ordonnances royales et autres chienneries.

« Aussi, plus d'un nouveau débarqué m'a demandé : « Le club n'est pourtant pas une société politique ? » *Nous sommes obligés d'insinuer nos principes à ces gens-là sans qu'ils s'en aperçoivent.* Nous devons, d'ailleurs, nous tenir en garde à cause du gouvernement et de Blüntschli. Nos clubs ici ne doivent pas aller trop loin, s'ils ne veulent pas compromettre leur existence; nous devons être et rester des *écoles préparatoires* pour les clubs du pays de Vaud....

Cependant il arrivait aux meneurs qui vivaient dans un milieu politique et moral, plus favorable à leurs menées et à leur cynisme, de blâmer les précautions des propagandistes de Zurich. On les trouvait bien tièdes, bien timides ; mais ceux-ci persistaient dans leur ligne de conduite. Ils maintenaient fermement leur enseigne inoffensive (société de civilisation). Ils répétaient à Dœleke en 1843 : « Depuis le bruit que le communisme a fait ici, « nous marchons sur des œufs. »

Schrader, qui présidait le club en 1845, demeura fidèle à cette tradition de prudence. Il refusait de jeter tout d'un coup le mépris des parents, de la patrie et de Dieu, à la face candide de ces jeunes gens, empreints de bonne heure d'un respect craintif pour l'autorité, à peine

(1) II, p. 16.

8

émancipés de la discipline de la famille, et qui n'avaient pas encore eu le temps d'oublier les leçons et les adieux du pasteur. Tant de réserve indignait Guillaume Marr, et dans un accès de colère, il s'écria : « Vraiment la patrio« terie de Schrader est impardonnable. »

Le reproche était injuste. Schrader était aussi démoralisé que nul autre de ses collègues. Mais il redoutait le sort de Weitling, et craignait à bon droit de dégoûter ses élèves encore novices, s'il leur avait prématurément administré la corruption à trop haute dose.

Voici comment, dans une lettre (1) que l'on dirait écrite par son prédécesseur de 1843, tant l'analogie des idées et même des expressions est frappante, il se justifiait de sa modération cauteleuse :

« Zurich, 5 avril 1845.

« Notre club est dans la position la plus difficile. Nos « clubistes sont précisément des ouvriers qui arrivent di« rectement d'Allemagne, et en outre, nous ne pouvons « pas nous manifester trop publiquement sans courir le « danger d'être supprimés. Or, le journal de Marr nous « fait courir ce danger. On verra tout de suite que nous « sommes une association politique. J'envisage qu'il se« rait beaucoup plus avantageux de développer nos gens « pour la vie pratique, de faire tomber le voile qui est « devant leurs yeux, *d'en faire des hommes qui rejettent « ce tas de fumier de la religion actuelle.* Nous som« mes en quelque sorte une *école préparatoire* pour les « clubs de la Suisse-Française. »

Il est vrai que dans cette partie de la confération, ni la population indigène ni les gouvernements ne montraient envers la Jeune-Allemagne autant d'antipathie et de vigilance qu'à Zurich. Cependant la progagande n'était pas satisfaite de l'esprit qui régnait dans le club de Genève.

Les humanitaires et les athées eurent de la peine à extirper de ce cercle les opinions moins excentriques qui

(1) II, p. 16.

avaient présidé à sa fondation première. Il fallut envoyer tout exprès de Lausanne et de Morges des propagandistes choisis avec soin pour mettre au pas les retardataires. La propagande secrète surveillait Genève avec une sollicitude qui s'explique aisément. Car le foyer qu'elle possédait dans cette ville était cité comme un modèle d'administration. Il occupait une maison entière, et l'emportait sur tous les autres par le nombre des membres. On en comptait à certains moments jusqu'à trois cents.

Le club de Berne, au contraire, ne laissait rien à désirer en fait d'ardeur et de démoralisation, si l'on en juge par la lettre suivante, écrite par un inconnu à Dœleke :

« Lausanne (sans date.)

« Berne paraît vouloir servir de modèle à tous les clubs. Leurs dernières lettres donnent d'excellentes nouvelles. Ils ont parmi eux un jeune homme qui leur est de la plus grande utilité. Son nom m'a échappé. Ce doit être un radical très-prononcé. Il donne des leçons d'histoire et d'autres cours. Il fait tout ce qu'il peut pour développer au mieux le club. Leur bibliothèque est extraordinairement riche, composée des ouvrages *les mieux choisis*. Ils ont tout ce qu'il faut pour mar cher avec vigueur à leur destination. Aussi, j'ai proposé au club de Lausanne que Berne fût appelé à devenir vorort, et cette idée a été approuvée. »

Les clubistes de Berne se faisaient un point d'honneur particulier de se signaler entre les révolutionnaires les plus déterminés. Lorsque la propagande secrète avait à donner quelque mission criminelle et perfide, elle faisait appel à cette bande, et elle n'avait que la peine de choisir entre soixante à quatre-vingts fanatiques qui rivalisaient pour soutenir la réputation de leur club. Cependant ils leur fallait baisser pavillon devant les clubs de La Chaux-de-Fonds et de Lausanne, qui, sous la direction successive ou simultanée de Dœleke, de Standau, de Marr et de quelques autres corrupteurs inimitables, devinrent les deux métropoles de l'athéisme et de l'anarchie.

C'était un dicton parmi les membres de la Jeune-Allemagne qu'un simple clubiste de La Chaux-de-Fonds méritait par cela seul de présider un cercle. On savait, en effet, qu'il avait reçu les leçons exquises de Dœleke. C'était tout dire. Les chiffres suivants feront apprécier les ravages de la contagion entretenue soigneusement dans cette école normale (1). Une centaine de membres composait la population habituelle. Mais comme les ouvriers se succédaient sans cesse dans les ateliers de la ville, on compta successivement, du mois de juillet 1844 à la fin de cette année, deux cent cinq membres; et du 1er janvier au 1er juin 1845, deux cent quatre, tous passés maîtres en propagande, et dévorés d'un zèle ardent de répandre autour d'eux la peste morale.

Dans le canton de Vaud, la propagande marchait à visage découvert. Le club de Lausanne avait été surnommé l'Avant-garde; il comptait habituellement une centaine de membres qui, déjà démoralisés successivement par leur séjour à Zurich, à Berne, à La Chaux-de-Fonds, sans compter toutes les étapes intermédiaires qu'ils avaient rencontrées sur leur route, finissaient dans cette académie transcendante par ne plus s'effrayer d'aucune conséquence des doctrines les plus extrêmes de la philosophie sociale, pour répéter les paroles de Guillaume Marr. Les luttes incessantes qu'ils soutenaient contre les communistes surexcitaient leur enthousiasme et leur orgueil détestables. Ils se faisaient gloire d'être appelés par les honnêtes gens les membres du club des athées et des anarchistes.

Pour alimenter ces écoles de démoralisation, et pour en étendre au loin l'influence délétère, il ne manquait plus à la Jeune-Allemagne que d'avoir à sa disposition une presse et un éditeur. Marr proposa donc à la propagande secrète de fonder à Lausanne un vaste centre de publications démocratiques sur le modèle agrandi du comptoir littéraire que Frœbel continuait de diriger à Zurich. Rien de plus facile, disait-il, que de transformer

(1) II, p. 1.

les clubs en dépôts d'imprimés, et de faire des membres de l'affiliation secrète autant de commissionnaires en librairie. « Afin de lier l'intérêt matériel à l'intérêt des « idées, » on donnera à chacun d'eux des remises très-fortes sur le nombre de livres et de pamphlets qu'il réussirait à placer. Ce projet fut agréé par le directoire secret de la Jeune-Allemagne.

Marr prit donc à Lausanne une patente de libraire. Sa première opération commerciale fut une réimpression abrégée de *la Religion de l'avenir*, de Frederic Feuerbach, ouvrage très-célèbre dans les clubs, et qui, nous l'avons dit, servait de texte aux cours supérieurs d'athéisme. Le prix de cet extrait fut fixé à quatre krutschs. En trois semaines, quinze cents exemplaires furent enlevés. Avec les bénéfices produits par cette publication, la propagande réalisa un projet qu'elle couvait depuis longtemps. Elle fonda un journal intitulé : *Feuilles du temps présent*. Marr et Dœleke et quelques autres membres de la propagande secrète composèrent la rédaction. Il fut convenu que l'on insérerait de temps en temps des articles écrits par les ouvriers, afin d'ajouter la vanité littéraire à tous les vices dont on les avait industrieusement dotés.

Quelques meneurs plus prudents blâmèrent l'entreprise du journal. Ils trouvèrent que la rédaction poussait trop loin le cynisme, et présagèrent que l'on finirait par éveiller l'attention et l'indignation des gouvernements civilisés, en jetant au vent de la publicité des aphorismes tels que ceux-ci : « Dieu et l'immortalité de l'âme sont des vieilleries usées et abolies. »

Cependant le Moniteur de l'athéisme trouva de zélés partisans. Le club de La Chaux-de-Fonds prit à lui seul quarante abonnements.

Marr était au comble du bonheur et de l'orgueil. Du haut de la mansarde qu'il habitait, et qu'il appelle son pigeonnier littéraire, il faisait rayonner, en prose et en vers, pour citer ses propres expressions, les idées sur la réforme de l'univers. La Jeune-Allemagne avait en France des correspondants très-bien informés, et qui,

trois ans à l'avance, préparaient et prédisaient la crise sociale de 1848. Elle recevait de ce pays de *si bonnes nouvelles*, qu'elle songea à reconstituer à Lausanne une nouvelle Jeune-Europe humanitaire et socialiste. Il fut question d'entrer en rapport avec Mazzini. Pour être plus à portée du coup de tocsin qu'elle s'attendait de jour en jour à entendre résonner en France, la Jeune-Allemagne transporta de Lausanne à La Chaux-de-Fonds le bureau central de la propagande secrète. Déjà elle a mis le pied chez nous, à Strasbourg, à Lyon, à Marseille. Déjà les émissaires qu'elle a formés infestent l'Allemagne, et répandent dans les ateliers leur enseignement mutuel. Un délégué de la propagande est parti pour Rome et pour Naples.

Sur ces entrefaites, une révolution radicale et socialiste éclata à Lausanne le 14 février 1845. Cet événement porta au comble les espérances des révolutionnaires européens. Mais la sombre allégresse de la Jeune-Allemagne fut amèrement deçue, au moins pour le moment, et en ce qui touchait personnellement les meneurs principaux. Le soulèvement d'indignation populaire qui avait, deux ans auparavant, excité la vigilance du gouvernement de Zurich et précipité le bannissement de Weitling, se reproduisit dans le canton de Vaud contre les orgueilleux corrupteurs de la Jeune-Allemagne avec une énergie plus irrésistible encore et dans des circonstances plus frappantes.

Ils se crurent maîtres du terrain. Ils étalèrent leur cynisme avec un redoublement d'audace. Ils firent si bien que le peuple vaudois, si effervescent, si facile à égarer, eut horreur des hôtes pervers qu'il avait laissé s'établir à son foyer. Sous le cri impérieux de la répulsion publique, les radicaux exaltés, qui s'étaient emparés de la souveraineté du canton de Vaud, chassèrent les meneurs du communisme et de la Jeune-Allemagne, Becker, Kulmann, Guillaume Marr. En même temps le gouvernement de Neuchatel, informé des trames de Dœleke et de Standau, les expulsait hors de la Suisse. Partout, sauf à Zurich et à Genève, les clubs d'ouvriers étrangers furent

dissous. La propagande anarchique ne cessa point pour cela de hanter la Suisse. Mais depuis cette époque aucun document aussi digne d'être recueilli par l'histoire que ceux qui nous ont fourni les bases de ce travail, n'est venu révéler que le génie du mal ait su se créer de nouveau dans ce pays un empire aussi savamment et aussi puissamment organisé. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il que nous trompions sa curiosité et que nous ne cherchions pas à pousser jusqu'à l'heure présente la suite de ce récit. Nous le pourrions peut-être, mais non pas, nous le reconnaissons, avec la certitude et la précision qui, nous l'espérons, donneront quelque utilité à ces recherches consciencieuses et dignes de foi.

Nous n'avons pas besoin d'étendre davantage des études déjà trop longues pour la destination que nous leur avons assignée. Notre dessein est rempli. Nous en avons dit assez pour démasquer, autant que cela dépend de nous, l'industrialisme socialiste, c'est-à-dire l'art de pervertir et d'exciter les masses. Afin de se faire de leurs souffrances et de leurs erreurs un marche pied, un fief démocratique ou un jouet ! Puisse ce livre mettre en garde quelques-uns de nos concitoyens les plus malheureux contre les ambitieux qui les abusent, les escrocs qui les exploitent et les faquins qui les bernent ! Puissent-ils, à l'aide de ces signalements authentiques, apprendre à distinguer les égoïstes qui se servent d'eux et les gens de bien qui veulent servir par devoir et par dignité le progrès calme et continu de l'éducation morale et du bien-être !

Celui qui prétend donner à autrui des leçons de discernement, serait bien mal avisé s'il manquait lui-même aux préceptes qu'il recommande. Grâce à ces études, que j'avais eu l'occasion de faire en Suisse, l'explosion du socialisme révolutionnaire m'a moins étonné que beaucoup d'autres. Je serais donc sans excuse si je manquais aujourd'hui de justice et de sang-froid. Que des esprits généreux se soient voués à de prétendus systèmes de régénération sociale, même aux plus excentriques, avec désintéressement et bonne foi, ai-je besoin de le dire ?

Ne suis-je pas, plus que personne, aux premières loges pour le voir tous les jours ? Ce n'est pas moi qui confondrai ces hommes, loyalement abusés, avec les âmes perdues, ivres de fiel, d'ennui, de convoitise, qui se font de l'anarchie une fête, et, avec le sourire de la vengeance ou l'espérance d'émotions inconnues, attendent, comme Weitling, Dœleke et Marr, qu'elle se déclare dans le monde.

Quoi qu'il arrive, à quelques épreuves honteuses ou terribles que la civilisation soit réduite, on ressent une sérénité profonde à se dire, à part soi : les plus vils, les plus fourbes tyrans que l'ineptie ou la méchanceté publiques élèvent jamais, pourront nous opprimer peut-être, mais nous surprendre, non pas !

FIN.

